Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840 Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: $3.50 par année, ou 18 francs.

Quelques mots à propos de notre revue et des sujets qu'elle traite

Note aux abonnés

Nos abonnés sont priés de prendre note que nous n'envoyons pas de reçu quand ils nous envoient le montant de leur abonnement.

Ce paiement est constaté par l'avis d'expiration qui se trouve imprimé sur la bande de leur journal, à côté de leurs nom et adresse.

A tous ceux qui aiment et honorent la Très-Sainte Vierge (et qui ne l'honorerait pas, qui ne l'aimerait pas?) nous recommandons d'une manière toute particulière la page vibrante de foi écrite à la louange de la Reine du ciel et de la terre, par notre collaborateur, à l'occasion de la fête de l'Assomption de la Très-Sainte Vierge. Cette étude est suivie d'un récit palpitant du martyre de deux jeunes chrétiennes romaines et de la conversion d'une noble patricienne, l'orgueilleuse Sylvia, vaincue par des voix mystérieuses qui chantaient: "Assumpta, est Maria in coelum: Marie est montée aux cieux."

Rien n'est si **gracieux** que les modes de l'été triomphant. Maintenant que le choix est fait parmi les nouveautés plus ou moins jolies, plus ou moins fantasques lancées au début de la saison, c'est un resplendissement de choses pimpantes et raffinées, adeptées avec un goût sûr et absolument délicat. C'est, par les belles après-midi de cette mi-août, un charme pour les yeux les plus profanes mêmes, que de contempler ou de détailler cette profusion de frais atours qui évolue sous le soleil, déjà un peu moins ardent, qui en avive encore l'éclat. Toutes ces merveilles du goût féminin sont décrites et illustrées dans notre chronique de mode, ainsi que sur la page de garde de l'Album, aujourd'hui.

Nous consacrons deux pages à l'étude si bien documentée et fortement illustrée de notre collaborateur sur la réserve des Indiens du lac Saint-François, les Abénakis, cette race de sauvages si profondément ignorés de ceux-là même qui vivent en contact presque journalier avec eux. Leur origine, leur migration au Canada, leurs traditions, leurs moeurs, leurs croyances, et enfin, leur touchante dévotion à la sainte Vierge, en font un peuple extrêmement intéressant et tout à fait à part, parmi les sauvages qui habitent encore notre pays.

Dans **une de nos pages**, nos lecteurs trouveront une étude très bien documentée sur la langue française chez leurs frères de l'Acadie, encore ignorés il y a à peine un demi-siècle. Ils pourront, en lisant ces lignes, se rendre compte de l'énergie extraordinaire des Acadiens, de leur amour pour la langue de leurs aïeux et de leur fidélité à leurs coutumes comme à leur religion.

C'est à Caraquet, grande paroisse française du comté de Gloucester, que doit se réunir le grand congrès acadien, les 15 et 16 août prochain. A ce congrès prendront part les sommités politiques, religieuses, littéraires, industrielles et commerciales. Ce congrès fera certainement époque dans les annales historiques du beau pays d'Evangéline.

La **chronique traite**, cette semaine, des nouvelles tentatives faites pour faire la conquête du Pôle-Nord et de l'usage probable que nous en ferons quand on l'aura découvert. C'est une question qui se pose tout naturellement, car à voir tout le mal qu'on se donne pour atteindre ce point mystérieux, c'est à croire que le Pôle devra au moins être utile à quelque chose. Suit une étude sur les grands phénomènes astronomiques du mois d'août, sur la plus grande merveille du monde, et deux doigts de revue de la situation européenne complètent la chronique.

Par ce **temps** où l'on ne parle plus que d'autos dans le monde du sport, il est intéressant de voir les progrès que l'automobilisme a faits à Montréal depuis quelques années. Nous consacrons à ce sujet une page fortement illustrée des types de voitures les plus en vogue, laissant à un chauffeur émérite le soin de donner aux lecteurs de l'Album les considérations auxquelles donne lieu l'automobilisme à Montréal et dans la province de Québec.

Nos petits amis ne seront pas fâchés, sans doute, du tour pendable que ce lutin de père Lustucru — qui ramasse les petits enfants désobéissants et boudeurs — vient de jouer à la pauvre infortunée Mère Michel. C'est assez drôle qu'en lisant cette phénoménale aventure, il faut de toute nécessité se tordre de rire en se tenant les côtes. Cette fois-ci, pour tout de bon, la vieille Mère Michel a perdu son chat noir, puisque le corbeau le dévore sous les yeux de la pauvre vieille, qui en tombe à la renverse.

Dans notre causerie scientifique de ce jour, nos lecteurs trouveront une foule d'inventions nouvelles d'intérêt général et d'utilité pratique. Nous citerons parmi ces dernières le "strapontin balconnier", la loupe de poche servant de longue-vue, et la scie pour parquets. Le traîneau à vapeur automobile et l'automobile-ambulance pour animaux sont les dernières créations du sens pratique américain.

Nos jeunes musiciens trouveront sûrement que l'Album Universel les gâte un peu trop peut-être, et nos "grands" musiciens vont être jaloux. Que ces derniers se rassurent, pourtant; on aurait garde de les oublier et de les négliger, à l'Album Universel, et bientôt ils pourront s'en convaincre. La mignonne danse espagnole que renferme ce numéro fera les délices des "petites mains", qui ne devront pas se laisser décourager par la variété de l'accompagnement: c'est si joli!

La graphologie est une science, mais c'est une science amusante, et comme elle est un peu mystérieuse, les plus profanes mêmes en sont curieux. L'étude illustrée que nous publions sur la graphologie des jeunes filles ne saura donc manquer d'intéresser grandement nos lecteurs, tant par le sujet qui en fait le fond que par la manière gracieuse, claire, un peu légère et humoristique dont elle est écrite. Chacun, en examinant sa propre écriture ou celle de ses amis, sera à même de contrôler les dires de notre collaborateur, et, ce qui est mieux, de découvrir les défauts ou les qualités secrètes de ceux avec qui la vie les met en contact. Sans compter que la graphologie constituera un passe-temps très agréables pour les soirées plus longues qui nous viennent.

De l'industrie du ver à soie l'on ne connaît pas encore grand'chose, au Canada. Une tentative a été faite, récemment, pour l'importer au pays. En France, où elle fleurit depuis des siècles, elle a produit des fruits merveilleux, et il n'y a pas de raison pour qu'elle ne vive pas ici. L'élevage du ver à soie, dans les campagnes, est en soi relativement facile; qu'on en juge par la courte étude illustrée que nous donnons à l'intérieur, sur les soins que requiert cet insecte merveilleux.

Notre page d'économie domestique traite cette semaine de l'"art de frire". C'est un art que bien des ménagères, même des cuisinières de profession, ignorent, et qui, pourtant, comme on le verra en lisant l'article de notre collaboratrice, est loin d'être sans importance. Quelques recettes et procédés de ménage, ainsi que les réponses aux correspondants, complètent cette page, toujours si intéressante pour l'élément féminin.

La Quarantaine de la Grosse Isle

DANS notre prochain numéro nous donnerons une étude vécue sur la **Quarantaine de la Grosse Isle.**

¶ Au cours d'un de ses premiers voyages de la saison, les passagers de cabines du "Kensington", parmi lesquels un cas de picote s'était déclaré, furent mis en quarantaine. Une collaboratrice de l'ALBUM UNIVERSEL se trouvait dans le contingent, mis en observation, elle en a profité pour nous faire des études appuyées de nombreux documents, qui permettront à nos lecteurs de bien se rendre compte de ce qu'est véritablement la Grosse Isle, puis ses hopitaux.

¶ L'humeur de notre collaboratrice ne s'est nullement assombrie par cette détention forcée et, dans ses loisirs, elle a bien voulu nous dessiner des silhouettes de passagers, rebus vivants, que nos lecteurs auront à reconstituer dans la page que nous consacrons aux concours.

¶ Cette étude comportera de **nombreuses photographies absolument inédites** et prises spécialement pour notre revue.

L'exode de nos citadins, le samedi, est tellement considérable que l'on se demande: Où vont les foules? Pour celui qui ne sort jamais de son quartier et qui ignore l'attrait des sports de saison, il trouvera à cette question une réponse intéressante dans une de nos pages intérieures. Et celui que le sport séduit et qui aime courir aux champs de course, assister aux joutes de base-ball et de lacrosse, se reconnaîtra peut-être dans les excellentes photographies qui ornent cette page.

Nous reprenons aujourd'hui la suite des scènes et légendes de la grève, que nous devons à la plume si bien documentée de M. J. A. Galibois. Ces croquis sur la Gaspésie ont maintenat un cachet d'actualité. Ce beau pays, qui s'ouvre de plus en plus à la colonisation, attire par ses sites pittoresques, ses forêts giboyeuses et ses cours d'eau limpides et poissonneux, des milliers de sportmen.

Toutes les jeunes Canadiennes liront avec intérêt l'article que nous publions aujourd'hui sur le rôle de la jeune fille dans la société. Non seulement notre collaboratrice définit clairement ce rôle, mais elle donne encore à ses jeunes lectrices de précieux avis sur la manière de se faire aimer et d'acquérir dans le monde une popularité de bon aloi. Sa causerie se résume en ce précepte de la charité chrétienne: "Aimez votre prochain comme vous-même". C'est ainsi que vous ferez aimer à votre tour.

L'Espagnole, de Gervais

Notre frontispice brille aujourd'hui des éclatantes couleurs chères aux belles de l'Espagne. Le peintre Gervais possède au plus haut point la conception des effets de lumière et d'ombre, tout en évitant l'impressionnisme outré qui se comprend peu. Ses tons chauds et colorés se fondent admirablement dans un effet d'ensemble agréable qui ajoute à l'attrait du sujet. Que l'on en juge!

De toutes les qualités qu'on est censé admirer chez la jeune fille, l'ordre en est une des principales et des plus importantes, de même que le bon goût qui donne à la toilette ce cachet de simplicité distinguée si aimable à constater. Malheureusement, bien des jeunes personnes, soit par insouciance, soit par ignorance, ne parviennent pas à posséder parfaitement ces deux qualités si précieuses. Avec les préceptes que nous donnons dans notre article intitulé "L'ordre et le goût dans le costume", cette science de s'habiller sera rendue à la portée de toutes, et des plus faciles à mettre en pratique.

Il arrive assez souvent que l'on soit embarrassé sur les soins à donner lorsqu'un membre de notre famille ou autre se trouve soudainement pris de syncope, de crise de nerfs ou d'épilepsie. Ces cas sont malheureusement fréquents, et nous y sommes tous exposés. En lisant attentivement notre causerie du docteur, ce ce jour, on évitera bien des hésitations et des tâtonnements qui pourraient être funestes au malade, dans certains cas pressants. L'on verra que les soins à donner sont très simples, mais encore faut-il les connaître. Les paroles du Docteur seront utiles à tout le monde.

La menace d'un nouveau et gigantesque scandale de Panama a jeté un vif émoi dans les cercles financiers du monde entier, et les spéculations vont leur train quant à la plus ou moins grande exactitude des rumeurs qui circulent en ce moment. Quatre personnalités ont été mises en vedette en rapport avec ce scandale, et c'est le rôle joué par chacune d'elles qui fait le sujet d'une très belle page illustrée du présent numéro.

Les courses internationales de yachts sur le lac Saint-Louis se sont terminées par la victoire du bateau américain le "Manchester". Le Canada détenait la coupe Seawanhaka, trophée du vainqueur depuis dix ans. Notre article et ses illustrations font l'historique de cette coupe depuis l'origine. C'est un document sportif à conserver.

Nous croyons devoir appeler fortement l'attention de nos jeunes lecteurs qui se livrent à l'étude de la musique en général, et du piano en particulier, sur les conseils pleins de vérité et d'à-propos que le professeur S. Tourneur donne aux élèves de musique. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que celui qui s'appliquera à mettre fidèlement ces conseils en pratique ne devienne rapidement, non seulement un bon musicien, mais encore un musicien de premier ordre. Aussi, nous nous faisons un devoir de dire à tous ceux que vise l'article en question: Lisez, relisez et méditez sur ces conseils; vous avez tout à y gagner.

Voici que les belles vacances scolaires approchent déjà de leur terme et que les mamans ont à se préoccuper de vêtir leur petit monde de façon pratique et confortable pour la reprise des classes. Nous avons donc cru plaire à nos lectrices en consacrant une page abondamment illustrée aux costumes d'écoliers et d'écolières. Tous ces petits vêtements sont jolis et pratiques, combinés de manière à durer le plus longtemps possible et à conserver leur apparence proprette et élégante.

Manteau à la mode



Manteau de toile blanche brodé à jour. La broderie simule des noeuds Louis XV. Mêmes motifs à la pèlerine et aux manches. Le vêtement ferme du haut avec des boutons de nacre. Très élégant et très nouveau.

(Photographié spécialement pour l'Album Universel)



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL



Chronique

E pôle nord!

Quand on l'aura découvert, qu'en ferons-nous?

Il nous a coûté jusqu'ici, — sans s'en douter, — bien précieuses existences et si jamais un mortel fortuné réussit à s'en approcher sans payer de sa vie sa téméraire entreprise, que nous rapportera-t-il de ces lointaines expéditions dans les glaces arctiques? Il nous dira peut-être où est le pôle, car n'ayant pas prévu le cas, où il faudrait l'emporter avec lui, force lui sera, n'ayant pas les engins nécessaires pour le déplacer, de l'abandonner à son sort dans sa prison de "glaces éternelles".

En effet, ils sont tous pareils ces hardis explorateurs, ils n'ont qu'un but: atteindre le pôle! "Je l'ai trouvé, allez le chercher".

Hélas, c'est là que la besogne devient difficile. Ce qu'un homme aura pu faire à force d'énergie et d'endurance, cent mille ne le pourraient pas.

Encore une fois quand on aura découvert le pôle nord, qu'en ferons-nous? Nous donnera-t-il le moyen d'empêcher la terre de tourner? — si jamais on arrivait à ce résultat, que ce soit pendant le jour! — Pourrons-nous le substituer à la lumière électrique et au charbon? — quelle aubaine, mes enfants!! — Nous fournira-t-il les fonds nécessaires à l'enlèvement de la poussière ou de la neige de nos rues? Enfin, nous permettra-t-il de faire des dettes sans avoir de créanciers?

Ardu problème que j'abandonne à la sagesse des lecteurs de l'Album.

Il semble pourtant que nous soyions à la veille d'une découverte sensationnelle. Le capitaine Bernier navigue depuis près de deux ans dans les régions glacées de la mer du nord et pour la dixième fois, le commandant Peary, le héros de tant d'aventures célèbres, vient de partir à la conquête du mystérieux pôle.

Qui l'emportera? Le canadien ou l'américain? Parti pour une mission industrielle à la Baie d'Hudson, le capitaine Bernier, le courageux Canadien, a bien l'intention ou l'ambition si l'on veut, de décrocher en passant le pôle nord. Il connait son affaire et il veut ce qu'il veut.

Que Dieu lui soit en aide!

L'autre, l'américain, fort de ses expériences antérieures, part avec la conviction d'atteindre cette fois le but si ardemment convoité. Il connaît tous les détours et les dangers de la route. Il a fait ample provision de vivres et de munitions. Il a cinquante ans, de la science et du courage.

"Dans deux ans, dit-il, je serai de retour".

Bon voyage!

Et maintenant que le capitaine Bernier ou le commandant Peary nous reviennent avec le pôle nord dans leur poche et nous saurons enfin toute l'utilité que nous pourrons retirer de cette puissance inconnue.

* * *

On porte un intérêt considérable aux expériences faites par la Compagnie de navigation Allan sur ses deux immenses paquebots à turbines, le "Victorian" et le "Virginian", qui font actuellement le service entre Liverpool et Montréal. Les constructeurs de navires de tous les pays, particulièrement ceux de l'Angleterre et des Etats-Unis, sont sur le qui-vive. Devront-ils adopter le nouveau système de propulsion pour les gros transatlantiques? Des résultats obtenus sur la route canadienne dépend la solution de ce problème. La ligne anglaise Cunard, dont on connaît l'esprit d'initiative et les succès retentissants, a décidé de tenter l'entreprise et deux gros paquebots, actuellement en chantiers, seront munis de turbines d'un nouveau modèle. De son côté, la compagnie allemande Lloyd a rejeté le système des turbines, après avoir constaté les résultats obtenus sur le "Victorian" et le "Virginian", et ses ingénieurs ont déclaré que les turbines ne pouvaient s'adapter aux gros navires.

Que les expériences faites jusqu'ici par les Allan n'aient pas été absolument définitives, on l'admet généralement. Le premier voyage du "Victorian" a eu des résultats douteux en somme. Il a fait mieux depuis. Le "Virginian" a fait la traversée en six jours six heures et trente minutes, à une vitesse moyenne de 17.05 milles à l'heure. C'est un gain sérieux.

Les ingénieurs ont prétendu et soutiennent encore en face des résultats obtenus que les navires canadiens n'ont pas donné leur pleine capacité et qu'une plus grande vitesse sera obtenue.

L'autre jour une malle pour Montréal quittait les côtes d'Irlande vingt-six heures avant le "Virginian", à bord du "Baltic", en route pour New-York et elle ne fut livrée à Montréal que neuf heures après celle que portait le "Virginian". Ceci donne une idée des avantages résultant d'un service rapide. D'autre part il existe des objections à l'adoption de ce nouveau mode de propulsion pour les gros navires. L'emploi des turbines ne donne pas, (prétendent ceux qui s'objectent aux turbines) plus d'espace et le poids des engins reste le même, contrairement à la prétention des constructeurs, et la dépense du combustible n'a pas été sensiblement diminuée. Il y a plus. Avec les turbines un navire ne peut faire machine arrière, cette manoeuvre nécessitant un autre engin actionnant l'arbre de couche en sens inverse. On prétend ce plus que là où il faut aujourd'hui avec un modèle ordinaire d'engin à vapeur, une minute et quelques secondes pour stopper un gros navire et faire machine arrière à pleine vitesse, il faut six minutes pour obtenir le même résultat avec les turbines. On admettra que ce fait, s'il est vrai, soit de nature à préoccuper les constructeurs de navires. Peut-être arriveront-ils à surmonter les difficultés inhérentes à tout système nouveau, mais qui possède déjà de précieuses qualités, dont l'une, qui n'est pas la moindre, et au sujet de laquelle tout le monde est d'accord, est la complète absence de vibrations à bord des navires à turbines, rappelant en quelque sorte les délices si vantées de la navigation à voile.

* * *

Ce n'était pas assez de voir des taches au soleil, les savants nous annoncent une éclipse totale du soleil pour le 30 août prochain. Il semble que la terre, le soleil et la lune se voisinent un peu trop de ce temps-ci. Les trois planètes joueront à cache-cache pendant ce mois, et les esprits superstitieux n'ont qu'à se bien tenir. Le 14 août, c'est-à-dire dans deux jours, la lune, alors dans son plein et formant bouclier, va soudain passer à la faucille, l'ombre de la terre s'enfonçant dans la sphère lumineuse pour ne laisser du satellite qu'un croissant aux pointes aiguës.

Les malins y voient un signe que les récoltes vont manquer totalement, cette année! L'activité solaire excite plus d'intérêt. Depuis des mois, le champ du soleil est parsemé de points noirâtres, qui sont autant de cavités, d'abîmes creusés dans la chair perpétuellement flambante de l'astre. Ces taches s'agrandissent, se resserrent, se comblent comme les vagues de la mer. Que se passe-t-il à l'intérieur du globe de feu, qui nous éclaire et nous réchauffe? Doit-on attribuer ces phénomènes à des cyclones ou à des volcans? Peu importe, du reste. Un fait certain, c'est que les grandes perturbations magnétiques qui secouent notre globe sont en relations étroites avec l'activité solaire. Tremblements de terre, orages terrifiants, cyclones et chaleur terrible, nous avons tout cela cette année, et nous voilà avec une éclipse totale, par-dessus le marché, sur les bras. Est-ce la fin du monde? C'en est sans doute une bonne perspective.

"A la fin des temps, dit l'Apocalypse, le soleil et la lune disparaîtront..."

Le mois d'août a singulièrement l'air d'une "fin des temps".

Avez-vous jamais examiné une éclipse totale du soleil? L'occasion est belle pour faire connaissance avec l'un des phénomènes les plus curieux du monde déjà si merveilleux des astres. Le matin du 30 août, le soleil ne se lèvera pas au Manitoba, ou plutôt, boule noire étrange, il montera à l'horizon sans chaleur et sans feu. Peu à peu, l'éclipse se déplacera, passant sur le Canada, de là sur la côte du Labrador, traversera l'Atlantique, descendra en Espagne, pour traverser presqu'aussitôt la Méditerranée et s'enfoncer en Afrique, ayant pris trois heures pour faire le tour du monde.

Ainsi donc, attention! Surveillez le soleil levant le 30 au matin. L'éclipse sera visible pendant trois minutes.

L'approche du phénomène a mis en branle tout le monde scientifique. Des Etats-Unis on accourt au Labrador, d'Europe on vole en Espagne et en Algérie. Les astronomes de tous les pays se promettent un instant de bonheur.

Pour le commun des mortels, le phénomène n'est pas moins intéressant. Pendant les courts instants où le soleil est éclipsé, on voit très nettement autour du disque noir une couronne lumineuse. Vue au télescope, cette couronne se compose en partie de flammes de feu. Ce sont les "protubérances", et les savants nous enseignent que leur hauteur peut atteindre des centaines de milliers de milles! De la terre, on dirait d'insignifiantes flammèches.

* * *

On a mené grand bruit lorsqu'on a découvert le four électrique et c'est avec raison. L'Album a donné, il n'y a pas longtemps, l'histoire de cette précieuse découverte et un savant a dit que le four électrique c'était la pierre philosophale: l'art de changer en or le caillou de la rue. Nouveau Prométhée volant le feu du ciel, l'inventeur de cette merveille a volé à la nature un de ses secrets les plus cachés, sa puissance calorique, et si l'on ne peut encore obtenir l'or pur, l'on obtient déjà le diamant.

Grâce en effet à l'arc électrique on est parvenu à produire la plus puissante source de chaleur qui existe et nous obtenons une chaleur de 5,000 degrés dans un foyer grand comme deux mains. A ce point tout ce qu'il y a sur la terre, pierre ou métal, doit fondre ou se volatiliser. C'est la chaleur qui régnait à l'intérieur de la terre à sa période de formation. C'est la chaleur, qui a fondu le morceau de carbone flottant dans une masse de fer en fusion et formant après s'être cristallisé, la précieuse pierre que l'on trouve aujourd'hui dans les entrailles de la terre: le diamant.

C'est donc en imitant les forces immenses qui étaient en jeu à l'intérieur de la terre et suivant les voies de la nature qu'on obtiendra les mêmes résultats.

Eh bien, cette merveille, la plus grande peut-être, est accomplie!

Un savant français, le professeur Moissan, vient de faire des diamants au moyen du four électrique, en opérant sur un morceau de carbone, enprisonné dans un bloc de craie, à travers lequel on a fait passer un courant électrique, produisant une intensité de chaleur égale à 5,000 degrés F. Le produit obtenu est un diamant absolument pur et du même éclat que ceux que la nature a cachés à l'intérieur de la terre.

Est-ce assez merveilleux? Quelle autre merveille nous servira-t-on demain? Vraiment on en fait un abus.

* * *

Emplissant le monde du bruit de son nom le remuant empereur d'Allemagne rêve toujours de modifier la carte de l'Europe. Tirant toujours les ficelles au Maroc, il organise au nez de l'Angleterre une fédération scandinave à la remorque de la fédération germanique, tandis qu'il mêle décidément les cartes en Russie. Depuis que Guillaume II, pris en apparence d'une sainte émulation pour la paix, est allé confier à l'empereur de Russie les secrets de son coeur, la balance semble pencher de plus en plus du côté de la guerre. La presse russe a changé de ton. Elle ne veut pas d'humiliation aux mains des Japonais victorieux et demande au gouvernement de résister jusqu'u bout, car il ne saurait être question de négociations de paix avant que le Russie n'ait gagné sa première victoire.

Et pendant ce temps-là de nouveaux régiments et de nouvelles munitions s'en vont tous les jours renforcer l'armée de Linévitch, tandis que les plénipotentiaires russes et japonais sont arrivés à Washington, prêts à commencer leurs travaux. Drôle de façon de parler de paix, quand on veut la guerre.

L'intervention de Guillaume II dans les affaires de Russie a ébranlé la stabilité économique du pays. Le commerce aux abois se voit repris dans le tourbillon du militarisme, alors qu'il avait espéré un apaisement graduel qui lui rendît à la fin sa liberté.

Que veut donc le Kaiser?

A. BEAUCHAMP.

A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

22 juillet — ETRANGER — On fait sauter un rocher à Portsmouth, aux Etats-Unis, au moyen de 45 tonnes de dynamite.

—Le Code Napoléon sera amendé en substituant le mot amour au mot estime, à l'article du mariage, concernant les devoirs mutuels des époux en France.

—Le Tsar de Russie s'embarque pour aller à la rencontre de l'empereur d'Allemagne.

—M. Rouvier et M. de Witte ont une longue conférence et il est certain que la France soutiendra absolument les demandes des Russes à la conférence de la paix.

—Au chapitre de Kain, Belgique, les Dominicains de France, élisent le R. P. Boulanger comme provincial de l'ordre.

INTERIEUR — L'Union des plâtriers à Montréal décide de déclarer la grève.

—Une guerre de tarif est déclarée entre le Grand Tronc et les Vanderbilts sur la route de Chicago.

23 juillet — ETRANGER — Le Tsar de Russie rencontre l'empereur d'Allemagne à bord du yacht impérial "l'Etoile Polaire", dans le golfe de Finlande.

—Une bataille désespérée est commencée à la rivière Tumen en Corée, entre les Russes et les Japonais.

—On annonce que l'empereur d'Allemagne a demandé au roi d'Espagne de fixer son voyage à Berlin au 1er septembre, jour anniversaire de la bataille de Sedan. Le roi Alphonse a refusé.

—Le département de la marine à Washington, envoie une escadre à San Diego, avec ordre de procéder à une enquête sur le désastre du "Bennington".

INTERIEUR — Deux cas d'insolation à Montréal aujourd'hui.

—L'hôtel Windsor à Minico, Ont., est détruit par le feu.

—A Shelbourne, Ont., une fillette de deux ans meurent pendant qu'elle était sous les soins d'un charlatan. Celui-ci a été arrêté.

—Six personnes, quatre jeunes filles et deux jeunes garçons, sont blessés au cours d'un accident de voiture à Montréal.

24 juillet — ETRANGER — On annonce que le Shah de Perse visitera les Etats-Unis cet été.

—D'après les plans dressés par des ingénieurs américains et canadiens, il appert que trois villes de l'état du Vermont sont bâties sur le territoire canadien.

—Le ministre des finances russe est à étudier un plan pour imposer une taxe additionnelle de 50 millions de dollars par année, afin de payer l'indemnité de guerre.

—Les Japonais sont repoussés avec pertes à Uulangtse.

—M. Balfour annonce aux Communes que le gouvernement ne démissionnera pas, car il n'est nullement affecté par le vote du 20 courant.

—Le corps de l'amiral Paul Jones repose maintenant dans une voûte à l'académie navale d'Annapolis, aux Etats-Unis.

—On annonce de Londres que les prisonniers Gaynor et Greene ont retiré leur appel devant le Conseil Privé.

—A la demande du département des assurances, Paul Morton retire les millions de l'Equitable, déposés dans les compagnies de Trusts à New-York.

—Jean Jacques Henner, le fameux peintre français, est mort à Paris, à l'âge de 76 ans.

INTERIEUR — On entretient les craintes les plus vives sur le succès de la pêche de la morue sur les côtes de Terreneuve cette année.

—On a arrêté à Montréal, J. W. Murray, exgérant de la banque Union d'Halifax, à Springhill Mines, N. E., accusé de faux.

—Geo. MacDonald, un serrefrein de la compagnie du Pacifique Canadien, est mis en pièces sous les roues d'un wagon à Hochelaga.

—Après neuf ans de succès successifs le Canada perd la coupe Seawanhaka, que gagne le "Manchester", yacht américain, aux courses du lac St Louis.

—Un citoyen bien connu de Beloeil, M. F. X. Demers, se fait écraser par une voiture.

—Encore un bébé qui fait le fatal plongeon en bas de la galerie. Le petit Frank Doherty, rue Berri, âgé de trois ans, tombe du deuxième étage et se tue instantanément.

—Une malheureuse veuve, Mme Lemay, rue Workman, fatiguée de vivre s'ôte la vie en absorbant une dose de vert de Paris.

—Une grand'messe solennelle pour le repos de l'âme du curé Gignac, dont le cadavre n'a pas encore été retrouvé, est chanté à Notre-Dame, à Montréal.

25 juillet — ETRANGER — Le commandant Peary est parti à la découverte du Pôle nord à bord du vapeur "Roosevelt".

—John Redmond, le chef irlandais, continue avec succès, l'obstruction aux Communes anglaises.

—On croit à la possibilité d'une guerre entre la Colombie et l'Equateur, en Amérique du Sud.

—Le gouvernement russe a l'intention de dénoncer le congrès révolutionnaire des Zemstvos et de faire un appel au peuple.

—Le cabinet de Suède a démissionné.

—Cent mille hommes se mettent en grève à Moscou.

—Un engagement général est commencé entre Russes et Japonais à la Passe de la rivière Sumen, en Corée.

—Les Japonais débarquent des troupes sur les côtes de la Sibérie.

—A une assemblée des directeurs de la compagnie d'assurance l'Equitable à New-York, Paul Morton a été élu président avec un salaire de $80,000.

—L'entrevue des deux empereurs cause beaucoup de mécontentement dans les cercles commerciaux de la Russie, où prévaut l'opinion que le militarisme et la bureaucratie vont redoubler d'ardeur, depuis le passage de Guillaume.

—Trente-quatre personnes meurent de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans.

—Des Russes émigrés aux Etats-Unis demandent au gouvernement japonais d'ouvrir les prisons de l'Ile de Saghaline où sont détenus les prisonniers politiques.

—Une grève générale se déclare dans les grandes aciéries de Rome.

—D'après le plénipotentiaire japonais Komura, la Russie devra payer les frais de la guerre.

—Un sénateur américain, John H. Mitchell, âgé de 70 ans, est condamné à la prison pour vol.

INTERIEUR — Le congrès des municipalités canadiennes à Winnipeg adopte une résolution, demandant l'abrogation de toutes les franchises accordées au détriment des municipalités.

—Les cérémonies d'inauguration de la nouvelle province de Saskatchewan auront lieu le 1er septembre.

—On annonce officiellement la nomination de l'hon. M. Parent à la présidence de la commission du Transcontinental.

—M. Rouer Roy, C. R., avocat consultant de la cité de Montréal, est décidé à l'âge de 84 ans.

—On a commencé à Morrisburg la construction de vastes usines pour la fabrication du fer blanc.



N. V. MOURAVIEFF
Ancien ministre de la justice, en Russie



LE BARON ROMAN R. ROSEN
Ancien ambassadeur russe aux Etats-Unis



M. GOKORO TAKAHIRA
Ministre japonais aux Etats-Unis



LE BARON JUTARO KOMURA
Ministre des affaires étrangères, au Japon

Les délégués russes et japonais, désignés au début, pour la conclusion de la paix.

27 juillet — ETRANGER — Une nouvelle défaite pour les Russes qui sont forcés d'abandonner Alexandrovsk, île Saghaline.

—Alphonse XIII, roi d'Espagne, visite incognito la grotte de Notre-Dame de Lourdes.

—On prête à l'empereur d'Allemagne l'intention de former une fédération scandinave, composée de la Suède, de la Norvège et du Danemark afin de faire échec à l'Angleterre dans la mer Baltique.

—Vingt-deux personnes sont tuées et un grand nombre blessées à la suite d'une collision entre un train d'excursionnistes et un train de fret à Southport, Angleterre.

—La Chine achète dix vaisseaux de guerre au Japon.

—L'Angleterre songe à envoyer une escadre sur les côtes de l'Uraguay, afin de protéger les intérêts des citoyens britanniques.

—Soixante mille hommes des filatures du Lancashire se mettent en grève.

INTERIEUR — D'après les dernières statistiques des douanes canadiennes, le commerce du Canada atteint un chiffre total de $465,228,307 pour l'année écoulée.

—Une commission est nommée pour faire une nouvelle délimitation de frontières entre la province de Québec et celle d'Ontario.

—Un incendie désastreux balaie une partie importante de la section commerciale de Fernie, Colombie Anglaise.

—Un cultivateur de Laprairie, J. B. Charron, âgé de 50 ans, se fait tuer par un train sur le pont Victoria.

A. CHATEAU.

Les courses internationales sur le lac Saint-Louis



La coupe Seawanhaka et les deux équipes concurrentes

LES courses de yachts à voiles pour la coupe Seawanhaka ont eu lieu cette année sur le lac St Louis avec un résultat vraiment peu encourageant pour l'équipe du Royal St. Lawrence Yacht Club.

Dans les quatre épreuves courues, l' "Alexandra", le yacht canadien, n'en a pris qu'une, la troisième, et encore, celle-là, sans aucun avantage pratique, puisque les deux concurrents n'ont pu terminer la course dans la limite de temps prescrite par les règlements.

Le club canadien avait victorieusement défendu la coupe depuis 1896.

L'historique de cette coupe est à noter.



Le poste télégraphique en plein air

Elle fut offerte en 1895 pour stimuler les courses avec de petits yachts à voiles et attirer les challengers anglais dans les eaux américaines. Les courses furent organisées par le Seawanhaka Corinthian Yacht Club, de New-York.

Le premier challenger anglais fut le "Spruce IV" qui fut transporté aux Etats-Unis sur un transatlantique et se mesura sans succès contre l' "Etheiwynn" dans Oyster Bay. Le bateau anglais fut battu dans les trois premières épreuves sur cinq.

Le Royal St. Lawrence Yacht Club entra ensuite en scène et en 1896 battit en trois manches successive "El Heirie", le défenseur américain, avec le "Glencairn".

Il y a eu des changements notables dans la construction des yachts concurrents du début avec ceux d'aujourd'hui A la première course les yachts ne mesuraient que quinze pieds de longueur, n'avaient que deux hommes pour tout équipage et ne portaient que la moitié de surface de voiles de ceux d'aujourd'hui.

Graduellement il y eut une augmentation dans ces chiffres et maintenant les yachts mesurent 27 pieds de longueur à la ligne de flottaison, portent quatre hommes d'équipage et cinq cents pieds carrés de voiles.

Les vainqueurs du "Glencairn" étaient en 1896, MM. George Herrick Duggan et Fred Sherwood.

En août 1897, les yankees envoyèrent le "Momo" pour reprendre la coupe. Le "Glencairn II" perdit la première manche en faussant une bouée mais gagna les trois épreuves suivantes.

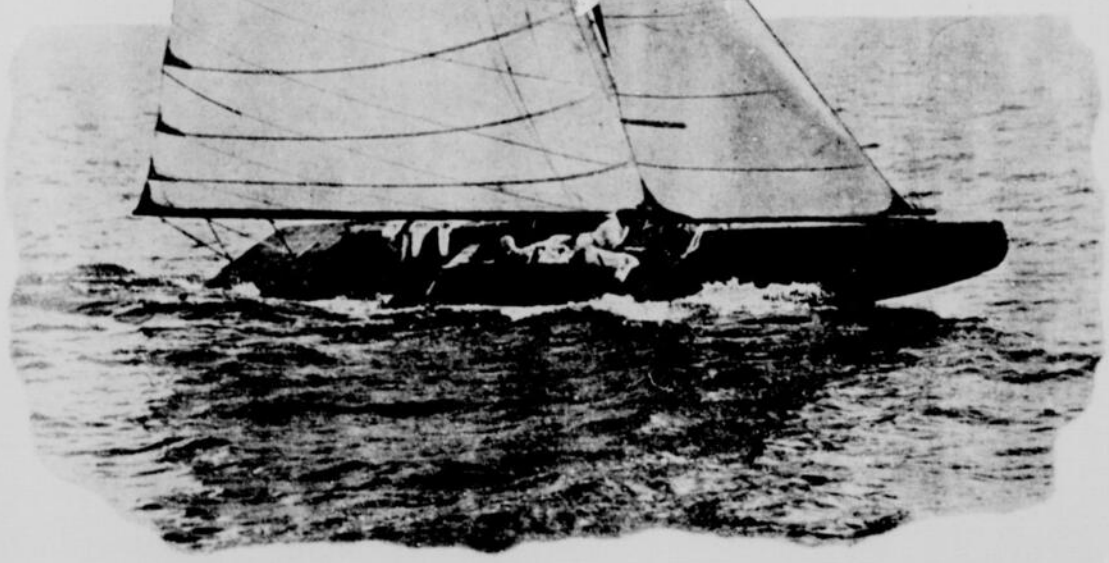
Les yankees se reprirent sans succès en 1898 quand la course fut accordée au "Dominion" le nouveau défenseur canadien.

En 1899 le club américain envoya le "Constance" se mesurer contre le "Glencairn III". Ayant perdu les deux premières épreuves, l'équipe américaine usa de moyens peu sportifs pour empêcher la victoire du défenseur canadien avec le résultat qu'elle ne put enlever la coupe.

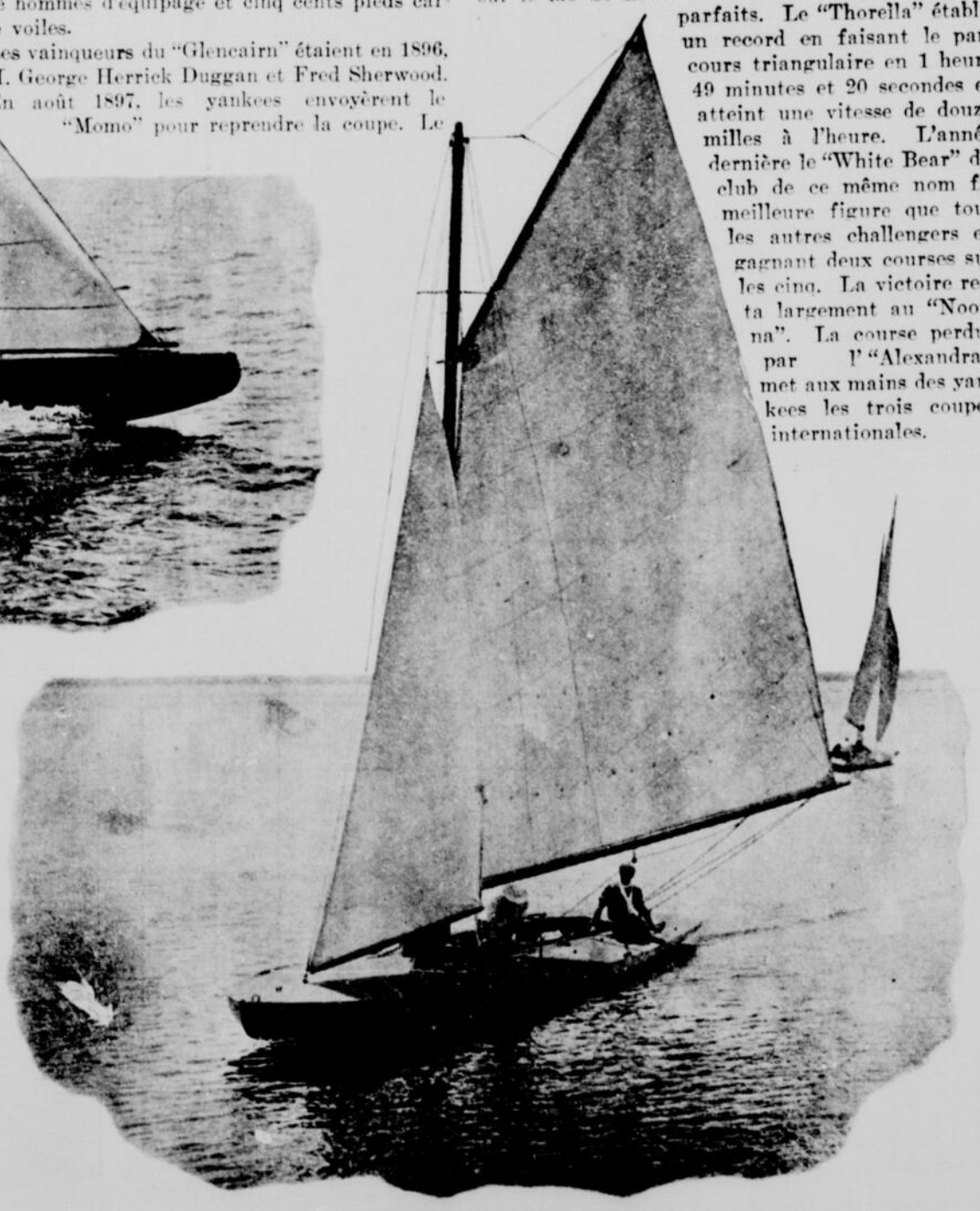
En 1900 ce fut le "Minnesota" du White Bear Yacht Club, de St Paul, qui vint se faire battre à plates couture par le "Red Coat".

Puis ce fut au tour du "Greyfriar", de Portsmouth, Angleterre, qui fut distancé facilement dudant les trois épreuves par le bateau canadien le "Tennessee". Le "Tecumseh", l'année suivante ne fut pas plus heureux que le "Greyfriar". La victoire resta facilement à l'équipe canadienne avec le "Trident".

En 1903 le "Kolutoo" envoyé par Manchester fut battu par le "Thorella", un yacht qui figure encore sur le lac St Louis comme un des types les plus parfaits. Le "Thorella" établit un record en faisant le parcours triangulaire en 1 heure 49 minutes et 20 secondes et atteint une vitesse de douze milles à l'heure. L'année dernière le "White Bear" du club de ce même nom fit meilleure figure que tous les autres challengers en gagnant deux courses sur les cinq. La victoire resta largement au "Noorna". La course perdue par l' "Alexandra" met aux mains des yankees les trois coupes internationales.



L'Alexandra filant sous toutes voiles

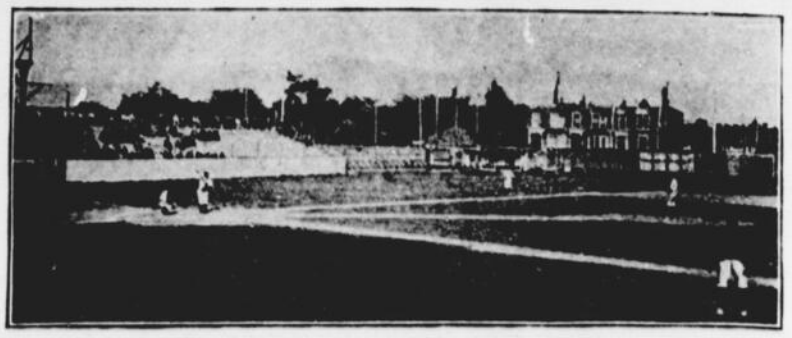


Le Manchester qui a gagné la coupe Seawanhaka

Où vont les foules?



Avant la partie de lacrosse, les équipes s'exercent et s'entrainent en plein champ



Malgré le soleil tropical, des spectateurs nombreux se contentent de l'estrade en plein vent

VOICI une question que se pose souvent celui qui, méconnaissant le charme infini des campagnes fleuries et des sports de saison, borne son horizon dans les limites de son quartier silencieux et morne. Où vont les foules?

Les foules vont où les plaisirs et les devoirs les appellent. Il suffit pour répondre parfaitement à cette question, de prendre l'horaire des trains dans nos principales gares et de faire une tournée, les samedis, l'après-midi, pour constater qu'un contingent fort respectable de nos citadins s'évadent littéralement dans les nombreuses villégiatures qui entourent l'île de Montréal.

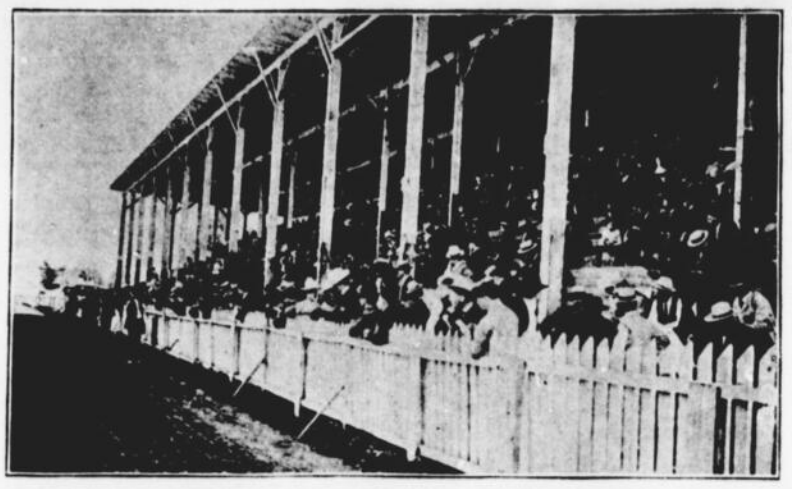
Il suffit aussi d'aller aux différentes églises de la métropole, à la sortie des différentes messes, pour voir que Montréal n'est pas, malgré l'exode étonnant du samedi, complètement dépourvu d'habitants.

Et si cela ne suffisait pas pour convaincre le plus sceptique, il n'y aurait qu'à le mener dans les endroits où le sport et les jeux nationaux se déroulent.

Là, en face de lui, dans un vaste hémicycle, il verrait des masses compactes et grouillantes — dix mille personnes groupées — suivant avec un intérêt passionné, un enthousiasme bruyant, les péripéties d'une partie de lacrosse ou de base-ball, sur lesquelles l'honneur et les paris sont engagés depuis longtemps.

que les citoyens qui font défaut les samedis et les dimanches.

Nous donnons ici quelques-unes des vues qu'il a rapportées. Une d'elles nous montre la foule, le jour des dames, au champ de base-ball de la partie



Les courses de chevaux ne captivent que les parieurs et les bookmakers.

Ouest. Il va de soi que l'élément féminin, bien que fortement représenté ces jours-là, ne forme pas la totalité des spectateurs. A quoi servirait à ces dames d'aller dans un lieu sportif d'où le sexe laid aurait été exclu? A qui pourraient-elles alors décocher leurs gracieux sourires, pour qui afficheraient-elles des toilettes du dernier goût? A quoi bon leur serviraient leurs immenses chapeaux multicolores, sinon à faire rager les spectateurs qui, placés en arrière, ne peuvent les regarder en face.

Aux courses de chevaux, un élément tout différent se trouve. Là, les "bookmakers" s'adressent à un public moins soucieux des mondanités et des grâces; cependant, il n'est pas surprenant d'y rencontrer quelques parieuses hardies, qui tiennent beaucoup plus aux beaux dollars que leur rapportera le cheval qui gagne, qu'aux éphémères oeillades d'une foule qui ne leur dit rien.

Aux gares, l'aspect semble plus paisible, plus confortable. On quitte là soucis et tracas d'affaires pour songer aux heures de plaisir ou de repos qui se préparent.

Et bientôt des trains complets d'excursionnistes s'ébranleront, emportant loin des bruits de la ville tout un peuple qui croit pouvoir trouver dans l'instabilité du mouvement mondain le calme et la paix véritables d'un foyer providentiel.

Ils reviennent hélas tous ces voyageurs insatiables ayant couru longtemps après un chimérique repos.

Nous ne voulons point dire par là que le séjour à la campagne doit être banni du programme d'un budget de famille bien équilibré. Mais il faut savoir user de ce séjour champêtre avec bon sens. Il n'y a rien de plus hygiénique que d'aller passer quinze jours, un mois et même tout l'été dans une station balnéaire où dans une villégiature paisible.

Les papas et les mamans savent cela aussi bien que nous et c'est ce qui nous encourage à leur dire. Faites votre budget de dépenses de l'année en y insérant une part très large pour les séjours à la campagne, mais bannissez de votre itinéraire les excursions fatigantes, les départs précipités, bref tout ce qui vous changerait trop radicalement de vos habitudes régulières et normales.

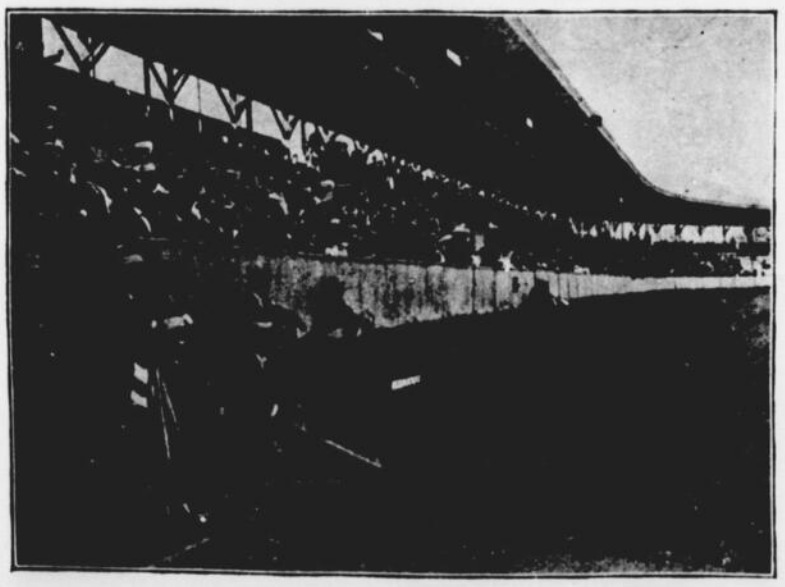


Le jeu de base ball, certains jours, attire l'élément féminin en foule dans l'ouest de la ville.

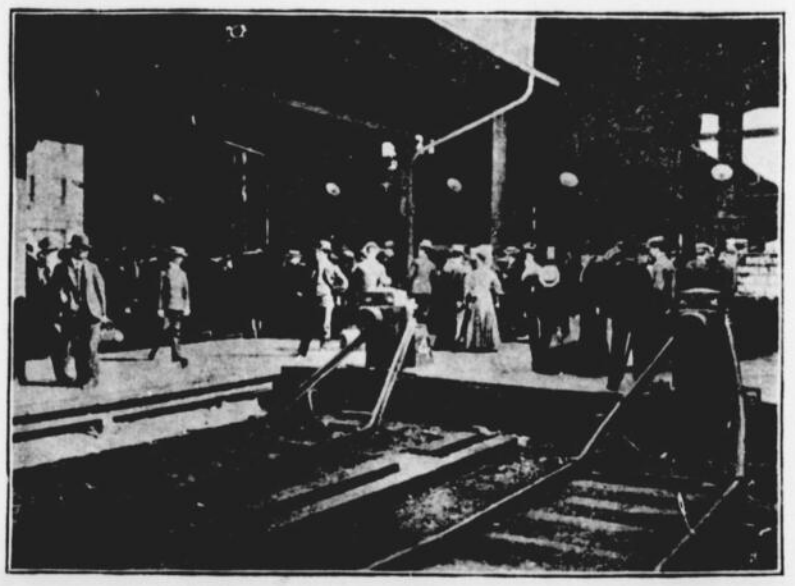


L'équipe du club de lacrosse Montreal se laisse volontiers photographier.

Notre photographe s'est payé une de ces tournées, et il nous en a rapporté les beaux clichés qui ornent cette page, vivants témoins des beaux spectacles qu'il a vu se dérouler devant son objectif, preuve évidente qu'à Montréal c'est encore tout autre chose



Une foule enthousiaste suit avec un intérêt manifeste la partie qui décidera du titre au championnat de lacrosse.



Les gares voient un incessant défilé de voyageurs qui vont aux champs et aux plages.

Les manipulateurs du Panama







L'énorme tranchée de la Culebra, une œuvre géante en voie d'accomplissement dans le grand canal. — (Enregistré d'après une photographie d'Underwood & Underwood, N.-Y.)



Theodore Perry Shouts, président de la Commission américaine du canal de Panama.

CES jours derniers, non sans quelque stupeur, le public pouvait lire l'entrefilet suivant dans les colonnes d'un de nos confrères quotidiens, généralement bien renseigné:

Un scandale sans précédent dans les annales américaines est sur le point d'éclater à propos du canal de Panama. L'ingénieur en chef du canal, M. John T. Wallace, vient de donner sa démission. Il ne la retire que sous certaines conditions. Si ces conditions ne sont pas acceptées, M. Wallace se réserve le droit de faire connaître les motifs de sa démission.

Jusqu'à présent, il refuse de parler et renvoie les interviewers au secrétaire Taft, qui est plus taciturne encore. Mais les informations reçues de source privée ont déjà renseigné l'opinion publique sur la situation à Panama.

En ce moment, l'entreprise du canal est dans un état aussi précaire qu'aux plus mauvais jours de l'administration française.

Les politiciens pratiques et les spéculateurs influents dans le parti républicain ont vu dans le creusement du canal une chance d'encaisser une forte somme. Il en est résulté des conflits d'intérêts, des spéculations, des agiotages qui ont paralysé complètement le travail des ingénieurs.

M. Wallace est prêt à soutenir devant les autorités que le canal ne sera pas achevé en l'an 2000, si on permet aux politiciens d'intervenir.

Le bilan du mois de mai dernier est en effet déplorable. A la Culebra, le seul point où l'on travaille sérieusement, on n'a enlevé que 70,000 pieds cubes de terre et de rochers. Pour achever le travail en dix ans, selon les estimés de la commission du canal, il eût fallu extraire 833,333 pieds cubes par mois.

Si l'on prenait comme base le bilan du mois de mai, le canal ne serait certainement pas achevé avant un siècle. M. Wallace, qui prévoit un désastre, ne veut pas risquer plus longtemps à Panama sa réputation d'ingénieur. S'il maintient sa démission, le gouvernement va se trouver en face d'un scandale formidable qui atteindra nombre de politiciens haut cotés.

Ryan a offert à M. Wallace, pour un traitement annuel de $60,000, la direction de la construction des subways à New-York. C'est cette même position que M. Paul Morton a abandonnée pour la direction de l'Equitable."

Nous avons intégralement cité ces lignes, parce qu'elles ne manquent pas d'une certaine saveur, si on se souvient des deux appréciations que les Américains se permettaient à l'égard de la Cie française du "Panama".

En fait de vénalité, nos voisins feraient peut-être bien d'y regarder à deux fois avant de faire des parallèles. Cependant, c'est dans leur habitude, et notre futur "Grand-Tronc-Pacifique" leur en inspirera sans doute.

A propos du M. Wallace dont nous venons de signaler la conduite toute récente, ajoutons qu'il en a été blâmé très sévèrement par le secrétaire Taft. S'il faut s'en rapporter à ce dernier, Wallace aurait forfait à sa parole, dans un but de lucre. Il gagnait $25,000 par an, plus du double lui conviennent mieux, et, si on les lui offre, c'est parce que cela fait le jeu des grandes compagnies de traction américaines, qui s'opposent et s'opposeront sans relâche au succès du percement du canal de Panama. Cela, pour une raison qu'il est facile de deviner.

Quoi qu'il en soit, pour édifier les lecteurs de l'Album, jetons un rapide coup d'oeil sur les clubs, qui, jusqu'à ces jours derniers, géraient la colossale entreprise de Panama. Sauf M. Wallace, dont nous allons dire quelques mots quant à ses qualités de technicien, les autres personnages visés sont demeurés à leur poste; ce sont: M. Théodore Perry Shouts, président de la commission du canal de Panama, et Charles E. Magoon, gouverneur de la zône du canal de Panama. Ce dernier surveille le côté politique de l'entreprise. Qui sont, et que vont faire ces hommes? Nous le saurons par les notes suivantes, dûes à un correspondant américain qui a passé un temps d'études assez considérable, à Panama même:

J'ai — dit brièvement l'auteur en question — visité le territoire du canal de Panama dans tous ses détails, sans jamais souffrir du moindre malaise. Ça ne veut pas dire que le pays soit parfaitement salubre, aussi, la question de le rendre tel est à l'etude. Déjà, en effet, de nombreux sujets américains, attirés vers ces parages par la grande entreprise que l'on sait, y ont trouvé la mort; tout comme les six mille Français qui jadis y allèrent dans le même but de travail et de gain. La question matérielle est surmontable à Panama. Toutes les difficultés de cet ordre se vainquent avec du travail et de l'argent; mais le problème de l'hygiène est encore à résoudre là-bas. Ainsi se prononcent les grands chefs de la nouvelle entreprise américaine. Ces trois puissants personnages sont: MM. Théodore P. Shouts, John F. Wallace et Charles E. Magoon. Voici quelles sont leurs attributions respectives:



Chas. E. Magoon, qui surveille le côté politique de l'entrepri-e.

Bien que M. Shouts soit nommé à la tête de la commission, M. Wallace est considéré comme l'homme dont dépend le succès du canal. Comme ingénieur en chef, il possède des pouvoirs illimités, seulement définis par les lois du service public américain, qu'interprète un bureau spécial, le cas de difficultés échéant. L'expérience et le savoir de ce technicien sont considérables, et furent surtout remarqués par l'exécution sous ses ordres des lignes ferrées qui desservirent Chicago, lors de la dernière exposition universelle tenue en cette ville en 1893. Ces travaux, très rapidement faits, établirent la réputation de M. Wallace. Depuis elle n'a fait que grandir.

De M. Shouts, nous dirons que c'est un grand homme, et un homme grand, à l'aspect remarquable et au regard franc et perçant. Lui aussi est un homme de science et d'action, possédant une grande expérience. C'est un fils de ses oeuvres, qui s'est fait remarquer par des qualités supérieures et une somme considérable de travail. Possédant la confiance du président et du secrétaire d'Etat américain pour la guerre; étant en outre un vieil ami de M. Wallace, ses services à Panama ne pourront qu'être profitables pour l'entreprise du canal. Ce monsieur possède, entre autres qualités, une sûreté et une vitesse de coup d'oeil, des notions de justice et de compréhension des choses qui lui seront d'autant plus utiles et appréciées, qu'il les possède à un degré éminent.

Comme gouverneur de la zône du canal, le troisième commissaire, M. Magoon, agit comme intermédiaire entre les Yankees énergiques et ambitieux et les habitants de Panama, d'esprit vif mais indolent de leur nature. Déjà le fonctionnaire dont il s'agit a eu occasion de s'occuper de conditions ethniques similaires à celles qu'il rencontre dans l'isthme. Il connaît d'une façon remarquable et les lois espagnoles et le tempérament des métis indigènes auxquels il a affaire. Disons de ces métis qu'ils ne sont ni blancs, ni noirs, ni rouges, mais, parfois, pour ainsi dire, "panachés". Quant à leur état d'âme, il allie les caractéristiques du tempérament espagnol à la pétulance accidentelle et l'inertie coutumière propre aux races orientales.

Grâce à la sage administration de M. Magoon, on peut s'attendre à ce que les frictions de races qui se produisirent il y a six mois, ne se renouvelleront plus.

Pour terminer ces notes, et au sujet du canal, qu'il nous soit permis de dire qu'un état de choses existe, à Panama, qui devrait attirer l'attention immédiate et toute particulière du nouveau bureau exécutif. Ainsi, lorsqu'un corps considérable et splendide d'ingénieurs fut envoyé des Etats-Unis, l'année dernière, pour se rendre compte de faits techniques sur lesquels la commission d'alors devait baser son rapport, ces ingénieurs entretenaient plusieurs espérances, apparemment logiques. Entre autres choses, ils croyaient que, quittant leur pays pour une contrée où ils allaient rencontrer des dangers que ne connaissent pas bien des armées en campagne, on ferait le possible pour rendre leur vie confortable et qu'on leur donnerait de l'avancement.

Malheureusement, il en fut ainsi pour bien peu de ces messieurs. Et, par un faux esprit d'économie, on leur supprima les honoraires de subsistance. Ce n'était qu'une bagatelle pour le gouvernement; pour les ingénieurs, c'était considérable. Il en est résulté que le canal a perdu les services d'hommes très capables, qui, retournant aux Etats-Unis, se sont plaint et on répandu des bruits fâcheux, qui, certes, ne sont pas faits pour faciliter la tâche visant à une prompte inauguration du canal océanique dont nous parlons. Bref, au sujet de la transportation, du confort, des services divers, il y aurait beaucoup à dire et à critiquer à Panama. Nous ne le ferons pas, espérant qu'avant peu les choses seront mises au point et que le travail s'effectuera d'une façon satisfaisante, et pour la nation américaine, et pour ceux qui ont entrepris la gigantesque tranchée du Pacifique à l'Atlantique.



John Findley Wallace, ingénieur en chef du canal de Panama.

Le président Roosevelt, vivement sollicité, d'ailleurs, commence à s'inquiéter de l'état de choses actuel. Il s'est fait préparer un rapport complet et s'est mis à l'étudier. Son premier pas a été aussi décisif qu'énergique. Il a accepté la démission de M. Wallace et a nommé M. John F. Stevens à sa place.

Les journaux disent beaucoup de bien de M. Stevens et le compare presque à de Lesseps.

Souhaitons qu'il n'éprouve pas les mêmes déboires que le grand ingénieur français.

H. F. HAMELLE.

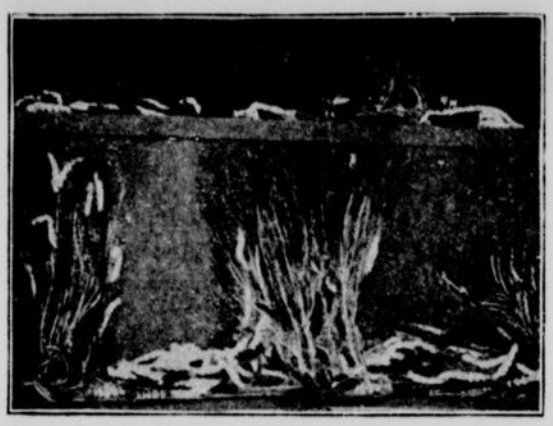


John F. Stevens, qui remplace M. Wallace comme ingénieur en chef du Panama.

Un insecte merveilleux



ON a tenté d'implanter au Canada l'industrie des vers à soie, et les expériences faites depuis deux ans ont amplement prouvé que l'entreprise était non seulement possible, mais d'un succès certain, si elle recevait le concours des autorités gouvernementales, fortement intéressées à développer des sources nouvelles de revenus. Mais



Vers à soie prêts à monter à la bruyère

l'élevage du ver à soie n'est encore qu'à l'état d'essai au pays, et bien peu nombreux sont ceux qui en connaissent tous les mystères.

Le créateur de la soie, ces étoffes chatoyantes si recherchées dans le monde entier, et qui sont l'orgueil des grandes fabriques françaises, est un modeste insecte, qui réclame des soins infinis.

Cet obscur travailleur, producteur d'une merveille pourtant, est peut-être le seul insecte qui puisse être qualifié de domestique, mais cette domesticité de plusieurs siècles a pesé sur lui et a enlevé une partie de sa force et de son adresse.

A l'état de nature, le papillon du ver à soie devait avoir un vol puissant; aujourd'hui, le mâle ne peut que voleter autour de la femelle; celle-ci, immobile, semble ignorer qu'elle a des ailes.

Ils sont incapables de se soustraire à leurs ennemis, et s'ils ne recevaient point les soins assidus et intéressés de l'homme, la race serait incapable de croître et de reproduire.

Toutefois, l'époque où les vers à soie devaient vivre libres dans les forêts de la Chine se perd dans la nuit des temps, car aussi haut que l'on peut remonter, on voit toujours le ver à soie élevé par l'homme. D'après M. Mailla ("Histoire de la Chine"), il paraît que deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, l'empereur Hoang-ti, voulant que sa légitime épouse Si-ling-chi contribuât au bonheur de son peuple, la chargea d'examiner les vers à soie et d'essayer d'utiliser leurs fils: "Si-ling-chi fit ramasser une grande quantité de ces insectes, qu'elle voulut nourrir elle-même dans un lieu qu'elle destina uniquement à cet usage; elle trouva non seulement la façon de les élever, mais encore la manière de dévider leur soie et de l'employer à faire des vêtements."

Les auteurs, qui ont écrit cette histoire et sur lesquels se base M. Mailla, n'ont-ils pas réuni sous le règne de Hoang-ti des événements qui datent peut-être d'un temps plus ancien? On ne sait trop que répondre à cette question. Quoi qu'il en soit, les impératrices qui succédèrent à Si-ling-chi se li-



Décoconnage—Femmes enlevant de la bruyère les cocons qui y sont attachés

vrèrent toutes à l'élevage des vers à soie; il est vrai qu'aujourd'hui les intrigues multiples de la politique chinoise leur font abandonner cette occupation.

Cette industrie fut gardée en Chine avec une féroce jalousie: un édit impérial condamnait à la peine de mort toute tentative de la transmettre au dehors; néanmoins, les Japonais d'abord en surprirent les secrets, vers le commencement de notre ère. L'industrie de la soie s'étendit rapidement dans les pays orientaux jusqu'à la mer Caspienne, puis passa en Macédoine, en Grèce, en Italie, et enfin en France, vers le milieu du XVe siècle.

On sait l'ardente passion que Henri IV montra pour cette noble industrie, plantant des mûriers partout sur les routes, sur les places, dans les cours de ses palais et jusque dans ses Tuileries: car il ne suffisait point d'introduire le ver à soie, il fallait aussi songer à sa nourriture, qui se compose exclusivement des feuilles du mûrier.

La France sut suivre l'impulsion qui lui était ainsi donnée, et elle acquit rapidement une prépondérance indiscutable qu'elle a gardée jusqu'à nos jours et qui lui vaut le privilège de répandre sur le monde entier ses belles soieries, dont la production annuelle dépasse 600 millions de francs.

Le ver à soie naît de la "graine". C'est ainsi que l'on nomme improprement les oeufs pondus par le papillon femelle du Bombyx Mori. Ils ressemblent, du reste, à certaines semences végétales: ils sont de la grosseur d'une tête d'épingle; un vernis gommeux les recouvre tout en laissant transparente la couleur jaune de la pâte. Pondus durant l'été précédent contre une pièce de mousseline, les oeufs sont conservés jusqu'au printemps suivant; on doit s'appliquer à en faire coïncider l'éclosion avec l'é-



La ponte chez les vers sauvages

poque où les mûriers émettent leurs premières feuilles, afin que les jeunes vers trouvent la nourriture délicate qui leur est nécessaire durant le premier âge, c'est-à-dire que l'éclosion doit avoir lieu vers la seconde moitié du mois d'avril. Pour l'activer on soumet la graine à une température de 15 à 22 degrés, en plaçant les oeufs soit sous les vêtements de la fermière ou dans des lits bien bassinés; on tend du reste à abandonner ce mode d'incubation, et l'on place aujourd'hui les oeufs dans un petit appareil dénommé "couveuse" ou "castelet", appareil qui est chauffé à l'aide d'une veilleuse à huile.

Au bout du quatorzième jour d'incubation environ, la coque de l'oeuf, après avoir passé de la teinte lilas à une nuance blanchâtre, éclate et livre passage à des vers de taille informe de trois millimètres de long, duveteux, noirs et luisants comme du jais. Au fur et à mesure des éclosions, l'on étend sur la graine une pièce de tulle sur laquelle on répand quelques feuilles de mûrier hachées: les jeunes vers, attirés par l'odeur de la nourriture, passent au travers des mailles du tulle et grimpent sur les feuilles. La magnaudeuse enlève, à la fois, le tulle, les feuilles et les vers, et place les précieux insectes dans un panier situé dans une pièce chaude, panier où viendront les rejoindre ceux qui écloront plus tard. Les jeunes insectes, très voraces, réclament constamment de la nourriture, et il faut leur faire de fréquentes distributions de feuilles de mûrier finement hachées et tamisées; ils doivent également être maintenus à une température régulière de 24 degrés centrigrades environ. Cinq jours après l'éclosion se produit un événement fort grave, qui se reproduira quatre fois durant l'existence du ver: l'insecte "mue, il dort", dit-on dans les Cévennes; en effet, il cesse de manger, reste absolument immobile, et change sa peau, devenue trop petite, pour un vêtement plus ample.



Jeunes vers sur des feuilles de mûrier

On s'empresse alors de garnir les tables de faisceaux de bruyère, sur lesquels les insectes ne tardent pas à grimper pour y confectionner leurs cocons.

Rien n'est plus curieux que de voir travailler le minusucle artisan; son endroit choisi dans le faisceau de bruyère, il amarre son corps par un réseau de fil léger, il délimite un espace offrant à peu près la forme d'un oeuf, qu'il tapisse de la soie qu'il déverse de ses glandes.

Sa tête et la partie antérieure de son corps s'animent d'un balancement régulier, et la bouche dépose le fil soyeux par petits paquets ayant la forme d'un 8; il change bientôt de position, continuant sans interruption le travail, si bien qu'en peu de temps l'animal est entouré d'une légère enveloppe soyeuse, ébauche du cocon futur.

On peutt encore suivre le travail du ver, mais il continue à tapisser à l'intérieur la coque soyeuse, et, bientôt, il se dérobe aux regards indiscrets.

Le cocon, la demeure finie, le ver subit une curieuse transformation, il devient chrysalide, état intermédiaire avant de devenir papillon; la léthargie de la chrysalide n'est qu'apparente, elle cache une vie interne très active; peu à peu le papillon se forme et au bout de vingt à trente jours, suivant la température, l'insecte perçant le cocon recouvre la liberté. Il est papillon, mais il est loin d'avoir l'élégance des papillons, qui voltigent autour des fleurs, c'est un être lourd avec des ailes petites et sans puissance. Il consacre les derniers jours de son existence — il meurt en effet dix jours environ après sa sortie du cocon — pour produire de la graine, que le graineur conserve avec soin pour la vendre l'année suivante.

Sauf dans le cas spécial où l'on veut obtenir de la graine, on empêche le ver à soie d'accomplir sa der-



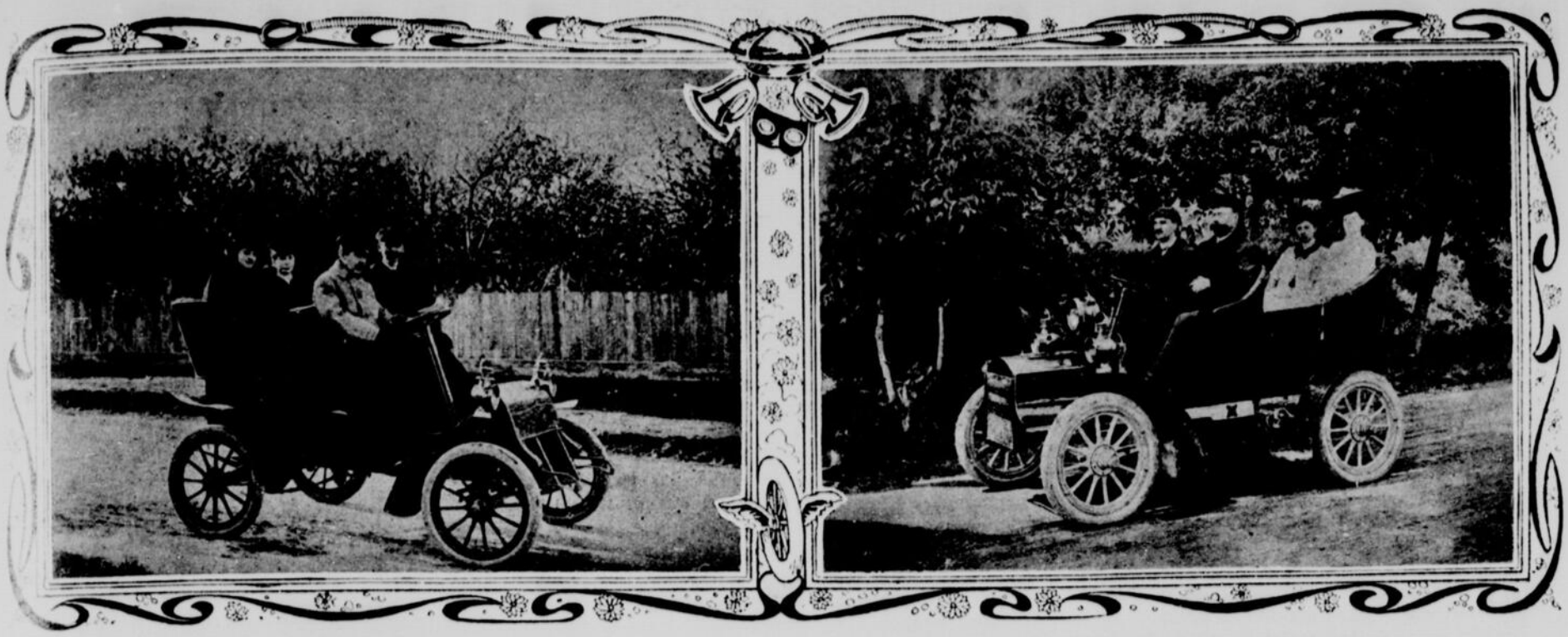
Cocons de vers sauvages

nière transformation, car le cocon percé pour la sortie du papillon est sans valeur pour la filature.

Au bout de huit jours environ après la mise en bruyère, on enlève les faisceaux des tables, et des femmes, réunies en nombre suffisant, enlèvent les cocons un à un de la bruyère.

Les cocons, emballés dans des paniers d'osier, sont envoyés sans tarder à la filature.

L'Automobilisme à Montréal



Malgré les froids l'auto règne agréablemen- sur nos routes

Mais l'été les toilettes légères se portent gaiement

A la suite de la course internationale, dite course de la coupe Gordon-Bennett, qui le 5 juillet dernier a eu lieu en Auvergne, donnant, comme l'année dernière, la victoire à la France; Théry étant chauffeur sur voiture Gaston Brasier; on parle beaucoup d'automobilisme et d'autos de par le monde.

Comme Montréal possède un nombre respectable de ces véhicules de luxe, à l'Album, nous avons jugé convenable de jeter un coup d'oeil sur ce sport, dont la faveur, sans cesse augmente, auprès de nos rentiers, de nos financiers et de nos gros négociants.

C'est donc à un point de vue purement local, que nous allons aborder ce sujet, confessant, dès le début, que n'étant pas grand clerc en cette matière, nous avons eu recours pour nous renseigner, aux lumières d'un de nos plus enthousiastes chauffeurs. Certaines considérations font que nous ne nommons pas cet aimable sportman; mais, s'il lit ces lignes et y trouve quelque incorrection, ce que nous allons tâcher d'éviter, qu'il nous le pardonne, tout le monde ne fait pas encore de l'automobilisme... cependant, sans plus tarder, nous le prions d'accepter, ici, nos plus vifs remerciements pour l'interview qu'il a bien voulu nous accorder.

C'est donc presque textuellement que nous allons rapporter les paroles de cet amateur distingué, lesquelles, croyons-nous, résument fort bien les idées et les considérations auxquelles donne lieu l'automobilisme, à Montréal, et dans la province de Québec.

Il y a cinq ans environ, c'est-à-dire vers 1900, que les autos commencèrent à faire leur apparition à Montréal. Depuis, leur nombre n'a fait que s'accroître. Et si les voitures de ce genre se font se payer des véhicules sortis des meilleures maisons.

Même, il s'est formé un club d'automobilistes à Montréal, et cette organisation, bien qu'à ses débuts, ne tardera pas, croyons-nous, à développer ici le sport de l'automobile, déjà si répandu en Europe et aux Etats-Unis.

A l'heure actuelle, il y a à Montréal environ 225 autos, mais nos routes laissent beaucoup à désirer.



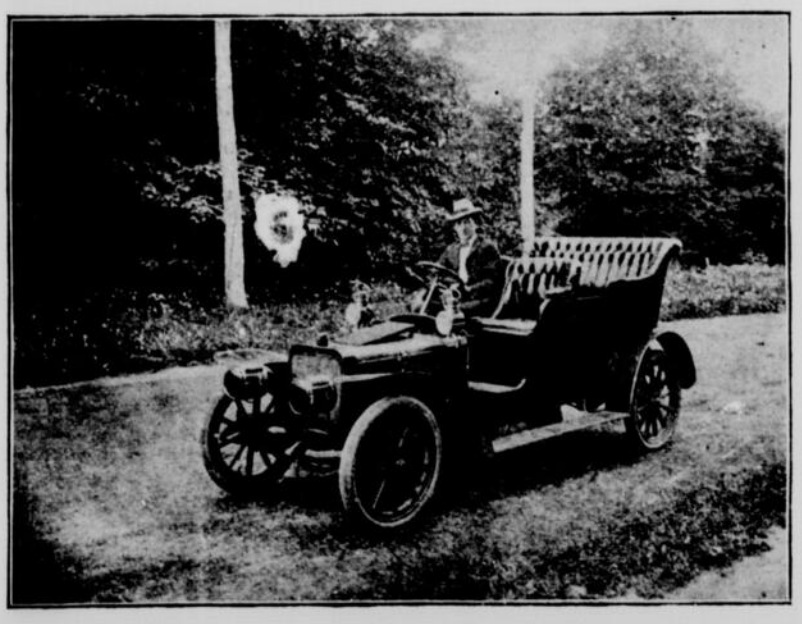
Voici un des beaux garages que bien des chauffeurs voudraient trouver partout en cas d'accident

il s'y produit forcément trop de "pannes" et il est fâcheux de constater que sur le nombre de véhicules cités, environ 75 sont en parfait état. Le besoin de réparer les machines a fait qu'il y a trois garages d'autos dans notre métropole. Là, moyennant $10 à $15 par mois, on pourvoit à l'entretien et à la réparation des différents types de ces voitures. Si nous ne nous trompons, et nous ne le croyons pas, le garage de MM. Renaud, King et Paterson, rue Guy, est le mieux achalandé, étant à même de donner entière satisfaction aux chauffeurs.

A Montréal, il existe des spécimens d'autos de presque toutes les marques connues. Les voitures françaises, fort recherchées, bien qu'assez coûteuses, vu leur perfection et les soins aussi savants que méticuleux qu'on apporte à leur construction sont représentées en notre ville par des agents spéciaux, en rapports directs avec les constructeurs de France.



L'élément féminin trouve dans l'auto des joies incontestables



Un type de machine qui tend de plus en plus à détrôner les plus beaux équipages.

Cependant, comme nous vivons auprès des américains, le peuple le plus industriel et le plus entreprenant du monde, ainsi qu'il est logique de le penser, le nombre des autos américains est de beaucoup le plus considérable, quant aux voitures que nous voyons sur nos routes. Les maisons les mieux représentées au Canada, toujours parlant de nos voisins, étant la " Rubber Tire Wheel Co." et la " Eastern Auto Co.". Ce qui n'empêche pas que de nos gens possèdent des autos français, de Decauville, Darracq, etc.

Certes, l'argent ne fait pas défaut au Canada, et l'automobilisme y prendrait un grand essort, si, malheureusement, nos routes n'étaient pitoyables C'est ce dont se plaignent tous nos chauffeurs. Il faut espérer, qu'avec le temps, les pouvoirs publics remédieront à cet état de choses; car, il n'est pas de pneus pour résister aux ornières, fondrières, précipices et cailloux qui, le long de nos routes royales, font face aux amateurs du teuf-teuf.

Ainsi, les pneus Michelin de 3 1-2 pouces, incontestablement les meilleurs pour la vitesse, ne peuvent supporter l'effort qu'on leur demande ici. C'est à peine si ceux de Fisk, dont le caoutchouc a une composition spéciale, très résistante, et une épaisseur de 4 1-2 pouces, peuvent donner satisfaction. Et, encore, pendant un temps limité. Il faut on le voit, être riche pour faire de l'automobilisme dans notre province.

Naguère, par exemple, un de nos grands industriels (il y a deux mois) achetait une voiture française Darracq à quatre cylindres et à pneus Michelin de 3 1-2 pouces, ces derniers seulement coûtant $390, or, lesdits pneus sont maintenant hors de combat, et ledit industriel les fait remplacer par des pneus américains de 4 1-2 pouces. On voit tout de suite quelles fortes dépenses nécessite le nouveau sport. Sous le rapport des pneus, il faut même s'attendre à ce qu'elles augmentent, car le caoutchouc se fait de plus en plus rare, et le nombre des autos, lui... il augmente sans cesse. Dire quel est le type des voitures préférées à Montréal, n'est pas difficile, la grande majorité d'entre elles portent des moteurs à détente. Néanmoins, nous croyons que l'avenir est aux voitures à accumulateurs électriques, lesquelles pourront être puissantes sans pour cela coûter des prix exorbitants. (La suite à la dernière page)

plus communes, comme il fallait s'y attendre, les spécimens que nous voyons sont aussi plus et mieux finis, sous tous les rapports. Quant au confort et au luxe des autos montréalais il tend toujours vers la perfection, il en est même très près, nos amateurs ne reculant pas devant la dépense pour

Toilettes de campagne

La longue jaquette jouit d'une vogue extrême. On la fait en toile, en piqué, en taffetas aussi bien qu'en drap. Celle que nous avons choisie pour la présenter ici aux lectrices de l'Album est en toile bise. Sa coupe impeccable est du style tailleur le plus pur. Le col et les poignets sont en grosse étamine de coton d'une jolie teinte verte. Le dos et les côtés sont absolument ajustés tandis que la ligne des devants est quelque peu vague. La jupe qui accompagnait ce vêtement était entièrement plissée à gros plis ronds.

Il faut souvent revenir sur le même sujet lorsqu'il s'agit de l'élégance et insister sur les règles dont elle dépend essentiellement. Une de ces règles qu'il est nécessaire de rappeler sans cesse, est l'harmonie des formes et des couleurs. Si telle façon paraît jolie, c'est qu'elle est encadrée de détails gracieux; si telle autre choque le bon goût, c'est le plus souvent, par ses accessoires qu'elle pêche.

Ainsi en est-il de la longue jaquette, dont nous venons de parler, de la redingote qui donne à la toilette une si parfaite allure de distinction, de correction et de haute coquetterie. Cette forme de vêtement, ne peut accompagner que la robe ample et longue, la robe de visite, la robe habillée. Les jupes amples, écourtées, laissant voir le bout de la chaussure, ne s'accommodent que du boléro ou du très petit paletot droit.



Manteau tailleur en toile bise avec col, poignets et revers en étamine de coton, vert-pâle

La redingote sur une jupe courte et même la longue veste sont un anachronisme, une faute de goût. De même, avec le trotteur, le chapeau simple s'impose; le chapeau empanaché serait ridicule, alors qu'il complète si bien une toilette recherchée.

En cette saison, c'est la robe non pas précisément courte, mais écourtée qui triomphe. La jupe arrêtée à la cheville fait partie de la toilette réservée aux excursions dont le temps est venu. Elle n'est pas d'usage courant pour les femmes qui lui préfèrent, pour les sorties quotidiennes, les promenades simples, les visites d'intimité à la campagne, la jupe arrêtée au cou de pied. Avec le bolero ou le petit paletot droit enfilé sur une chemisette de linon, de mousseline, ou de peau, la toilette est tout à fait charmante, seyante et pratique.

Une chemisette de peau! quelques lectrices vont croire que c'est une erreur tombée par distraction de la plume de la chroniqueuse. Du tout, il s'agit bien d'une blouse en peau souple, fine et légère, légère comme un tissu. En blanc, en vert, en gris, en souffre, c'est absolument joli et de porter agréable, très sain pour les jours de refroidissement et d'humidité. Le nettoyage quoique facile en est cependant plus coûteux que celui des blouses de petite flanelle: ce qui fait donner à celles-ci la préférence par les personnes économes.

Ces blouses de flanelle, dites blouses anglaises, sont dans l'ordre des choses simples et pratiques, au premier rang. Elles ne sont pas doublées, ont une façon toute unie: des piqûres ou des plis plats, un empiècement, un petit col droit. On les lave comme une pièce de linge avec du savon blanc, sans aucun caustique; on les repasse lorsqu'elles sont encore légèrement humides, et comme les nuances sont inaltérables, elles restent longtemps fraîches et seyantes. A la campagne ou au bord de la mer, ces blouses sont très précieuses.

Une élégante robe de jeux est la jupe de grosse toile blanche avec la chemisette de même toile plus ou moins brodée. Un collet de laine blanche à capuchon jeté sur cette toilette dès que le jeu s'arrête, tennis ou crocket, la complète délicieusement et évite aux jeunes filles et aux jeunes femmes qui se dépensent avec ardeur en ces fortifiants exercices, les dangereux refroidissements.

Avec la jupe plus longue, plus ample, ornée de quelques volants brodés ou cerclée d'entre-deux de broderie, on aura une charmante robe de visite.

Somme toute, pendant les chaleurs, on délaisse beaucoup les lainages; si légers qu'ils soient, ils semblent pesants; on leur préfère les toiles, les coutils, les piqués pour les façons "tailleur".

Le blanc tient le record de la mode. Il est certain qu'il est à la fois d'une impeccable élégance et d'une commodité précieuse. Il préserve de la chaleur. Les habitants des contrées équatoriales portent des vêtements blancs, car la couleur blanche réfléchit les rayons ardents et ne les absorbe pas, ne les laisse pas pénétrer jusqu'à la peau.

Et, parce qu'elle s'oppose au passage de la chaleur, elle empêche également la déperdition de notre colorique dans l'atmosphère refroidi des jours d'hiver. Voilà pourquoi les vêtements blancs sont pratiques en toute saison.

Les toilettes plus habillées, celles que l'on porte pour les visites ou les réceptions à la campagne sont, dans leur genre, aussi simples que les costumes de jeux ou de promenade. Le tissu seul diffère. Voyez, par exemple, notre gravure qui représente une de ces toilettes en crêpe de Chine crème. La jupe est toute droite avec, pour seul ornement, une bande de guipure d'Irlande au-dessus de l'ourlet du bas. Le corsage également simple ne porte qu'une guimpe de même dentelle. La guipure est soulignée de petit ruban plissé.

Sur notre page de garde, on pourra admirer un délicieux manteau en toile brodée du plus ravissant effet avec son grand col de riche broderie, ses manches pagodes si originales et tout son ensemble d'élégance et de coquetterie distinguée.

On préconise beaucoup cet été, la capeline blanche garnie de ruban; c'est léger, seyant et joli. On porte aussi des écharpes de dentelle, vaporeuses et coquettes, qui font au visage un séduisant accompagnement. Ces dentelles sont teintes de toutes les couleurs, de sorte qu'elles s'harmonisent à merveille aux diverses toilettes, se mariant de façon charmante à la mousseline de soie et aux crêpes de Chine de toutes nuances. Pour les personnes qui désirent être un peu plus protégées contre la fraîcheur du soir, pour celles qui n'aiment, en aucun cas, à sortir en taille, il se fait de ravissantes petites mantes en drap léger ou en taffetas. Quelques modèles ont des volants.



Toilette en crêpe de Chine, simplement garnie de guipure posée en entre-deux

On en voit dont le dos est à godets; sur les épaules et devant c'est une foison de petits volants découpés d'un joli effet.

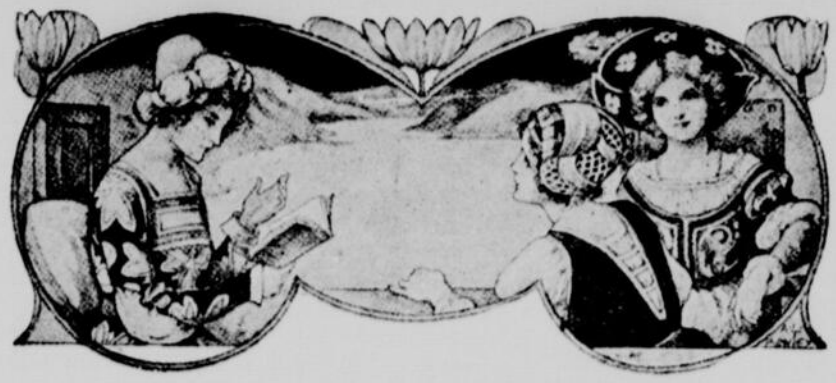
Une très nouvelle façon d'utiliser et de rajeunir des entre deux de valenciennes, de guipure ou d'autre dentelle, consiste en cette disposition: on prend un entre-deux de dentelle qu'on fixe entre des entre-deux de toile; ces entre-deux remontent de chaque côté sur la valenciennes formant des dents, des trèfles, des motifs quelconques; ces motifs sont festonnés sur la dentelle et la fixent, la toile sera elle-même brodée et ajourée suivant l'élégance de la toilette.

Inutile de dire que ces entre-deux sont la fureur du moment et qu'ils ornent les toilettes simples aussi bien que les plus compliquées. Sur une robe de mousseline ils sont d'un effet absolument gracieux et nouveau.

On les verra aussi à la prochaine saison mondaine en dentelle de soie, sur les toilettes de soirée en chiffon ou en tulle.

JACQUELINE.

La Graphologie des Jeunes Filles



UN poète a dit que chaque homme a dans son sein un animal qui sommeille. Ce poète croyait inventer quelque chose alors qu'il déformait une conception antique. Pour les anciens, en effet, l'homme avait en lui trois incitations passionnelles symbolisées par des animaux, et l'ensemble de cette conception philosophique constituait le Sphinx. Le Sphinx a des flancs de taureau, des griffes de lion, des ailes d'aigle et une tête d'homme. Chacun de ces symboles est devenu celui des évangélistes.

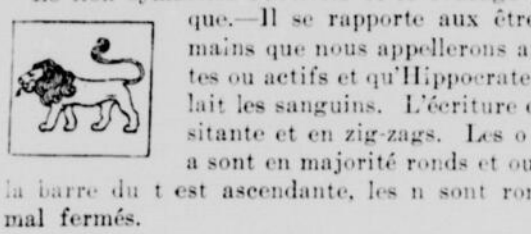


Le taureau symbolise l'instinct et dénote la catégorie des êtres humains que nous appellerons les tranquilles et qu'Hippocrate appelait les lymphatiques; leur écriture est ronde et molle bien appuyée, calligraphique, les o et les a sont en majorité ronds et fermés, la barre du t est hésitante et tracée à la partie inférieure de la lettre, les n sont ronds et



bien formés.

Le lion symbolise l'activité et le courage physique.—Il se rapporte aux êtres humains que nous appellerons animistes ou actifs et qu'Hippocrate appelait les sanguins. L'écriture est hésitante et en zig-zags. Les o et les a sont en majorité ronds et ouverts, la barre du t est ascendante, les n sont ronds et mal fermés.



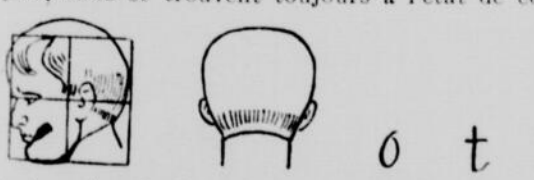
L'aigle symbolise l'intellectuel ou pessimiste, celui qui est plus souvent dans les nuages que sur la terre et qu'Hippocrate appelait le nerveux. Son écriture est pointue et pénétrée. Les o et les a sont en majorité pointus et ouverts, ses t sont barrés d'une barre longue, fine et souvent descendante, ses n sont pointus et allongés.



La tête humaine symbolise la volonté et représentait le tempérament bilieux d'Hippocrate. Son écriture est droite, ferme et égale souvent renversée. Ses o et ses a sont en majorité pointus et fermes. Il barre ses t d'une barre courte, droite, bien au milieu et très ferme, ses n sont pointus et ramassés.



Ce sont là les quatre tendances générales de l'être humain qui ne sont jamais simples, mais se trouvent toujours à l'état de combi-



naison dans la formule du tempérament, comme les quatre corps simples, hydrogène, oxygène, azote et carbone, dont les combinaisons constituent toute la chimie organique.

Le bonheur pour chacun de ces éléments se caractérisera symboliquement par l'union des hiéroglyphes. La taureau aura le bonheur instinctif avec le lion, sentimental avec l'aigle et intellectuel avec la tête humaine. Le lion aura le bonheur instinctif avec le taureau, sentimental avec l'aigle et intellectuel avec la tête humaine. L'aigle aura le bonheur matériel avec le taureau, sentimental avec le lion, intellectuel avec la tête humaine. Enfin, le volontaire (caractérisé par la tête humaine), trouvera le bonheur matériel dans son association avec la tranquille (taureau), le bonheur sentimental avec la sanguine (lion) et le bonheur intellectuel avec la nerveuse (aigle).

* * *

Les jeunes filles possèdent dans la graphologie un moyen aussi merveilleux que subtil de découvrir sans peine les tendances cachées de leurs amies et, aussi, de leurs amis, parmi lesquels se trouve peut-être l'heureux époux de demain.

Mais la graphologie, me direz-vous, c'est une Science (avec un grand S), et cela demande des études ardues autant qu'ennuyeuses, et nous ne voyons pas bien les jolis fronts se plisser pour établir les rapports du signe de la modestie avec celui de la tenacité et pour tirer l'horoscope de cet alliage inattendu. Certes, non.

Au risque de me faire traiter de vandale et d'affreux ignorant par les doctes graphologues compliqués, je vais proposer à nos lectrices un système d'examen des écritures aussi simple que facile, sans règles techniques à retenir et sans combinaisons savantes.

Il leur suffira de regarder, dans une écriture quelconque, une seule lettre de chaque sorte pour déterminer rapidement:

L'orgueil ou l'humilité du correspondant;

Sa discrétion ou son impossibilité de garder un secret;

Sa volonté ou son entêtement;

Ses tendances optimistes ou pessimistes;

Si l'ordre ou le désordre existent dans ses tiroirs;

S'il s'habille avec goût;

S'il est calme ou colère.

Quand nous saurons tout cela, il nous sera facile d'aller plus loin et de déterminer aussi facilement comment il faut marier les écritures pour obtenir des ménages modèles.



La lettre m a trois jambages. Le premier indique la personne qui écrit, le second, la personne à qui l'on écrit et le troisième, la personne de qui l'on écrit!



Si votre correspondant est orgueilleux, il dominera les deux autres personnes, comme le premier jambage des m domine les autres; s'il est modeste, il se laissera dominer; s'il est égalitaire, tous les jambages seront égaux.



Si vous êtes peu susceptible, Monsieur, de garder un secret, alors vous ouvrez facilement votre bouche, aussi facilement que vos o et vos a.





Si, par contre, vous êtes discret, vous fermez par habitude, la bouche, et par conséquence analogique, vos lettres o et a.

Etes-vous optimiste? Vos barres de t s'élancent hardiment vers le ciel, comme votre imagination. Etes-vous au contraire, chagrin et pessimiste, vos barres plongent dans le centre de la terre, comme vos idées vous portent à vous enfouir dans un grand trou noir... Brr...



Etes-vous entêté comme une mule, une boucle entoure votre t, l'emporte avec elle loin de la logique et de la pondération!



Etes-vous nerveux, irritable, toujours prêt à formuler que vous êtes le plus malheureux des hommes... alors vos lettres sont pointues et aiguës. Voyez-vous au contraire un n aux jambages calmes et bien arrondis, alors, celui qui a écrit cette forme de lettre est un "papa tranquille" sachant supporter et surtout pardonner les scènes les plus violentes.





Votre correspondant a-t-il de l'ordre?... S'il met exactement les points sur la lettre i, il a l'amour de l'ordre et de l'exactitude, il est toujours très bien coiffé à l'heure convenable. S'il n'oublie pas le point, mais le pose sur la lettre qui précède ou sur celle qui





suit la lettre i, alors il a de l'ordre seulement par accès, quand "cela lui dit" autrement il est mal coiffé et n'est jamais absolument exact au rendez-vous. Malheureux fiancés que de bat-



tements de coeur en perspective! Grand Dieu! viendra-t-il! Déjà deux minutes de retard. Ciel! que je suis inquiète! S'il oublie son point sur l'i, alors prenez un intendant pour tenir les comptes!



Mettez la missive reçue bien droite et voyez comment se terminent les lignes. Allant vers le haut, elles indiquent l'ambitieux que rien ne rebutera. S'écroulant vers la terre, elles signalent le déveinard qui manque tout par défiance de soi. Enfin allant en zigzag, elles indiquent l'indolent, travaillant



par à coups et laissant doucement passer la vie.



On s'habille comme on écrit la lettre d. Celui-ci qui écrit ses d avec une simple boucle s'habille en bohême sans prétention. Celui-là qui entortille trois fois en colimaçon la boucle de ses d a l'habitude des cravates à tons criards et de l'élégance sans goût. Cet autre qui fait ses d régulièrement, avec une





barre droite, c'est le notaire, ou le magistrat, moralement bien entendu. Ses costumes sévères correspondent à sa lettre. Enfin celui qui retourne ses d, inaugure des costumes esthétiques autant qu'étranges, s'habille à l'envers du sens commun, aime les coiffures d'un goût douteux, les orchidées morbides et les redingotes à longue taille.



PAPUS.

L'Assomption de la Très-Sainte Vierge

MARIE est montée aux Cieux. Il est de foi, parmi les chrétiens catholiques que le corps immaculé de la Vierge Marie n'a point subi les horreurs de la décomposition. Marie ayant été conçue sans péché aurait dû, ce nous semble, être exempte des conséquences multiples et funestes du peché: la souffrance, la mort et par suite la décomposition, l'anéantissement que suit la mort. Mais Marie est la mère de Jésus et Jésus fait homme, mais Dieu comme le Père et le Saint-Esprit, étant venu sur la terre pour souffrir, pour mourir afin de racheter le genre humain, a voulu associer sa sainte Mère à son oeuvre de rédemption. Et c'est pourquoi la Très Sainte Vierge, le plus parfait modèle de Jésus-Christ, a souffert plus que tout autre créature, de telle sorte que l'Eglise l'a appelée Notre-Dame des Sept Douleurs. Et quelles douleurs, grand Dieu! Marie, comme Jésus a subi les étreintes de la mort, sans en connaître les horreurs puisque par la mort cette Vierge mère incomparable est pour toujours réunie à son divin Fils dont Elle est séparée depuis si longtemps. Ensevelie par les apôtres, Marie ressucite comme Jésus le troisième jour et, portée sur les ailes des choeurs célestes, monte au ciel glorieuse et immortelle. Dieu le Père ornant son front de la triple couronne de la virginité, de la maternité et du martyre, l'établit Reine du ciel et de la terre, au milieu des chants de joie et de triomphe de la cour céleste tout entière.

Oh! la belle et incomparable fête qu'il dût y avoir au ciel, ce jour là!

Qui nous redira les beautés, les grandeurs et les excellences de Marie: ni l'oeil ne les a vues, ni l'oreille ne les a entendues, ni le coeur de l'homme ne les a comprises, car Marie est le miracle des miracles de la grâce, de la nature et de la gloire.

Si vous voulez comprendre la Mère, dit un saint, comprenez le Fils, car c'est une digne Mère de Dieu.

"Toute la terre, s'écrie le bienheureux Grignon de Montfort, est pleine de sa gloire, particulièrement chez les chrétiens, où elle est prise pour tutélaire et protectrice en plusieurs royaumes, provinces diocéses et villes. Combien de cathédrales consacrées à Dieu sous son nom! Point d'église sans autel en son honneur; point de contrée ni de canton où il n'y ait quelqu'une de ses images miraculeuses, ou toutes sortes de maux sont guéris et toutes sortes de biens obtenus. Tant de confréries et congrégations en son honneur! tant d'ordres religieux sous son nom et sa protection! tant de confrères et soeurs de toutes les confréries, tant de religieux et de religieuses qui publient ses louanges et qui annoncent ses miséricordes! Il n'y a pas un petit enfant qui, en bégayant l'Ave Maria, ne la loue; il n'y a guère de pécheur qui, en son endurcissement même, n'ait en elle quelque étincelle de confiance; il n'y a pas même de démons dans les enfers qui, en la craignant, ne la respecte". Marie est la dispensatrice des grâces et des faveurs de Jésus et Elle est toute puissante sur le coeur de son Divin Fils.

* * *

C'était aux temps primitifs du christianisme. Dèce l'empereur sanguinaire régnait sur le monde terrifié. Jusque dans les plus lointaines provinces de l'empire, depuis les Gaules jusqu'aux pays de la Grèce, le tyran avait ordonné le massacre des chrétiens.

La blonde Sylvia, la patricienne altière, dont Rome tout entière admirait la particulière beauté, s'était, un soir, rendue au cirque, à ce colysée (colosseum) sanctifié depuis par la croix, pour s'y réjouir au spectacle organisé par les Edils.

Et quel spectacle! Deux vierges chrétiennes, l'une plébéienne, l'autre de la race illustre Marcella et Savinienne, devaient être livrées aux bêtes féroces.

Leur crime? celui de tous les martyrs d'alors. Elles avaient refusé d'obtempérer aux ordres des proconsuls; dérogé aux édits impériaux en se proclamant hautement chrétiennes, disciples de Jésus de Nazareth, et consacrées particulièrement à son culte.

Elles avaient été condamnées à mourir sous la dent des fauves.

Au cirque, une foule immense était venue pour assister à cette fête de sang. Les Romains d'alors, aveuglés par le fanatisme païen se réjouissaient des supplices subis par les martyrs.



L'Assomption de la Très-Sainte Vierge

La patricienne Sylvia, nièce de l'empereur, eut un caprice. Elle fit mander le préposé aux jeux du cirque et lui ordonna de la conduire à la prison où les vierges chrétiennes attendaient l'heure du supplice. Le fonctionnaire s'inclina. Bientôt Sylvia, à la lueur des torches allumées, sur son ordre, put contempler les deux vierges chrétiennes, vêtues de haillons qu'elles ramenaient le plus chastement possible pour voiler leurs corps. Elles étaient prêtes à marcher au supplice, un sourire illuminait leurs yeux et leurs lèvres. L'une d'elles chantait les versets du "Cantique des cantiques", ce chant mystique de l'époux céleste aux âmes éprises d'idéal.

Sylvia, surprise de ce calme, crispa de rage ses petits poings blancs. Puis, une pensée infernale germa dans son esprit.

"Qu'on les dépouille de leurs vêtements, ordonna-t-elle, et qu'on les jette ainsi dans le filet sous la dent des lions!"

Dans le cirque, la foule hurlant, s'impatientait. Les procurateurs des jeux se hâtaient cependant. Ils examinaient si toutes les précautions d'usage étaient prises; si l'arène était semée d'un sable fin ou de cette pierre d'Afrique très friable qui lui donnait l'aspect d'un frais tapis de neige récemment tombée.

Au dehors les chariots amenaient les lions et les tigres, escortés des gardiens, noirs enfants des terres africaines, conduits à Rome par les conquérants. A la tribune impériale, César lui-même donnait des signes d'ennui. Qui pouvait retenir Sylvia, sa nièce, qu'il avait vue se diriger vers les cachots réservés aux martyrs? Voici ce qui se passait:

Dès qu'elle eut entendu l'ordre donné par Sylvia, la vierge Savinienne se mit aux genoux de la princesse. "Ah! toi qui es puissante et belle, lui dit-elle, avec des sanglots dans la voix, retire l'odieux commandement que tes lèvres viennent de formuler. Puisque nous sommes chrétiennes et que nous avons désobéi aux édits de l'empereur auguste, nous voulons bien mourir. Mais, laisse-nous mourir chastement, comme des vierges consacrées au Christ-Sauveur. Ce que tu as ordonné serait pour nous, plus douloureux que les griffes puissantes des bêtes. Oh! si tu savais, Sylvia, si tu savais le don de Dieu, si tu connaissais les suaves et mystiques splendeurs des âmes chastes! Ecoute nos dernières supplications en ce jour où nous allons être déchirées, et qui est la commémoration de Celui de la Vierge Mère de notre Dieu, montée pure et sans tâche, vers les demeures célestes, accorde nous cette grâce. Respecte nos pudeurs de femmes et nos serments de virginale chasteté".

Marcella, elle aussi, se mit aux genoux de la patricienne et dit:

"Sois clémente Sylvia, et bonne; et dès cette heure le Dieu des chrétiens récompensera ta belle action. Nos prières te sauveront et t'obtiendront le salut éternel. Tiens, regarde, mon Epoux Jésus semble déjà docile à mes voeux.

Une lumière éclatante illumine soudain le sordide cachot des Vierges; l'air s'imprégna de parfums indéfinissables qui n'étaient point de la terre, et chose plus extraordinaire, pendant que des voix mystérieuses chantaient: "Assumpta est Maria in coelum", des lys d'une blancheur éclatante vinrent tapisser le sol humide de la prison.

A son tour, l'orgueilleuse Sylvia était vaincue par le Christ. Elle tomba à genoux, se signa et, en se relevant, "je suis chrétienne", dit-elle. L'empereur, dont l'impatience augmentait, s'informa enfin de ce qui se passait dans les cachots. On vint l'avertir que sa nièce, convertie par les deux vierges, se déclarait chrétienne et avait blasphémé contre les dieux de l'empire.

Dèce entra dans une colère terrible, il ordonna que si sa nièce persévérait, elle fût jetée aux fauves en compagnie des deux autres jeunes filles.

Un instant après, on amenait au centre des arènes les trois jeunes martyres. Elles se tenaient par la main. Par un miracle éclatant et pour glorifier en ce jour d'Assomption la pureté insigne de la Vierge sa Mère, Dieu voulut que la population païenne vit, revêtues de brillantes clamydes blanches, ces jeunes femmes que le cynisme de leurs bourreaux avait cependant dépouillées de tout voile. La dent des fauves déchira leurs chairs, mais elles demeurèrent souriantes sous les griffes puissantes qui les morcelaient; et dès qu'elles rendirent leur dernier soupir, une pluie de roses blanches et parfumées déroba leurs restes aux regards curieux de la populace romaine.

A. LUCINDE.

De Port Daniel à New-Carlisle

(CROQUIS SUR LA GASPESIE)

NOUS reprenons aujourd'hui la suite des scènes et légendes de la grève, que nous devons à la plume si bien documentée de M. J. A. Galibois. Ces croquis sur la Gaspésie ont maintenant un cachet d'actualité. Ce beau pays, qui s'ouvre de plus en plus à la colonisation, attire par ses sites pittoresques, ses forêts giboyeuses et ses cours d'eau limpides et poissonneux, des milliers de sportmen.

* * *

De Port Daniel, après la montée d'une longue côte, nous cheminons sur un terrain généralement égal, mais plutôt élevé; les premiers lots sur le front de la route sont quasi tous occupés, et la façon dont sont bâties les fermes indique presqu'en chaque cas une relative aisance, acquise par la pêche peut-être? La chaîne de ces habitations, parfois détournée par une jolie anse ou par une petite côte en pente raide, est souvent rompue par un cours d'eau, peu considérable de volume sans doute, mais qui n'en fraye pas moins en un moment, grâce au déclin prononcé du sol, son petit bonhomme de chemin vers la mer. Toujours, toujours des terres bien arrosées.

Quelle richesse un tel sol ne renferme-t-il pas!

S'il advenait un jour qu'un de ces entreprenants agriculteurs de la vallée du Richelieu, industriel moderne, constructeur, homme d'affaires remuant, vînt s'établir ici, de quelles ressources ces terres et ces rivières, les plus puissantes surtout, ne seraient-elles pas pour lui ?

En plus d'une culture intense et sans trêve, voyez-vous d'ici surgir tout à coup scieries, moulins, fabriques, usines, manufactures, etc., lesquelles répandraient leurs produits rapidement dans toute la contrée, en concurrence avec les établissements analogues de Campbellton et de Bathurst. La construction du chemin de fer A. & L. S. jusqu'à Port Daniel, en doublant la population de ces localités, leur vaudra peut-être ainsi qu'au terminus, la première migration d'un "rara avis", homme industrieux et pratique pouvant exploiter ces forces hydrauliques, et dont l'exemple aurait d'autant plus de prix que les possibilités de progrès en général sont énormes dans ce somnolent pays, où tant de choses restent à faire. Pendant que ces réflexions s'imposaient à mon esprit et remplaçaient peu à peu les courses folles de l'imagination, nous parcourions la distance de vingt milles comprise entre la Pêche-à-Manon, petit poste de pêcheurs où il se fait aussi un peu d'agriculture, et Paspébiac.

New-Carlisle, la jolie "twin-city", que l'on n'atteint cependant qu'après avoir vu Nouvelle, Shigawake, Saint-Godfroi, Hopetown, dérouler leur belle verdure, où sont bâties de grandes fermes et de bien jolis manoirs écossais. Hopetown, quoique relativement peu considérable, est peut-être, après New-Carlisle, la localité la mieux bâtie de toute la Gaspésie: ses habitants sont des fermiers écossais qui, avec leur proverbiale ténacité, se sont voués exclusivement au sol.

Paspébiac, qui, avec New-Carlisle, forme une belle continuité, est divisé en deux parties, tout comme une cité opulente. A deux cents pieds d'altitude, sur le sommet d'une falaise qui, ainsi qu'un vaste rempart prolonge jusqu'à New-Carlisle son escarpement régulier, sont situées de chaque côté de la route, en une double ligne ininterrompue de jolies villas, de gais chalets et de beaux magasins, très achalandés le jour où nous passons. La falaise offre au touriste un superbe coup d'oeil sur la Baie des Chaleurs, et vaut à Paspébiac d'être maintenant recherchée à l'égal de sa voisine par les riches Américains, qui, louant des cottages sous bois, viennent ici passer l'été. New-Carlisle est cependant, sinon le plus grandiose d'aspect, du moins le plus joli des sites gaspésiens, et peut-être l'une des trois plus belles localités riveraines du pays. Selon le mot d'un homme d'esprit, c'est: "une petite ville endimanchée de promenade à la campagne". Bâtie irrégulièrement quant à la route, ses belles villas, ses chalets agrestes, ses petits manoirs, sont éparpillés profusément ainsi que des fleurs de tout genre et et de toute nuance, parmi les pins parfumés, les cyprès ombreux et les bouleaux géants. L'on conçoit en la voyant qu'on doive y bannir toute peine, tout travail, toute occupation: c'est un lieu charmant, fait pour l'amour, le repos de l'âme ou l'oubli, cette forme usuelle du bonheur.



Village de Bonaventure.

La "basse-ville" de Paspébiac est composée d'une étroite bande de terre ferme qui, à l'ouest, chausse, pour ainsi dire, le pied de la falaise, et sur laquelle se trouvent assez rapprochés les uns des autres les magasins et les entrepôts rivaux de la maison Robin et de la Compagnie LeBouthillier. Un peu plus bas encore, l'oeil aperçoit un long banc de sable où sont construites à queue-leu-leu des centaines de maisons de pêcheurs avec leurs chafauds et leurs vignots couverts de morue, six mois l'an. Ces pêcheurs, généralement habitent eux aussi les hauteurs durant l'hiver; ce n'est que pour la saison active qu'ils viennent demeurer sur le "bagne", comme ils disent, dans ces petites maisons où cinq ou six personnes doivent être comme harengs en caques. Ce banc de sable est la base d'un triangle équilatéral; à chacune de ses extrémités partent deux angles qui vont se rejoindre en mer à un mille de distance formant un barachois d'une lieue de circuit, mais qui, malheureusement, n'est accessible qu'aux barges de pêche. Il y a cependant un havre tout près, avec de longs quais, où tout l'été les goélettes de la maison Robin viennent accoster et prendre leur cargaison de morue.



L'Anse à Beaufils et le Cap Desespoir.

Cette puissante compagnie, fondée vers 1775, possède, tant sur le Labrador canadien que sur la côte du sud, vingt-cinq ou trente postes de pêche, dont le bureau principal et la régie se trouvent ici. Ses vaisseaux sillonnent à l'année la Manche, l'Atlantique, la Méditerranée et l'Adriatique, et la quantité de poissons vendue par elle et expédiée aux Antilles, au Brésil, à la République Argentine, en Italie, en Espagne, en Angleterre, équivaut à elle seule à la quantité vendue dans ces différents pays par toutes les autres compagnies canadiennes réunies. Le nombre de gens employés à cette grande moisson de la mer, "alma nutrix" elle aussi, est énorme et principalement composé d'Acadiens et de Paspillats. De ces derniers, sans doute, vous ne connaissez pas grand'chose, citadins...; cela va fournir à votre humble serviteur le prétexte d'une pédante dissertation historique sur l'amalgame des races, aux premiers temps de la colonie.

S'il est sur notre littoral un autre endroit aussi joli que Paspébiac, aussi visité par les touristes, aussi vanté pour son site pittoresque, il n'en est aucun, certes, dont la population ait à un si haut point défrayé la chronique des côtes, pendant au delà d'un demi-siècle. Cette population, aujourd'hui mixte et composée de Jersiais, de Canadiens, d'Irlandais et d'Acadiens, contient aussi un cinquième hétérogène, qui tend à disparaître à présent, mais qui un jour n'en peupla pas moins toute la ville à lui seul, en opposition aux Irlandais et aux "colonists" compacts de New-Carlisle; je veux nommer les Paspillats. Tombés Dieu seul sait d'où exactement, et Dieu seul sait par quel moyen, les Paspillats, dont le caractère indique des points d'homogénéité avec une autre race nombreuse ici, révèlent aussi des traits généraux qui les en éloignent, et sont évidemment le résultat de plusieurs générations de sang-mêlés où l'Acadien-breton domine oujourd'hui, mais dont l'origine est hypothétique. Selon la version de quelques historiens, et c'est la plus vraisemblable, il faudrait chercher fort loin la provenance du premier élément constitutif de cette race. Sur de pressantes demandes, Colbert aurait, vers 1670, envoyé à Plaisance un groupe de soldats recrutés un peu partout, défenseurs dont il ne fournissait peut-être pas en même temps le dossier de l'état civil. Ces miliciens, mis en disponibilité peu après, émigrèrent en Acadie, firent chasse et vie commune avec les Souriquois, et opérèrent ainsi une sélection à rebours: leurs fils épousant des Squaws de la tribu Micmac, pendant que leurs filles, brunes ou blondes, une denrée rare à cette époque, s'alliaient aux caboteurs basques, et un tout petit nombre aux pêcheurs bretons. De ces quatre éléments, seraient issus les Paspillats, qui, pour cela, n'en sont pas moins fiers. "Les Paspillats", vous diront-ils, ils étions des hommes rares: pour la chasse, pour la pêche, et pour prier le bon Dieu, ils n'en craignions point."

"Emmanuel Brasseur, écrivait l'abbé Ferland, en 1836, est le type idéal de la race. Sec, fort et vigoureux, les yeux brillants, plein de vie et de feu, il passe pour un habile pêcheur et un intrépide marin. Ses prouesses sur la mer sont nombreuses et il aime à les raconter. Sa langue ne lui suffit pas pour raconter ses pensées ; car, quoiqu'il parle vite et haut, il emploie toutes les parties de son corps pour présenter avec plus d'énergie les incidents et les faits que sa parole s'occupe à décrire. Vous dit-il les tempêtes qu'il a essuyées dans sa barge? Il se balance comme les mâts, il bondit comme la vague, il siffle comme les vents déchaînés. Rappelle-t-il quelques exploits de pugilat? Sur votre tête il promène un poing décharné et dur comme un marteau, et à chaque instant menace de vous assommer. Vous raconte-t-il comment le médecin a coupé la jambe à son fils? il s'étend sur le plancher, s'arme d'un couteau, se roidit, se roule, se tord comme une couleuvre blessée, et cherche ainsi à exprimer les sensations de la douleur que lui-même n'a jamais éprouvée."

Cette dernière est une longue histoire qu'Emmanuel termine en déclarant que pendant une semaine "le joculot n'avions pas d'autre goût que de flairer de la douceur." Dans le langage des Paspillats, le "joculot" est le dernier garçon de la famille, et "flairer de la douceur", cela veut dire manger du sirop. Il est sûr qu'il y a en eux du basque: Chapudos, Esquiros, Hesparos, ces noms vous donnent tout de suite l'illusion d'une descente à Saint-Jean-Pied-de-Port. A part cela, leur front nul, leurs petits yeux ronds à fleur de tête, leur rire indien en saccades, leur entêtement stupide, leur imprévoyance naturelle, leur irascibilité dès la plus légère ivresse ; d'autre part, leurs moeurs frugales, leur empressement à rendre service, leur vie discrète et effacée, sont des traits généraux où l'on saisit aisément la triple lignée des basques, des indiens et des Bretons, et plus malaisément sans doute celle de ces braves soldats dont Turenne n'avait peut-être pas voulu pour son armée d'Allemagne. (A suivre)

J. AUGUSTE GALIBOIS.



Saint-Georges de Malbaie.

La langue française en Acadie



GROUPE DE PROFESSEURS ACADIENS COMPOSÉ DE : — Lizzie A. Pothier ; Marie Rose Comeau ; Mary A. d'Entremont ; Therese E. Pothier ; Angela Richard ; Stilman L. d'Eon ; J. W. Comeau ; Rose Anne Thibodeau ; Anne Léa Deveau ; Nellie M. Doucet ; Lorette M. Robicheau ; Mary A. Robicheau ; Siffroi Thibault ; Françoise M. Dugas ; Edward M. Leblanc ; Marie Alma Thibault ; Jane L. Amirault ; Louise Deveau ; Emelie Doucet ; A. G. Pothier ; Adeline C. Pothier ; Therese d'Eon ; Léonie Beliveau ; Philomène Bourque ; Martha A. Pothier ; Theresa M. Amiro ; Catherine Belliveau ; Lena B. Amirault ; Bertha M. Franey ; Eva A. Amirault ; Emma L. McCartha ; Joseph O. Doucet. En commençant à gauche est le Reverend Père Amirault ; Professeur Benoit, President ; Réverend Père Sullivan, inspecteur des écoles ; Professeur Kingston ; André Pothier, Secrétaire

L'IMPORTANT congrès acadien que nos frères des provinces maritimes doivent tenir le 15 et le 16 août prochain, à Caraquet, grande paroisse française du comté de Gloucester, dans le Nouveau-Brunswick, fera certainement époque dans les annales de l'Acadie.

Précédemment avaient eu lieu plusieurs congrès entre autre celui d'Arichat en 1900, tenu sous la présidence du sénateur Poirier, et dans lequel furent discutées des questions d'une importance capitale pour les Acadiens.

Cette réunion plénière de la race acadienne à Caraquet, sera présidée par **M. le Dr F. X. Comeau,** de Caraquet, qui a remplacé le sénateur Pascal Poirier à la tête de la Société L'Assomption. Les autres officiers sont M. le juge P. A. Landry, de Dorchester, trésorier général; le Dr L. J. Beliveau, de Shédiac, secrétaire-général, et M. l'abbé S. J. Doucet, secrétaire du comité d'organisation.

Le congrès acadien des 15 et 16 août 1905 comptera sept commissions composées de nos sommités religieuses, politiques, industrielles et littéraires. Ces commissions traiteront respectivement de nos intérêts nationaux, de la langue et de l'éducation française en Acadie, de l'agriculture et de la colonisation, du commerce et de l'industrie, du journalisme acadien, des Canadiens des provinces soeurs et de ceux des Etats-Unis.

A propos de ce congrès il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, de dire quelques mots à nos lecteurs sur la langue française et le progrès des écoles en Acadie.

L'année 1764 est remarquable dans les annales du Canada. C'est à cette date que furent posées à Charlottetown et à Québec, les bases de l'union des provinces de l'Amérique britannique du Nord, d'où est sortie la confédération canadienne. C'est aussi l'année de la fondation du collège Saint-Joseph de Memramcook, qui fut pour les Acadiens ce que fut pour les Hébreux la reconstruction du temple de Jérusalem sous Esdras, une résurrection nationale.

Le fondateur fut un saint religieux de Sainte-Croix, le Père Lefebvre, surnommé l'apôtre et le bienfaiteur de l'Acadie.

Les écoles "confessionnelles" ou séparées ayant été prohibées par un acte de la législature du Nouveau-Brunswick, en 1871 et l'enseignement primaire mis sous le contrôle immédiat de l'exécutif, certaines municipalités, poussées à bout, s'insurgèrent en bloc. A Caraquet, grande paroisse française du comté de Gloucester, les agents du fisc, rencontrant quelque résistance, firent feu sur un groupe d'Acadiens, dont l'un, nommé Mailloux fut tué. Ceux-ci ripostèrent, et un constable resta mort sur le carreau. La situation était devenue extraordinairement tendue, lorsque Mgr Sweeney et l'hon. M. Boyd se rencontrèrent et jetèrent les bases d'un compromis local. Il en résultat un "modus vivendi" qui subsiste encore. Et une grande paix religieuse règne dans toute la province.



M. Coté,
Curé de Météghan

La coquette église de Météghan ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'élégance et de la richesse de ses ornements.

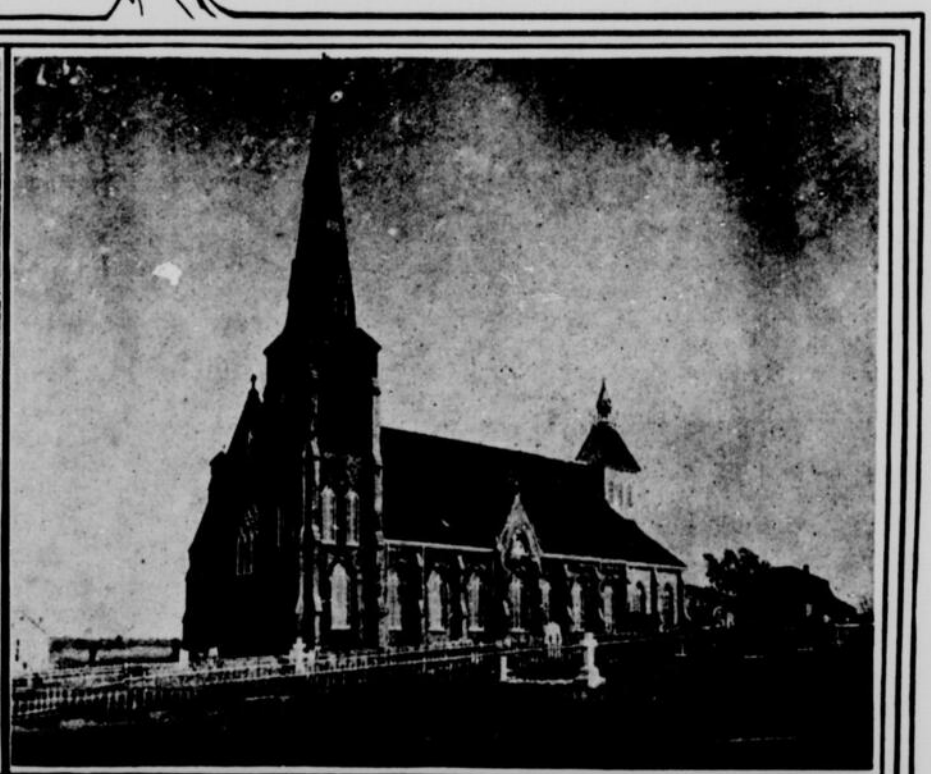
Quoique l'Acadie marche à grands pas dans la voie du progrès, ce sont encore les anciens coches à trois ou quatre chevaux qui transportent les voyageurs comme au bon vieux temps, ainsi que le montre une des vignettes ci-dessous.

Le premier journal né en Acadie fut le "Moniteur Acadien", publié à Shédiac pour la première fois, en 1867. Les Acadiens ont aujourd'hui trois autres journaux: le "Courrier des Provinces Maritimes", publié à Bathurst, N. B.; "L'Evangéline", à Weymouth, N. E., et "L'Impartial", à Tignish, Ile du Prince-Edouard.

En 1893 il s'est formé une association des instituteurs français, composée de tous les maîtres et maîtresses acadiens de l'île, dont l'objet spécial est l'enseignement, dans les écoles, du français et de l'anglais mis sur un pied d'égalité.



Une diligence en Acadie, au XXe siècle



Eglise de Météghan

Feuilleton de L'ALBUM UNIVERSEL

L'Emprise

Par PIERRE L'ERMITE

(Suite)

Et il s'en alla, farouche, au travers de l'allée, où ses jambes guêtrées soulevaient des vagues de feuilles mortes; et elles s'écrasaient sous ses pieds avec la plainte mélancolique des choses qui vont cesser d'être...

IX

Château de Fleurines.

Mon cher Bruno,

D'abord, un mot très clair: tu as quitté le pays, et, en prenant cette résolution, tu as exercé un droit, obéi à une voix intérieure, à une réclamation de ton évolution.

C'est entendu, et, bien que, très triste de ton départ, très divisée d'appréciation avec toi sur ce sujet, je ne trouve pas au fond de mon coeur le moindre sentiment amer!...

Que Dieu garde... qu'il bénisse le voyageur et, si c'est possible, qu'il nous le ramène avant l'heure douloureuse qui, j'en ai la certitude, sonnera bientôt pour nous tous.

Mais je te demande de m'épargner la façon badine dont tu parles de ma tante. Elle n'est que ta mère, c'est vrai; mais si, comme moi, tu avais, ce matin, essuyé ses larmes, si tu l'avais vue anéantie sur son prie-Dieu portant au pied de son crucifix le poids trop lourd de ses espérances brisées et des ruines de son bonheur, peut-être jugerais-tu que c'est moins intéressant que les cheveux noirs, le petit nez et les oreilles de nacre d'Alberte Harmmester, mais que c'est respectable tout de même... que toute douleur est sainte et peut exiger, même d'un fils, au moins un silence respectueux. Voici donc un point réglé, une condition que j'exige. Dans le cas où tu ne me l'accorderais pas, à la première plansanterie je déchire ta lettre, et, sans aller plus loin, je la jette au feu.

Maintenant, mon pauvre ami, tu me demandes des nouvelles du château... Demande-moi plutôt des nouvelles d'un cimetière: ma tante parle peu et passe ses journées à l'église; moi, je travaille à ces layettes, je visite les pauvres, car la saison commence à être dure aux malheureux, et, dans la rue Basse, une dizaine de familles sont déjà très éprouvées par l'hiver. Le château semble mort; les voitures se rouillent sous les remises, et je me suis imposé de sortir à cheval tous les soirs pour fatiguer tantôt Corsette, tantôt Myrtille. C'est le vieux piqueur qui m'accompagne, il est l'histoire vivante du pays, et si, un jour, j'ai des loisirs, il me semble que je trouverai un très grand charme à condenser dans un livre quelques-uns de ses récits, qui ont une vraie saveur de terroir. Evidemment je ne serai pas la George Sand du Val d'Api, mais enfin ceux qui aiment la Vallée — ce n'est pas ton cas — éprouveront peut-être une certaine joie à retrouver comme l'écho des souvenirs qui jadis bercèrent leur enfance. D'ailleurs, le travail aide à oublier, et quelquefois le passé console de l'avenir!

Dans les bâtiments et dans les cultures, il y aurait beaucoup à surveiller, une foule d'ordres à donner; nous essayons de le faire, mais, évidemment, notre douleur nous incline plutôt vers la passivité... A quoi bon entretenir, parer un cadavre, même quand ce cadavre est un château qui n'attend pour revivre et resplendir sur la vallée que le bon vouloir d'un petit jeune homme de vingt-quatre ans?... Le village entier, très travaillé par les meneurs politiques, se monte chaque jour davantage contre toi; on sait que tu commandites à Paris l'usine Dietzch, Alberte et Cie, qu'à cause d'elle tu as quitté le pays, que ton exemple a entraîné Claude, compromettant ainsi, avec le château, les destinées de la plus grande ferme de la région. Cette histoire traîne les chaumières et donne lieu à des commentaires qui te laissent froid, mais dont nous supportons les ennuis tous les jours...

Ce sont les gardes qui nous tiennent au courant: tantôt on affecte de croire que la fortune de ta mère est perdue, et que tu es parti uniquement pour la reconstituer; c'est l'hypothèse la plus favorable. Malheureusement il en circule d'autres. Ainsi on prétend que, cette fortune, tu es tout simplement en train de la manger! Excuse-moi, mais j'aime mieux te dire crûment les choses, puisque tu as l'air de désirer savoir... L'usine ne serait qu'une ruineuse couverture, elle abriterait une liaison... Avec qui?... Inutile de te dire le nom de la seconde personne; tu la décris trop bien dans ta lettre pour ne pas la connaître infiniment mieux que moi.

Mais l'opinion unanime, c'est que tu as affaire à trop forte partie pour te tirer indemne de cette équipée; on met en présence ta jeunesse, ta loyauté, ton inexpérience de l'industrie, avec la rouerie profonde de Dietzch et l'habileté d'Alberte; on en conclut que tu seras pris de toutes les façons: par la bourse, par la tête, par le coeur...

Mon pauvre ami, que Dieu te protège!... Je le lui demande chaque jour à la messe. Cela t'est bien égal, mais je le fais tout de même, et j'y trouve une consolation immense, dans notre immense douleur, car je vois l'avenir très sombre pour toi. Tu as fait trop souffrir, pour qu'un peu de cette souffrance ne rejaillisse point sur ta vie dès ici-bas... Qui sait? Peut-être sera-ce ton salut, et, dans ce cas, je te la souhaite!

Et du fond de la capitale où tout te dispute à nous, du sein de tes plaisirs et de tes affaires, si ta pensée se reporte quelquefois encore vers le cadre où s'écoulèrent nos jeunes années, crois qu'elle rencontre la nôtre, bien affectueuse et bien triste. Puisse-t-elle se faire comprendre à toi, et te redire ce que tu sais déjà!

A Dieu, cher cousin, et qu'il te garde!

LUCE.



Ce sont les gardes qui nous tiennent au courant

X

La vie de Bruno, pendant les débuts de son installation, fut réellement d'une activité fiévreuse; on eût dit un jeune chien lâché pour la première fois dans une chasse gardée. Dietzch et Alberte l'escortèrent partout, lui présentant les affaires sous leur côté le plus riant... et pas une épine ne blessa le pied aristocratique du jeune patron pendant les premières semaines de sa nouvelle vie industrielle.

Bruno entre, en somme, dans une situation toute faite et qu'il sauve de la ruine, sans même s'en apercevoir. Le point principal pour les deux compères est de l'engager si avant, qu'il ne puisse plus revenir en arrière le jour où la petite gloriole d'être patron ne suffirait plus à contre-balancer les ennuis réels et les dangers imminents de cette aventure.

—Ce garçon-là, dit un matin Alberte à Dietzch, signera tout ce que nous voudrons: l'important est d'aller vite et de lui faire croire qu'il est quelque chose dans l'usine. Nous devons nous arranger de telle façon qu'il s'intéresse aux affaires, qu'il s'imagine que tout repose sur ses maigres épaules. Nous achevons actuellement quelques voitures de luxe; j'ai envie de l'emmener choisir des dessins d'étoffe...

—Il va sûrement tomber sur les plus mauvais et les plus chers.

—Tant pis!... On les changera si les clients réclament... Je voudrais même, pour l'amuser, lui suggérer une idée à brevet, par exemple un signe caractéristique à mettre sur les wagons ordinaires, pour retrouver vite sa voiture à la gare, ou pouvoir l'indiquer à ses parents et amis, une tête de mouton, d'ours, d'éléphant... C'est facile à comprendre, spécieux...; il croira qu'il a découvert la Méditerranée, et rien ne l'attachera autant à l'usine que ces futilités-là, car je vous crains, vous, l'homme supérieur, vous en faites tant ici qu'il n'y a plus de place pour lui... et on ne s'intéresse qu'aux choses dont on s'occupe... rappelez-vous cet axiome!

—Croyez-vous que ce bébé désire tant s'occuper à Paris?...

—Maintenant, oui; plus tard, ce sera peut-être différent.

Alberte a raison.

Depuis son arrivée dans la capitale, le comte a la secrète préoccupation de ne pas donner autour de lui l'impression d'un petit garçon régnant sous la tutelle de très hauts et très puissants seigneurs Dietzch et Alberte Harmmester. C'est si vrai que, dans une conversation avec l'ingénieur avant la fin du premier mois, Bruno, d'une façon assez embarrassée, laisse percer le désir de prendre une place un peu plus effective dans l'exploitation de l'usine. Cette révélation aurait certainement effrayé Dietzch si Alberte, plus psychologue que lui, ne l'eût préparé à la surprise. Mais aujourd'hui il est paré, et, non seulement cette proposition ne le déconcerte plus, mais elle l'excite à prendre le petit taureau par les cornes, et à provoquer la confidence des désirs secrets qui tourmentent l'âme inoccupée de Bruno.

Il n'attend pas longtemps pour savoir l'entière vérité.

Le comte, avec une sérénité parfaite au milieu de tous ces complots, se laisse amorcer, et après de grandes périphrases sur son éternelle reconnaissance pour les services inappréciables que lui rend Dietzch, lui confie qu'il aimerait bien pourtant participer davantage à la vie de l'usine, être consulté sur les dépenses à faire, les commandes à accepter, les clients à visiter, etc., etc...

Bruno s'attendait, dans la circonstance, à voir s'assombrir le front de Dietzch devant cette proposition inattendue de la part d'un fils de famille, qui avait jusque-là passé son temps en dehors des questions industrielles.

Il n'en fut rien. L'ingénieur eut même, pendant toute la conversation, l'expression étonnée d'un homme qui s'offense des circonlocutions employées et des précautions prises, trouvant très naturel ce qu'on lui propose:

—Mais, Monsieur le comte, c'est absolument comme si vous vous obstiniez à me démontrer que deux et deux font quatre! Ni Mlle Harmmester ni moi ne nous serions engagés dans cette affaire, si nous avions pensé, un seul instant, que vous puissiez jamais vous en désintéresser! Mademoiselle Alberte — et Dietzch a une façon à lui de dire ce "Mademoiselle" — représente toute une clientèle ancienne; vous, par vos relations, par votre jeunesse, par votre activité, vous représentez l'avenir même de la maison, dont je ne suis que le savoir immédiatement professionnel. Je ne mettrai guère en oeuvre, et pour cause, que les commandes amenées par vous et par Mlle Harmmester. Mon rôle finit aux murs mêmes de l'usine; le vôtre se juxtapose au mien partout où je suis, et il me déborde en dehors des ateliers, qui ne seront alimentés que par vos démarches et votre intervention.

Il disait tout cela avec son sourire bonhomme de gros papa blond sans la moindre arrière-pensée apparente, si bien que le petit comte eut aussitôt une peur atroce de se voir trop exaucé, d'assumer tout seul la responsabilité entière de l'usine, et d'entrer dans un engrenage de préoccupations qui

lui prendrait désormais tout son temps; aussi fit-il machine arrière avec une rapidité significative... Sapristi, s'il n'allait plus pouvoir conduire son tonneau tous les soirs à 5 heures au Bois... et prendre avec les bons petits et nouveaux amis sa régulière culotte au cercle!...

—Que dites-vous là, mon cher Dietzch!... Vous me feriez presque peur ; je pense bien que, vous aussi, vous utiliserez toutes vos relations pour nous aider à marcher!...

—Sans le moindre doute, mais que sont mes relations en comparaison des vôtres!...

—Vous vous calomniez!... Vous vivez dans l'industrie, c'est votre élément; je suis d'hier à Paris, et pourtant j'ai déjà senti que vous avez, un peu partout, une influence considérable, vous êtes "notre oncle" à tous... Oh! ne protestez pas...

—Vous exagérez! En tous cas, cette influence est tout entière à votre service.

—Merci! Vous me rassurez!

Et Bruno lui serre les deux mains avec une réelle effusion. Puis, pour brusquer cet entretien qui dépasse ses espérances au point d'éveiller une crainte, et pour se faire pardonner un acte qu'il regarde presque comme offensif, Bruno se frappe le front:

—A propos, je n'ai pas encore pendu la crémaillère dans mon entresol!...

—Tout de même!... vous y pensez?... Savez-vous que votre oubli constitue une violation flagrante de nos droits les plus sacrés?...

—Voulez-vous demain soir?... Mais cette fois, au moins, ne m'imposez pas votre Routier!

—Sûrement!... J'ai insisté le premier jour, parce que je connais le paysan: il est farouche, susceptible, et, comme le poisson, c'est par la bouche qu'on le prend le mieux... Mais depuis, Routier est entré dans le rang, je crois même qu'il travaille beaucoup pour nous.

—Alors, vous en êtes content?...

Dietzch eut un mouvement d'hésitation:

—Oui... plus de sa bonne volonté peut-être que de son intelligence: il s'acclimate assez difficilement; et puis, il y a bien par-ci, par-là, dans l'atelier, quelques jalousies auxquelles je ne m'attendais pas autant! Ce sont des petites misères, elles passeront; quelle est l'usine où les ouvriers ne se mangent pas entre eux?... D'ici quelques mois la tolérance s'établira en Claude et autour de lui: alors, comme dans les choses bien organisées, tout fonctionnera sans effort, et nous aurons une belle et bonne entreprise de tout repos, un vrai placement de père de famille.

Sur ces paroles d'espoir, Bruno serre encore la main à Dietzch:

—N'allez pas oublier ce que vous m'avez promis tout à l'heure: vous êtes le chef, l'oncle, l'ancêtre! Je ne travaille qu'à votre ombre, et toutes les responsabilités essentielles sont sur votre dos... C'est compris... Entendu!... Pensez aussi que demain vous dînez chez moi...; j'écris aussitôt à Mlle Harmmester.

—Voulez-vous?... Je la vois ce soir, je la préviendrai...

—Mille fois non, je lui écris moi-même, soyons correct!...

—C'est juste: Mlle Harmmester sera très sensible à l'honneur de recevoir une invitation de votre main... Voilà une femme qui a du mérite!... Je ne sais pas ce que je ferais sans elle à l'usine...

—A qui le dites-vous ?... Je suis étonné de la façon dont elle s'assimile les choses les plus arides, surtout quand je la compare à une mienne cousine!

Dietzch, souriant, dans sa barbe blonde, à sa pensée intime, descend l'escalier.

—Ce gamin a trouvé le mot juste... C'est vrai! elle s'assimile tout avec une facilité extraordinaire!... Ah! la gaillarde!...

Arrivé dans la rue, il hèle une voiture:

—Cocher, plaine Monceau, 19 ter.

C'est l'adresse d'Alberte, dans un hôtel qui dépasse de beaucoup en luxe l'entresol du comte, et où sévit l'art nouveau dans des manifestations déconcertantes pour un visiteur d'un tempérament ordinaire, élevé dans les fadeurs du classique.

Depuis la poignée de la porte jusqu'aux appels électriques, tout le mobilier affecte des formes étranges et tourmentées: la rampe de l'escalier est un long serpent d'acier qui va, vient, se courbe et se replie dans une cage bordée de feuilles mortes plaquées au mur avec une rigidité de cadavre et suggérant une foule de réflexions sur la brièveté d'une vie dont on veut se hâter de jouir. Dans les chambres domine partout la même note, la même bantise de formes inédites et compliquées, ne laissant jamais un moment à l'esprit pour se reposer sur un objet qui ne le fasse pas travailler.

La chambre à coucher d'Alberte est particulièrement curieuse. Dans la lueur vague d'un papier gris-argent voltigent lourdement de grands papillons noirs; ils encadrent un lit en bois de Spa où s'enroulent les tiges grêles des pavots, dont un bouquet escalade le dossier et retombe au-dessus de l'oreiller avec cette inscription:

O humaine! que ces pavots te versent le sommeil et l'oubli!

C'est pyrogravé en plein bois, d'une écriture tremblée, vacillante, qui impressionne; on dirait qu'un esprit évoqué du pays mystérieux de l'au-delà est venu écrire cette ligne avec un doigt tremblant de damné, et que ces papillons sont morts dans cette chambre après l'avoir accompagné...

Alberte a fait une pièce plus extraordinaire encore, c'est son cabinet de travail, tendu tout entier de taffetas feu, avec une immense bande, où des arbres déchiquetés se tordent au bord de la mer dans un incendie de soleil: le meuble qui sert de bureau est comme l'âme de cette chambre, l'artiste l'a recouvert en entier d'une tablette de cuivre rouge, où s'envolent des oiseaux étranges dans un paysage dantesque; à droite, une femme sculptée en plein chêne soutient, un genou à terre, une sorte de carton entr'ouvert où la jeune fille conserve les documents dont elle a besoin. Sur tout cela, servant de presse-papier, un fragment de pierre incendiée qui vient de l'ancienne usine du Val d'Api, et des vases du golfe Juan, où s'allument et s'éteignent sans cesse des lueurs sépulcrale. Puis, comme contraste, à côté de ce bureau, un petit boudoir tout blanc semé de flamants roses, égayé par des meubles en laque, des aquarelles, de simples fleurs des champs perpétuellement renouvelées.

Il se dégage de cet hôtel une impression charmeuse et perverse, si ce mot peut être appliqué à un ensemble d'objets inanimés; on pense à la personne qui le composa, qui en fit le cadre révélateur de sa personnalité, et on devine une intelligence morbide et tourmentée, dont la fréquentation fait quelquefois passer en un geste inquiet la main sur le front en disant: "Qui a raison?.. Ma simplicité ou sa complication?... Ma tranquillité ou son trouble?..."

C'est là que Dietzch vint donc sonner après son entrevue avec le comte. La bonne connaissait l'ingénieur, elle l'introduisit aussitôt dans la pièce où Mlle Harmmester lisait le dernier livre à la mode, étendue sur sa chaise longue:

—Ah!... fit-elle d'une voix languissante, ce n'est que vous!...

—Merci! Toujours aussi aimable, comtesse!...

—Comtesse?...

Un instant Alberte fixe ses yeux noirs sur ceux de Dietzch...

—Comtesse de Saint-Agilbert?... demande-t-elle.

—Evidemment, pourquoi pas?...

—Non... je veux bien le ruiner, mais l'épouser... jamais!... Il m'ennuierait à périr, ce petit garçon-là!

—Qu'il vous ennuie ou non, il faudra venir dîner avec lui demain soir.

—C'est sérieux?...

—... Je crois bien!... Je viens de le voir, et même, selon votre conseil, comtesse...

—... Vous m'agacez!...

—Je lui ai tendu la perche afin qu'il me confie ses petites réclamations, et tout s'est passé comme la sybille de Cunes l'avait prédit: il s'est avancé de deux pas, et, voyant que je l'encourageais à continuer, il a eu peur et s'est précipitamment rejeté de dix pas en arrière; si vous aviez raison, moi je n'avais pas tort: ce bébé-là n'a jamais eu l'intention de travailler... Il jouera bien à l'industriel à condition que l'industrie ne lui fasse manquer ni une course à Longchamps, ni un five-o'clock, ni une soirée... Je l'examinais sous mon binocle. Quelle nullité!... C'est un précipice de prétentieux néant! Ce qu'ils me dégoûtent, ces petits jeunes gens! Et jamais je n'ai eu pareil plaisir à vider la bourse d'un homme... Pour conclure, n'oubliez pas le dîner!...

—C'est chez lui?...

—Tout ce qu'il y a de plus chez lui... Il était absolument navré, ce matin, en constatant qu'il avait oublié de pendre cette fameuse crémaillère, à laquelle ni vous ni moi ne songions! C'était sa grosse préoccupation d'affaires, à ce chérubin!... Il a même fait enquête pour savoir ce que vous aimiez... Décidément, il a toutes les gentillesses!

Alberte eut un haussement d'épaules imperceptible.

—Penser que l'argent va toujours à ces bibelots-là, tandis que nous, nous, les forts... qui en userions si bien!...

—Patience... Je le vois venir...

—Patience? Vous ne sentez donc pas que la vie coule... qu'elle s'enfuit comme de l'eau entre les doigts? Patience?... Mais c'est maintenant qu'il m'en faut, de l'argent?... Maintenant, car mon hôtel n'est pas payé, et les traites vont se succéder de mois en mois!... Maintenant, répète-t-elle, en se soulevant sur son coude avec animation, car je me sens si bien débarrassée de tous les préjugés absurdes avec lesquels on empoisonna nos enfances, et j'ai faim et soif de m'asseoir au festin de la vie. Plus tard, quand je serai vieille?... Il ne sera plus temps!...

Dietzch la regarde:

—J'aime bien vous voir en colère!... Au théâtre, vous seriez parfaite dans le rôle de "Camille".

—... Pourquoi, au théâtre?... Il est partout, le théâtre, dans la vie... Qui ne joue pas la comédie ici-bas?...

—Nous deux...

—Peut-être... Vous êtes moins franc que moi...

—Moi, je ne me mets pas en colère, parce que mon bonheur n'est pas aussi exigeant que le vôtre... Je veux tout simplement de l'argent pour m'acheter une très confortable maison plus tard, à la Garenne-Colombes, y soigner mes petits rhumatismes, être indépendant de tout et de tous, et pouvoir rire à mon aise des gogos et de l'humanité.

—Moi, je veux de l'argent pour sentir passer autour de mon coeur le frémissement de la vie... afin de pouvoir songer plus tard qu'il fut un temps où tout m'était possible... Vous ne comprenez pas cela, vous, vous êtes trop épais...

—Merci... ange!...

—... Il existe dans l'âme humaine une note à la fois terrible et exquise, qui ne vibre qu'à une minute déterminée; on dirait que notre être donne le "la". Alors, c'est l'extase de la cellule supérieure se répercutant à l'infini dans toutes les autres, et faisant tout chanter dans une harmonie effrayante qui bouleverse l'être jusque dans ses profondeurs; et cela est si bon, qu'il semble, à ce moment que tous les ressorts de la nature humaine se tendent à éclater!... J'ai éprouvé cette impression un certain jour de vengeance contre Jacques de la Ferlendière...; j'ai senti que je l'atteignais en plein coeur, et j'ai passé ma langue sur mes lèvres en me disant que les anciens avaient raison, et que la vengeance était un plaisir des dieux!...

—Vous êtes folle!...

—Peut-être...

—En tous cas, moi, qui suis pratique, je suis venu ici pour causer raison; n'allez pas sortir demain devant ce pauvre enfant de pareilles théories, vous lui feriez éclater les méninges!...

—... Je dose suivant les auditeurs.

—... Alors, je vois que vous avez de moi une opinion... extraordinaire!...

—... Oh! justifiée!...

—... Enfin, basez-vous pour demain sur ce point qui est acquis: le comte est un faible, un poltron, qui se croit brave parce qu'il a si bien levant sa maman!... Serait intelligent s'il travaillait, mais se borne à faire travailler les autres...; pas si enthousiaste que je le voudrais; pas de coeur; prétentieux comme la prétention même, et, malgré ses déclarations démagogiques, se croit toujours aux temps de Godefroy de Bouillon!... Total, pas intéressant pour un sou; nous n'aurons même pas à nous offrir le luxe d'un remords...

—Tant pis!... Pour moi, le remords, c'est le vinaigre dans la salade du bonheur!...

—Vous êtes dans vos jours de complication, et, à ces moments-là, vous m'inquiétez, vous aussi, à votre tour!... Moi, je suis un pervers en ligne droite.

—Je préfère les courbes.

—Elles font dérailler les trains.

—C'est vrai, mais dans le déraillement il y a un certain petit frisson inédit qui vous sautille sur la peau...

—Je vous assure, Alberte, que vous devriez surveiller ce genre de crise: votre papier, votre ameublement, agissent certainement sur votre cerveau. Je reviens généralement à pied de chez vous; le grand air et la marche me font du bien, cela me remet de votre neurasthénie; et pourtant, j'ai la tête solide... Le malheureux Bruno, si jamais il s'en tire!...

—Il ne s'en tirera pas!...

—A la bonne heure!... Je vous aime mieux ainsi... Mais, en tant qu'associé, je vous réitère: vous m'inquiétez souvent avec votre dilettantisme. Je vous tiens pour une femme intelligente et d'immenses ressources, mais il y a un coin de votre cervelle qui cesse absolument d'être logique à certaines heures...

Alberte se met à rire.

—Pourquoi riez-vous?...

—Je pense à votre figure de tout à l'heure...

(A suivre)

Danse Espagnole

CON SPIRITO

S. CAMILLO ENGEL Op. 31, No 1,

Piano.

f

cresc.

p

f

p

f

f

f

sfz

cresc.

sf

sf

sf

Ped.

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

Le meilleur était de limer leurs fers pendant la première moitié de la nuit, de passer par le hublot et de nager ensuite dans la direction du navire, que la clarté rouge placée à l'arrière rendrait facile à reconnaître.

Pendant ces dernières journées, Servan ne sentit pas moins d'angoisse que Galhauban.

Croustillac ayant terminé son chargement, céda son plus jeune mousse, Flambard, à un capitaine portugais, et fit prendre sa place par Servan; celui-ci pleura en embrassant le père Vacher, promit à la vieille Fathma de ne jamais l'oublier, et son carnet, grossi par des notes de tout genre recueillies le long du port, prières ardentes, testaments suprêmes, dernières volontés de captifs tués par la captivité même, il gardait tout avec un soin religieux, tout fier, ce faible, ce petit, cet orphelin, de pouvoir être utile et de se conduire comme un homme.

Quelque confiance que lui inspirât le capitaine du "Phocéen", il n'osa cependant lui raconter le hardi projet qu'il avait fait de sauver Galhauban. Il se promettait seulement de se trouver sur le pont dans la nuit du samedi, d'allumer les feux rouges, et de tenir prêt le filin de sauvetage.

Du reste, le capitaine Croustillac avait fort à faire pendant cette dernière journée; à l'égard de l'enfant, sa tâche était finie, puisque le mousse était en sûreté. Le lendemain, il recommanderait le "pitchoun" au quartier-maître.

On se préparait à lever l'ancre, on attendait le vent dans la voile, et l'aide de la marée. Il faisait nuit noire, pas une étoile au ciel, pas un rayon de lune, si mince qu'il fût; Servan alluma une lanterne à verres rouges et se plaça à l'arrière du navire, ayant à côté de lui une corde à nœuds solidement arrimée. La lanterne dépassait à peine le bordage du "Phocéen"; quant à Servan, il s'aplatissait sur le pont comme un crabe sous une roche.

Tout à coup il entendit un clapotement dans l'eau, loin, encore bien loin... S'il se trompait? Au milieu des cris des marins, des ordres du capitaine, du grincement des poulies, des éclats du porte-voix, du ressac des vagues, des gémissements des grands mâts craquant sous l'effort du vent, des sifflements de la brise arrondissant la toile, pouvait-il distinguer le bruit si faible causé par deux nageurs fendant l'eau?

Les malheureux! Déjà leurs forces déclinaient; la mer était trop mauvaise, eux, trop affaiblis par les privations... Ils venaient de s'enlacer, se soutenant, nageant de concert; mais l'un d'eux avait senti déjà la morsure mortelle de la crampe; il s'abandonnait aux bras de son compagnon... Galhauban aurait pu lâcher l'infortuné et se sauver seul, mais les derniers mots prononcés par l'Espagnol avaient été: "Mes enfants! ma femme!" et il se jura de mériter l'aide du ciel en sauvant son frère en douleurs...

Cependant, Servan s'était soulevé. Il se penchait sur le bord, cette fois, avançant la lanterne rouge... Deux bras frappaient l'eau, mais d'un mouvement inégal et fatigué... Il sembla même au mousse qu'on prononçait son nom:

—Servan!

Plaçant la lanterne entre ses dents, il saisit à deux mains la corde à nœuds, enjamba le bordage du navire, et descendit en s'aidant du filin de sauvetage. Il se trouva bientôt lui aussi dans la mer, se cramponnant d'une main au cordage, avançant l'autre devant lui, et promenant la clarté brillante de la lanterne autour d'un cercle restreint.

—Bonté du ciel! C'est Galhauban soutenant un corps inanimé!...

Le mousse, accrochant sa lanterne au gouvernail, saisit le bras du quartier-maître, l'attire; celui-ci prend la corde, respire à pleins poumons, puis s'adressant au mousse:

—Remonte, dit-il, je le porterai sur mon dos.

Servan regagne le bord; Galhauban arrive l'Espagnol autour de son corps et monte lentement, lentement...

Servan dénoue la corde, l'Espagnol roule sur le pont, Galhauban y parvient à demi-mort; Servan souffle la lanterne, et, comme si le capitaine Croustillac, qui pourtant ne se doutait guère de ce qui se passait à bord de son navire, n'eût attendu que ce miraculeux sauvetage pour prendre le vent, et voir le "Phocéen" s'élancer gracieusement sur la mer aplanie, il jeta ses derniers ordres, et le vaisseau commença à filer ses nœuds.

Une heure plus tard, Galhauban et l'Espagnol, couchés dans la soute à charbon, attendaient que le lendemain Servan les vînt prévenir que l'heure de se présenter au capitaine Croustillac était propice.

XIII

JOCELYNE

A Saint-Malo, on était sans nouvelles de la flotte. D'abord, on s'inquiéta peu; sans nul doute les transactions n'avaient pu s'opérer d'une façon satisfaisante, ou des tempêtes imprévues retardaient la marche des navires. Mais, d'ordinaire le chargement et le déchargement des vaisseaux, la vente des marchandises, l'aller et le retour se calculaient d'une façon régulière. Cependant, les armateurs, s'ils éprouvaient une hâte impatiente de voir revenir les bâtiments placés sous la protection de la frégate le "Sirius", n'osaient encore manifester hautement les craintes dont ils commençaient à être tourmentés. Tant d'intérêts se trouvaient liés aux leurs, tant d'aisances dépendaient de leur propre fortune, et tant de cœurs allaient palpiter d'angoisse dès que se manifesteraient les soucis des négociants, que ceux-ci se taisaient encore, échangeant seulement entre eux des inquiétudes grandissantes. Deux semaines s'écoulèrent de la sorte; ce ne furent pas seulement alors les armateurs qui s'étonnèrent de ce retard, car on ne signalait aucune tempête, et plusieurs navires arrivant des mêmes parages n'avaient souffert d'aucune avarie.

Un petit brick revenant des Indes au moment où les négociants devenaient le plus inquiets, apporta des nouvelles peu rassurantes.

La flotte avait été rencontrée dans le golfe des Indes, mais la frégate ne la protégeait plus; Kervan, capitaine du brick, avait appris d'un officier les détails d'une terrible rencontre sur les côtes barbaresques, et le "Sirius" avait dû être écrasé par des forces supérieures, puis conduit à Alger par le Reïs rénégat qui en opéra la capture.

On essaya d'étouffer ces nouvelles sinistres; mais si Kervan garda le silence, les matelots parlèrent, et le soir, dans le cabaret de la mère Cachalot, les marins apprirent la perte du "Sirius".

—Et le capitaine? Et le brave la Barbinais?

De lui on ne savait rien; la bataille avait été enragée, on s'était attaqué à coups de hache, défendu à coups de sabre; au milieu de la poudre et de l'incendie, les Mathurins du "Sirius" se conduisirent en héros... Mais le navire n'en était pas moins resté au rénégat, et le "Sirius" traîné à la remorque du vaisseau algérien.

Le lendemain, toute la ville connaissait ce malheur.

Jean et Louis de la Barbinais coururent au port, et causèrent longuement avec le capitaine Kervan.

Ganette, en allant le matin faire ses commissions, rencontra une de ses amies qui lui dit d'un air de compassion sincère:

—Pauvre Ganette! Qui sait si tu reverras jamais Galhauban!

—On t'a parlé de lui?

—De lui, de tous les matelots, du capitaine! Les Turcs ont pris le "Sirius", et les hommes qui ne sont pas morts sont aujourd'hui prisonniers!

Les yeux de Ganette se mouillèrent de larmes. Elle oublia sa propre douleur pour songer à celle de sa sœur de lait:

—Chère Jocelyne! comme elle souffrira!

Puis tout à coup redressant la tête:

—Il n'y a peut-être qu'une partie de vrai dans ces histoires-là! Est-ce qu'on ne nous raconte pas sans fin des aventures de ce genre?... Des matelots ont dit ces choses à d'autres matelots, voilà tout. La vérité s'altère, en passant de bouche en bouche... Attendons le retour de la flotte...

Mais, tout en s'efforçant de douter du malheur qui frappait les dames de Miniac, elle n'en avait pas moins le cœur serré. Empêcher qu'on leur racontât ce désastre devint sa plus grande préoccupation. A aucun prix, elles ne devaient sortir, ce jour-là.

Aussi, oubliant ses commissions matinales, Ganette reprit en courant le chemin de la maison de bois... Trop tard! Jocelyne et sa mère ne s'y trouvaient plus. Où les chercher? Que faire? Ganette tomba sur un siège, cacha sa tête dans ses mains, et se mit à pleurer. Dieu les accablerait donc sans fin? Après le père il prenait le fiancé!

Pendant ce temps, Mme de Miniac et sa fille se dirigeaient vers le port. On leur avait parlé vaguement de l'arrivée d'un brick, et dans l'espérance d'apprendre des nouvelles, elles hâtaient le pas, fendant la foule, inquiètes déjà de voir tant de monde sur les quais, saisissant un mot alarmant, s'effrayant d'un geste, regardant avec un effroi croissant les visages mornes et les yeux troublés.

Evidemment il se passait quelque chose; au moment où elles s'approchaient du brick, deux hommes dont le visage réflétait une poignante angoisse s'inclinèrent devant elles, et leur offrirent le bras.

—Venez, dirent-ils, ce que nous savons, vous allez l'apprendre...

—Un malheur! Un malheur! s'écria Mme de Miniac.

Le nom de Pierre mourut sur les lèvres de la jeune fille.

Alors, avec des précautions inouïes, ces deux hommes, qui s'efforçaient de maîtriser leur douleur, apprirent à la femme du docteur les bruits sinistres circulant sur le "Sirius". Rien n'était certain, cependant; on ne saurait rien de positif avant le retour de la flotte, qui ne pouvait tarder...

Jocelyne et sa mère secouaient la tête, elles savaient bien que leur malheur était complet. Quand Louis et Jean de la Barbinais se retirèrent, la mère et la fille tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Elles passèrent deux jours en proie à une horrible douleur, ne prenant ni repos ni nourriture. Mme de Miniac avait tant compté sur Pierre de la Barbinais pour lui ramener son mari! Jocelyne s'estimant deux fois heureuse à la pensée de lui devoir son père. Fallait-il renoncer à cette double joie, perdre sans retour les dernières espérances qui eussent fleuri dans leurs existences, déjà si difficiles et si désolées? Parfois elles se rattachaient à cette idée du retour de la flotte, le plus souvent elles n'entendaient que la confirmation de leur malheur.

Elles retrouvèrent le courage d'aller de nouveau sur le port, afin de questionner, de chercher; un matin, elles apprirent que la flotte était en vue...

C'était la mort ou le salut.

Toute la ville se trouvait là, les yeux fixés sur la mer...

Mais, du plus loin qu'on pût voir, on aperçut que les navires portaient leurs vergues en deuil...

Alors, un cri jaillit de toutes les poitrines, et ceux qui se pressaient à cette heure sur le port tombèrent à genoux en récitant les prières des morts...

Une heure plus tard, nul ne gardait d'illusions sur le sort du "Sirius".

Les bâtiments qui avaient été le plus près de cet engagement formidable, durant lequel la frégate lutta contre six navires turcs, rendaient pleine justice à la bravoure dont les marins avaient fait preuve. On avait vu cette mêlée mortelle, à travers la fumée de la poudre et l'embrasement des voiles; puis la fin d'une lutte inégale, l'agonie du navire et la remorque du "Sirius" à demi-démantelé, opérée par le Reïs renégat.

Alors régna dans la ville une désolation générale; la perte du "Sirius" devint un deuil public; on rappelait les traits héroïques de la carrière maritime de Pierre de la Barbinais. Les noms du jeune chirurgien Vernon, de M. de Méloir, officier en second, se trouvaient dans toutes les bouches. Au milieu des groupes populaires, des matelots énergiques, dans l'expression de leurs regrets, rappelaient les exploits de ces "marsouins" appelés Poigne-d'Acier, Jean-la-Grenade, et le plus populaire de tous, le contre-maître Galhauban.

—Nom d'un tonnerre! dit le plus goudronné des Mathurins Salés, cela ne peut point se passer comme cela! Il ne sera pas dit que ces braves-là s'en iront devant le bon Dieu sans feuille de route. Ils sont tombés pour la France, en Bretons et en Malouins, et sans faire tort aux autres villes! Saint-Malo est comme qui dirait la fleur de la France maritime! Nous leur ferons un service, à ces braves-là! Le curé mettra dehors ses chapes, ses cierges et ses tentures. Branle-bas de chantres et de serpents de paroisse, quoi! Et on paiera ce qu'il faudra, nom d'un tonnerre! Je vote même un monument à la mémoire des camarades!

Cette motion souleva un mouvement d'enthousiasme attendri; le vieux Jéromé tendit son bonnet de

laine, qui, en une minute, se trouva à déborder de pièces de toutes les valeurs, or, argent, cuivre. Mais, il faut le dire, les marins de la flotte dont le "Sirius" faisait jadis partie, montrèrent une générosité vraiment fraternelle. Une partie de leur paie passa dans les mains de Jéromé. Celui-ci avait les larmes aux yeux.

—Maintenant, dit-il, allons chez le curé, en députation, comme on dit; les plus vieux et les plus gradés, c'est dans l'ordre. Six, ça suffira...

Il fit signe à cinq de ses camarades, et les matelots se dirigèrent vers le presbytère.

Le curé lisait dans son cabinet, quand sa vieille servante ouvrit aux marins.

—C'est pour un service, fit le matelot, un service soigné! Nous voulons arranger cela avec notre curé. Dites-lui que le choix sur choix des Mathurins Salés demande à le voir.

Le vieillard ordonna de les introduire.

Tout le monde aimait les matelots à Saint-Malo. Le curé savait bien que s'ils buvaient parfois plus que de raison chez la mère Cachalot, leur main s'ouvrait généreuse pour soutenir les orphelins et les veuves des camarades. Mieux que personne il connaissait la ferveur avec laquelle ils priaient au retour d'une campagne; leur fidélité à remplir les voeux prononcés à l'heure du péril.

—Que voulez-vous, mes enfants? leur demanda-t-il.

—Monsieur le curé, répondit Jéromé, dont la voix devint rauque de larmes, nous avons appris de mauvaises nouvelles... Le "Sirius" est perdu, avec lui le capitaine de la Barbinais et ses officiers... Des matelots qui étaient quasiment nos frères... braves comme les meilleurs, avec qui nous avions bourlingué plus d'une fois... Alors nous nous sommes dit: S'il plaît à Dieu de les coucher au fond de la mer au lieu de leur donner une place dans le cimetière, il n'en faut pas moins qu'on leur chante des prières, et que leurs âmes d'honnêtes gens et de chrétiens reposent en paix... Pour lors nous avons fait une collecte dont voici le produit... Vous compterez cela, monsieur le curé; nous, voyez-vous, nous nous embrouillerions dans les chiffres... Pouvez-vous larguer en grand un service?

Le prêtre les regarda avec des yeux troublés par les pleurs.

—On tendra l'église en noir comme pour les grandes funérailles... Mes prêtres de Saint-Malo et de Saint-Servan assisteront à l'office, et je supplierai notre évêque de daigner prier pour les victimes de ce sinistre... Jamais plus de cierges et de fleurs n'auront entouré un sarcophage... Oui, mes enfants, vous aurez tout cela pour ceux que vous pleurez... Mais il ne faudra point d'argent à votre pasteur; c'est votre coeur qui vous amène ici, c'est le mien qui vous reçoit... La somme que vous m'apportez sera remise aux Pères de la Merci, et rachètera un prisonnier français, un malouin...

Jéromé tendit ses mains goudronnées au prêtre:

—Vous êtes un brave homme! fit-il, un brave homme! digne de naviguer dans la barque de saint Pierre! C'était un matelot aussi, pas vrai!

Le curé serra les mains des marins, qui rentrèrent chez la mère Cachalot raconter le succès de leur ambassade.

Trois jours plus tard, selon sa promesse, une messe solennelle était célébrée pour les marins du "Sirius". Sur les tentures noires s'enlevaient de grandes ancres brisées en argent, alternant avec des croix. Un sarcophage couvert de fleurs et de palmes s'élevait dans la nef, entouré de cierges à la lueur vive, et de torches projetant leurs clartés verdâtres. Les magistrats, les notables de la ville, les armateurs, tous ceux qui comptaient sur le "Sirius" des parents ou des amis, étaient là, vêtus de deuil, les yeux humides, prenant leur part de ce sinistre.

Tout près du sarcophage, enveloppées de grandes mantes, la tête couverte d'un long voile, se tenaient Mme de Miniac et Jocelyne. Derrière elles, Ganette étouffait ses sanglots.

Jean et Louis de la Barbinais paraissaient conduire le convoi des braves tombés en combattant pour la France.

A la fin de l'office, l'évêque donna sa bénédiction à la foule, puis il dit d'une voix émue:

—Nous avons prié pour ceux qui sont morts... Mais qui sait si du tombeau embrasé du "Sirius" ne sortira point plus d'un Lazare... Ceux-là aussi ont besoin de notre souvenir, de nos aumônes... Il plaira au Seigneur de vous rendre quelques-uns de ceux que vous pleurez... Les cachots du pacha sont aussi des tombes... Mais on peut les ouvrir avec la clef d'or de la charité... Espérez encore, espérez toujours, et priez!

Sa main tremblante dessina le signe de la croix, les fronts s'inclinèrent, puis au milieu d'une vapeur d'encens, et des clartés plus molles des cierges, les prêtres en longs habits s'éloignèrent, et à son tour la foule s'écoula.

Mme de Miniac tomba évanouie sur le pavé de l'église.

Jéromé et trois de ses camarades s'élancèrent à son secours; un brancard fut improvisé, et on la ramena dans la maison de bois.

Le docteur Gallois, appelé en toute hâte, secoua tristement la tête.

—Vous n'allez pas me dire qu'elle est perdue? s'écria Jocelyne.

—Pauvre enfant! L'âme a usé l'enveloppe... Elle n'a plus le courage de vivre.

—Plus le courage de vivre quand sa fille lui reste? Oh! cela n'est pas vrai, cela ne peut être... Je connais sa force d'âme...

—Je souhaite me tromper, pauvre et chère enfant! mais votre mère s'était prise à trop espérer du voyage de M. de la Barbinais à Alger... Je m'effrayais souvent de l'exaltation de son rêve... Elle ne parlait plus, vous le savez, que de la liberté de mon pauvre ami... La nouvelle de la perte du "Sirius" lui porte un coup terrible... Tous les miracles sont possibles, il en faut un pour la sauver...

Au bout d'une heure, Jeanne de Miniac ouvrit les yeux:

—Mon mari! dit-elle, mon mari!

Elle ne voyait pas Jocelyne.

—Il reviendra, dit l'enfant, prosternée devant son lit; oui, tu le reverras... Je te reste, je t'aime! Hélas! nous avons tout perdu, vivons pour nous aimer davantage encore.

—Pierre est mort! murmura la veuve, ton père est mort, pourquoi vivrions-nous maintenant? J'avais des forces pour l'attendre... Pierre avait juré de me le ramener, Pierre, un grand coeur!... Dieu ne le veut pas, vois-tu, ma fille, non, Dieu ne le veut pas! Oh! la terre est dure et ce monde est mauvais... La mort vaut mieux, je remercie sa pitié de m'appeler à lui!... Tu iras au couvent, Jocelyne, au couvent... Le cloître est aussi une tombe...

Mme de Miniac versa des larmes abondantes, puis elle tomba dans un sommeil fiévreux.

Elle ne se releva pas. Jocelyne constatait avec une épouvante grandissante les progrès d'un mal qu'elle restait impuissante à guérir... La veuve, témoin du désespoir de son enfant, essaya cependant de se cramponner à l'existence, mais cet effort tardif demeura impuissant. De quelque tendresse qu'elle aimât Jocelyne, celui qui avait été le compagnon de sa jeunesse l'emportait encore dans son âme. La défaite du "Sirius" fut le dernier coup porté à ses espérances; certaine de la mort de Pierre de la Barbinais, voyant à la fois brisés et son bonheur et le coeur de Jocelyne, elle sentit que c'était la fin irrévocable de tout, et s'abandonna aux bras de la mort.

Cette agonie dura quinze jours.

Jocelyne se montra héroïque. S'efforçant d'étouffer sa propre douleur et d'oublier Pierre de la Barbinais, elle ne songea qu'à sa mère, la consolant, l'encourageant, lui répétant qu'elle doutait de Dieu, dont le dernier mot n'était pas dit.

—Oh! s'écriait-elle en baisant les mains de Mme de Miniac, tu désespères du ciel! Qui sait ce qu'il nous réserve dans sa bonté... Le "Sirius" est perdu, mais rien ne prouve que tous ses marins soient morts! Nous apprendrons plus tard que nous avions tort de tant pleurer... Vis! oh! vis! tu offenserais la Providence en souhaitant mourir...

La malade roula son front pâle sur les oreillers.

—Si je pensais! murmura-t-elle, si je pensais!

Mais elle ne croyait plus, et laissait sa vie s'en aller, tandis que Jocelyne, étouffée par les larmes, se demandait ce qu'elle deviendrait dans le monde, où il lui semblait qu'elle gardait une mission à remplir...

Les jours succédaient aux jours, et chacun d'eux en fuyant emportait les forces suprêmes de la malade. Cependant, après avoir reçu les premiers coups de cette douleur qui la foudroyait, elle se reprenait à songer qu'en mourant elle désertait un devoir: Jocelyne lui restait. Et durant plusieurs heures, elle demandait à Dieu de la soutenir et de lui permettre de vivre, afin de ne point laisser son enfant seule au monde, son enfant qui s'entêtait dans son espérance obstinée.

—Moi, disait Jocelyne, je comprends autrement l'amour. Il est fait de courage, ma mère. Mourir n'est rien! Il s'agit de lutter et de vivre! On me dit: "—Pierre de la Barbinais est mort!" — Vous répétez: "—Ton père n'est plus!" — Qu'en savent-ils? Qu'en sais-tu? Jadis les femmes suivaient leurs maris à la croisade, et prenaient comme eux la croix rouge... J'aurais fait comme elles si j'avais vécu de ce temps-là! Ce que je rêverais, moi, ce serait de partir à mon tour, d'aller à Alger, cette ville de rénégats et de bourreaux, de la fouiller dans toutes ses rues, de descendre au fond de ses cachots, d'entrer dans ses galères, et de regarder, les yeux rouges de pleurs, mais le coeur stoïque, si mon père et mon fiancé sont là! Je veux l'amour vaillant, allant jusqu'au sang, jusqu'au martyre! Je me révolte contre tout ce qui affaiblit l'âme. Il faut vivre, entends-tu, vivre! Si tu vis nous ferons des choses folles peut-être, mais à coup sûr héroïques. Nous pourrons mourir, mais en remplissant un grand devoir, et en prouvant à ceux que nous regrettons que nous étions dignes d'être aimées.

—Jocelyne! Jocelyne! Si Dieu m'envoyait un signe...

—As-tu le droit de lui en demander. Les Pharisiens exigeaient des miracles, et le Christ les refusait. Il faut espérer contre toute espérance. Espérer parce que Dieu est bon, et que nous sommes ses enfants!

Cette chaleur d'âme, cette éloquence imprévue jaillissant d'une façon soudaine de l'âme de Jocelyne, galvanisait Mme de Miniac. Elle retrouvait par intermittence le courage et le vouloir. Alors, entrant dans les vues de sa fille, elle aussi songeait à quitter Saint-Malo, pour aller chercher au fond des repaires de la côte barbaresque, où ils achevaient de s'éteindre, les captifs au nombre desquels respiraient peut-être encore Pierre de la Barbinais et Robert de Miniac.

Le vieux docteur passait de la crainte à l'espérance. Tantôt Jocelyne l'emportait par son influence vivante, entraînante; tantôt le découragement reprenait le dessus. Ce qui était certain, c'est que les forces de cette femme infortunée, affaiblies par une longue lutte, diminuaient progressivement.

—Un miracle! répétait le docteur, il faudrait un miracle!

Et ce miracle, Jocelyne et Ganette le demandaient.

La jeune fille brodait sans relâche, usant ses yeux sur un travail minutieux, difficile, employant les nuits comme les jours, s'efforçant de compenser à ce qui manquait désormais au budget du modeste ménage. Il n'était plus possible de songer aux leçons que donnait jadis Mme de Miniac; quant à toucher à la réserve destinée au salut de M. de Miniac, les deux femmes auraient préféré mourir de faim. Ganette se montra héroïquement dévouée. Elle alla voir ses fermiers, prit avec eux de nouveaux arrangements, exigea non pas plus d'argent, mais une quantité triple de redevances en oeufs, poulets, beurre et légumes. Il fallait que désormais elle entretînt la maison.

Elle fit davantage; en se levant plus tôt, elle gagna une heure, qu'elle employa à soigner le ménage d'une vieille demoiselle sa voisine; le soir, elle prit des travaux de couture.

La malade ne manquait de rien.

Autour de son lit, à la faible clarté d'une chandelle, les deux jeunes filles se groupaient le soir, parlant à voix basse de ceux qui étaient partis sur le "Sirius". Ganette, elle aussi, s'efforçait de croire que Galhauban survivait au désastre.

Quelquefois, trop absorbée et trop fiévreuse, Mme de Miniac ne pouvait suivre l'entretien de Jocelyne et de sa compagne; de temps à autre seulement elle en saisissait quelques mots; malgré sa tristesse, ils lui entraient dans le coeur, et la berçaient; elle leur devait des rêves consolants, des réveils moins amers.

Un soir on frappa à la porte de la maison de bois avec une obstination bruyante. Ganette hésitait à ouvrir. Qui pouvait venir à cette heure? Ce n'était pas le médecin? On n'attendait personne. Une minute s'écoula dans l'indécision, mais alors ce fut un véritable roulement qui retentit sur la porte de chêne, et ce bruit avait quelque chose de martial, de triomphant, qui alla au coeur de Jocelyne.

—Ouvre, Ganette, il s'agit d'une bonne nouvelle.

Bravement, Ganette descendit.

A la clarté de la chandelle qu'elle abritait de la main, elle aperçut un enfant.

—Mlle Jocelyne? demanda celui-ci.

—A pareille heure, que lui veux-tu?

—Vous le saurez tout à l'heure, et vous me remercierez... Vous devez vous appeler Ganette...

Il n'attendit point qu'elle répondit, grimpa l'escalier avec l'agilité d'un chat, et ce fut, non point précédé, mais suivi par elle qu'il fit son entrée dans la chambre de la malade.

D'un coup d'oeil il embrassa toute la scène: la mère malade, blanche comme ses oreillers, et dont le visage émacié n'avait de vivant que les yeux, car le sourire, cette flamme des lèvres, s'était à jamais effacé; puis Jocelyne, droite au chevet, ses grands yeux bleus fixés sur cette mère adorée qu'elle voyait s'éteindre lentement.

D'un bond, Servan fut au pied du lit de souffrance. Il tomba sur les genoux avec l'impression de ferveur et de pitié que tout martyre nous impose, puis d'une voix rapide, coupée par l'émotion qui lui serrait la gorge, il dit à Mme de Miniac:

—Vous ne me connaissez pas... Je suis Servan, un des mousses du "Sirius".

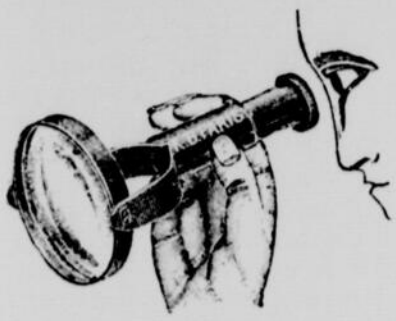
(A suivre)

Causerie scientifique

Loupe de poche servant de longue-vue

Sans modifier la forme ordinaire d'une loupe ordinaire à verre grossissant, sans augmenter même le volume, l'inventeur de cette petite nouveauté a trouvé un dispositif extrêmement simple permettant de transformer instantanément en longue-vue cette petite loupe de dimensions ordinaires. Il a suffi de creuser le manche et d'y faire coulisser un tube muni d'une seconde lentille. Ce tube mobile s'allonge en tirant, ce qui permet de rapprocher ou d'éloigner les deux lentilles suivant les besoins de la vue.

Pour s'en servir comme jamelle, il faut placer la grosse lentille perpendiculairement et adapter la petite à l'oeil en faisant mouvoir le manche, comme l'indique la figure.



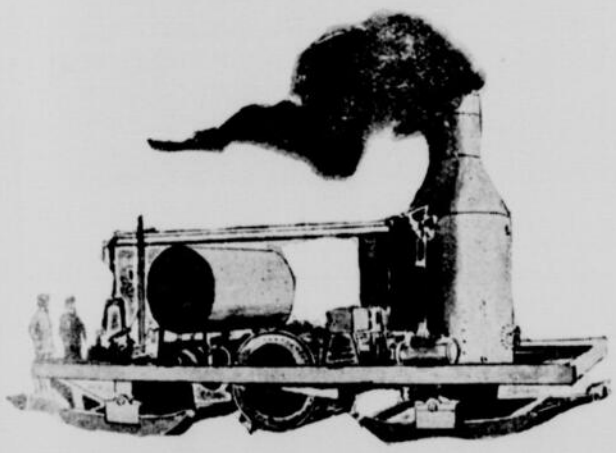
Si l'on veut utiliser l'appareil comme loupe, il suffit de placer la grosse lentille à plat.

Traineau à vapeur automobile

Les forestiers des Etats-Unis se livrent à l'exploitation de leurs forêts ataviques avec l'intensive activité qui caractérise le déboisement. C'est leur affaire, encore que les météorologistes y voient, comme conséquence fâcheuse, la furieuse expansion des cyclones et des tempêtes, que les grands écrans constitués par les forêts arrêtaient jadis sur leur trajectoire.

Toujours est-il que tous les moyens rapides sont bons pour ces enragés déboiseurs. Eté comme hiver, les scies électriques travaillent, abattant les vieux géants des forêts; les trains de bois s'empressent sur les voies ferrées; les fleuves se couvrent de radeaux; on fait même flotter de ces radeaux en pleine mer, d'un port à l'autre.

Les grandes tombées de neige, dans l'Ouest, entravaient parfois cette ardeur. Ce ne sera plus une difficulté avec la magistrale et originale automobile à vapeur dont le type a été créé l'hiver dernier



et que montre notre dessin. Cet engin, sorte d'énorme traîneau, de la puissance de 200 chevaux-vapeur, pèse 30 tonnes et peut en remorquer 100. Son châssis rectangulaire, en acier, reçoit une chaudière verticale et un moteur à vapeur à deux cylindres.

Celui-ci actionne une lourde roue d'engrenage dont les dents sont des sortes de palettes. Dès lors, on conçoit le fonctionnement. L'automobile glisse sur la neige, portée sur deux paires de patins que l'on peut orienter comme les bogies des locomotives, afin de prendre la direction voulue: cette orientation se fait à l'aide d'un servo-moteur à vapeur analogue à ceux dont on se sert pour manoeuvrer les gouvernails des gros navires.

La roue d'engrenage centrale mord sur la neige avec une adhérence que motive le poids considérable de la machine, de la chaudière, et de ses approvisionnements de marche. C'est ainsi que les forêts américaines ne pourront même plus compter sur les grands "blizzards" de neige pour leur donner quelque répit au cours de l'inévitable destruction à laquelle elles sont vouées.

Le strapontin " Balconnier "

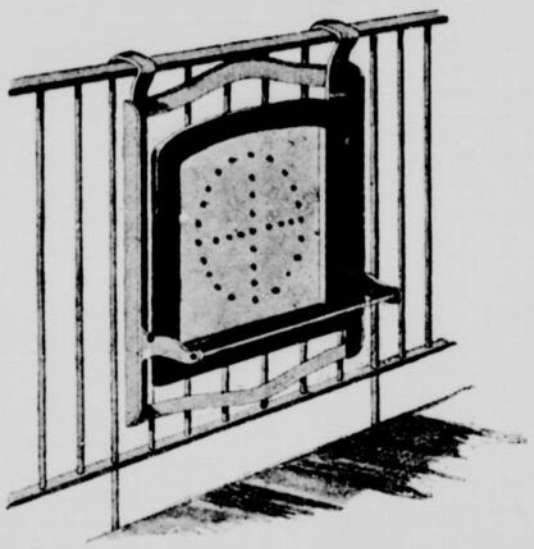
Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur signalant un nouveau système de strapontin mobile, appelé le "Balconnier", qui nous paraît doué de nombreux avantages pratiques. Ainsi que l'indique son nom, ce strapontin s'adapte à toute fenêtre ou balcon sans exception; il se déplace, se monte et se descend à volonté. Son armature en fer forgé offre une remarquable solidité en même temps que toute la légèreté désirable. Le siège, qui est mobile, se lève et s'abaisse selon les besoins, comme on peut s'en rendre compte sur les figures ci-contre.



Le Balconnier évite l'encombrement des chaises ou autres sièges, toujours gênants au milieu des passages généralement très étroits que comportent les balcons. Du fait qu'il s'accroche à la balustrade même, il vous approche de celle-ci au lieu de vous en laisser éloigné, ce qui est le cas des autres sièges.

De par sa position, lorsqu'il est accroché, il permet à toute personne d'appuyer les bras tout naturellement sur la main courante et évite ainsi toute fatigue.

Ce strapontin possède, en outre, un avantage très appréciable, c'est que, son siège étant mobile, on



peut l'enlever en cas de mauvais temps ou pour toute autre raison, sans toucher à l'armature; celle-ci, étant en fer, peut invariablement rester accrochée au balcon sans crainte de se détériorer.

Ajoutons enfin que cet appareil ne possède aucun ressort, qu'il se lève ou se baisse au moyen de simples pivots; son volume, extrêmement réduit dans la pose verticale, permet de circuler dans tous les sens et ne gêne en aucune façon.

Il existe encore un modèle réduit de balconnier, qui peut se fixer ou s'accrocher partout au moyen de vis ou crochets. Cet appareil supprime les chaises encombrantes dans les anti-chambres, cabinets de toilette, salles de bain, cuisines, paliers, etc., et son emploi est tout indiqué dans tous les endroits exigus.

L'automobile-ambulance pour les animaux

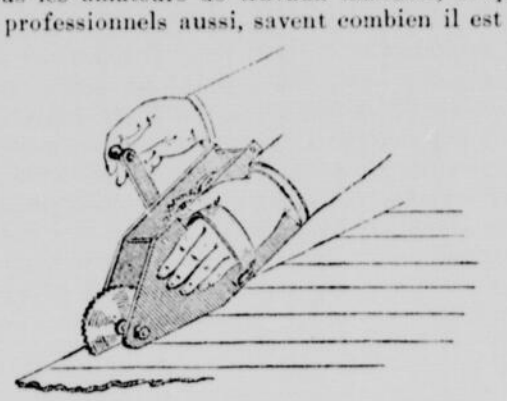
Nous connaîtrons décidément toutes les formes de l'automobile. Sans parler des monstres à grande vitesse, qui s'élancent dans des courses ardentes, il



y a de nombreux avatars utilitaires. En voici un récent qui nous vient de Cleveland, aux Etats-Unis; il s'agit d'une automobile d'ambulance à moteur à pétrole, laquelle fait le service de " l'hôpital pour chiens et chats ", fondé à Cleveland, par le docteur M. H. Staniforth. La voiture pourrait être une simple voiture de promenade fort agréable; mais, elle devient doublement utilitaire grâce à la cage en bois à claire-voie et à légers grillages de clôture que porte son avant-train. La voiture fait chaque jour sa collecte de chiens et de chats victimes de la rue, abandonnés ou malades. Les chiens recueillis occupent la partie inférieure de la cage de sauvetage, les chats occupent la partie supérieure. Dans chaque case, un vase rempli d'eau étanche la soif des animaux recueillis, en même temps qu'un peu de nourriture leur permet d'assouvir leur faim: puis, c'est l'arrivée à l'hospice tutélaire avec l'hospitalisation finale.

Scie pour parquets

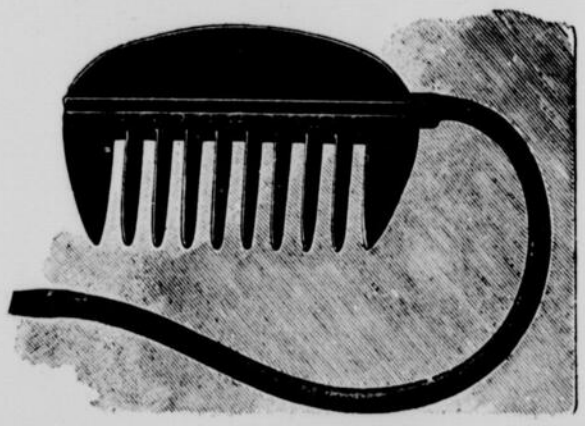
Tous les amateurs de travaux manuels, et quelques professionnels aussi, savent combien il est pé-



nible et difficile de faire une coupe bien nette dans un parquet, un panneau, une table; trou à percer d'abord, scie passe-partout à faire agir lorsque souvent on ne trouve pas en-dessous de la partie à couper un jeu suffisant. M. Mathias Knepp a imaginé un petit outil qui évite ces inconvénients. La figure ci-dessus en dit toute l'économie. Une petite scie circulaire montée entre deux flasques et actionnée par une série d'engrenages mise en jeu par une manivelle. Une des flasques porte une bride dans laquelle on passe la main qui doit guider l'outil; l'autre agit sur la manivelle qui actionne la scie. Les choses sont disposées de telle sorte que l'opérateur a toujours sous les yeux la coupe de la scie, ce qui lui permet de diriger son travail avec exactitude.

L'aéropeigne

L'hygiène recommande de se nettoyer souvent la chevelure, car la transpiration est très active à la tête, et la poussière s'y amasse rapidement. Mais les cheveux exigent un certain temps pour sécher ; si l'on se met dans un courant d'air pour hâter l'évaporation, on s'expose à des refroidissements. Il en résulte que l'on néglige cette hydrothérapie lo-



cale, et les cheveux tombent. On peut éviter ces ennuis, si l'on a recours à l'aéropeigne, que représente notre dessin. Cet appareil est constitué par un tube de métal possédant des ouvertures de distance en distance, placées entre les dents d'un fort peigne en buffle ou en corne. L'extrémité du tube est reliée à un tuyau en caoutchouc adapté à un ventilateur ordinaire, soufflet, pompe à bicyclette. L'air sous pression s'échappe et fait évaporer l'humidité qui peut se trouver sur les cheveux.

Collage des photographies au moyen du gutta-percha

Ce procédé présente un double avantage: une grande simplicité et une meilleure conservation des épreuves. On découpe une feuille de gutta de la grandeur de l'épreuve à coller, on la place entre le support et la photographie, sur laquelle on passe un fer à repasser chauffé à 60 degrés environ. La gutta fond et détermine l'adhérence. Ne pas trop chauffer le fer, qui ferait fondre la gélatine de l'épreuve. La gutta à employer est celle de premier choix dont les pharmaciens font usage.

Autrefois

Une journée d'observation

—Monsieur le curé de Gonzague?

—C'est moi-même, monsieur. J'étais prévenu de votre visite et je vous attendais.

Et, souriant, la main largement tendue en un geste franc et rapide, l'aimable et dévoué missionnaire me souhaita la bienvenue.

A Sorel, où j'avais en vain cherché quelques documents sur les Indiens du lac Saint-François, l'on m'avait dit: "Voyez l'abbé de Gonzague. Il vit depuis de longues années parmi les sauvages; il connaît leur langue, leurs moeurs, leurs habitudes, leur histoire mieux que personne. Lui seul pourra satisfaire votre curiosité et celle de vos lecteurs, en vous donnant tous les renseignements que vous souhaitez."

L'on avait oublié d'ajouter: avec quelle bonne grâce! car jamais accueil ne fut plus cordialement amical que le sien, et je puis avouer en toute reconnaissance que je dois à lui seul de pouvoir présenter aujourd'hui cette étude, malheureusement trop écourtée sur les Abénakis, cette race d'Indiens si profondément ignorés de ceux-là même qui vivent en contact presque journalier avec eux.

De Pierreville, point terminus du chemin de fer venant de Sorel, à la réserve des sauvages, la distance n'est guère que d'une demi-heure de marche. Le village de Pierreville en lui-même n'offre rien de particulièrement intéressant. Une large rue le traverse d'une extrémité à l'autre, coupée à son tour par de nombreuses routes qui s'abaissent en pentes rapides vers la rivière, et bordée de maisons



Le costume d'un grand chef Abénakis, sur une figure qui se modernise

du Canada. Ils occupaient autrefois le Maine et s'étendaient dans le New-Hampshire, le Nouveau-Brunswick et jusque sur les bords de la Nouvelle-Ecosse. Ils commencèrent à émigrer vers 1680 pour fuir les persécutions des Anglais. Ce n'est d'ailleurs qu'à cette époque qu'on leur permit d'entrer sans difficultés sur le territoire canadien, car le gouvernement français craignait qu'ils ne servissent d'intermédiaires entre leurs confrères sauvages du Canada et les Anglais pour établir un commerce de fourrures.

Selon la tradition, dès leur arrivée à la rivière Saint-François, les Abénakis résolurent de se consacrer à la Sainte Vierge. Ils envoyèrent à cet effet un superbe collier de grains de porcelaine à la cathédrale de Chartres, en France, accompagnant leur envoi d'une prière des plus touchantes. L'original de cette prière et le collier sont encore conservés dans le trésor de cette église. En échange, les Abénakis reçurent une magnifique statue de la Sainte Vierge en argent massif, qui, par la suite, dit la légende, fut enlevée et cachée sous terre dans une île du Saint-François. Il est plus vraisemblable de supposer qu'elle fut détruite dans l'incendie lors de la prise du village par Rogers.

Selon les relations du temps, les Abénakis étaient en général d'une taille au-dessus de la moyenne et d'une force prodigieuse qui leur permettait de résister aux rudes fatigues de la chasse et des expéditions guerrières. Leur teint était d'un brun jaune ou rouge, leurs cheveux plats et noirs. Ces deux traits caractéristiques se retrouvent maintenant



Enfants Abénakis dans le costume national



Les danses curieuses et fantastiques se répètent encore aux jours de fete

de bois aux larges vérandahs peintes en couleurs vives. Un peu au-delà s'étend le grand pont qui fait communiquer les deux rives de la rivière Saint-François.

Là commence la réserve indienne.

L'aspect en est des plus pittoresques et si les habitations de ses occupants manquent quelque peu de style, en revanche le coup d'oeil qu'offrent la vallée et le lac est vraiment féerique. L'on conçoit aisément que les Indiens, admirateurs inconscients peut-être mais enthousiastes des grands spectacles de la nature aient choisi pour s'y établir ce site enchanteur, qui offrait en outre d'inépuisables ressources à leurs instincts de chasseurs et de pêcheurs.

La chapelle des sauvages ainsi que le spacieux presbytère et le couvent des Soeurs Grises de la Croix occupent l'extrémité du territoire. Leur construction, du moins en ce qui concerne ces deux derniers bâtiments est de date toute récente. L'église seule remonte à un siècle environ .

* * *

Les Abénakis ne sont pas originaires



Maison des missionnaires qui ont évangélisé cette tribu

encore chez ceux d'entre eux qui ont conservé leur sang pur de tout mélange avec celui des blancs.

Leurs habitations ou "wigwams" consistaient en de misérables cabanes de branchages où des familles entières s'entassaient à la manière des Esquimaux. Quant à leur nourriture, elle était parfaitement répugnante, le fond principal consistant en entrailles d'original ou de caribou, en reptiles et autres animaux généralement peu réputés comme comestibles.

Les hommes étaient d'une indolence extrême qu'ils excusaient en prétendant que le travail était une chose dégradante et qui ne convenait qu'à la femme. C'était aussi, selon eux, l'opinion de leur divinité, le Grand Esprit, comme ils l'appelaient, opinion qu'ils exprimaient sous cette forme assez humoristique. "Lorsque le Grand Esprit créa le monde, il dit: c'est bon. Il créa ensuite la lumière et dit: c'est bon. Il créa la terre, l'eau, le soleil, la lune, l'herbe, les forêts, les animaux, les oiseaux, les poissons, et dit encore: c'est bon. Il créa l'homme et dit encore:

chez les indiens Abénakis Aujourd'hui

c'est bon. Puis enfin il créa la femme; mais alors, il n'osa dire: c'est bon". On le voit, les vieux Abénakis manquaient un peu de galanterie; je me hâte de dire à leur louange que depuis, ils ont fait dans cette science des progrès sensibles, et qu'à l'heure présente le beau sexe reçoit de leur part toutes les attentions et tous les égards qui lui sont dus.

Les Abénakis supportaient avec le plus grand calme les malheurs les plus affreux et les souffrances les plus pénibles. Très silencieux en général, ils observaient à la lettre le principe du sage qui recommande de tourner septante sept fois sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Dans leurs assemblées, ils écoutaient religieusement l'orateur sans jamais l'interrompre, chacun émettant à son tour son opinion selon son rang, son âge et les services qu'il avait rendus à la nation. La charité et la bienfaisance étaient leurs règles de conduite. Certaines bourgades mettaient même parfois leurs biens en commun, appliquant ainsi sous une forme pratique et ingénieuse les principes des théories socialistes si à la mode de nos jours.

Par contre, la vengeance était chez eux un article de foi. Autant ils se montraient généreux envers leurs hôtes, autant ils demeuraient implacables dans leurs haines et dans leurs ressentiments qu'ils couvaient avec un soin jaloux parfois pendant de longues années jusqu'au jour où ils pouvaient enfin les assouvir dans le sang de leur ennemi.

autre famille. C'était d'une simplicité antique et cela évitait toute discorde ultérieure dans les ménages.

Leur conception de la création de l'homme était



M. le curé de Gonzague, qui dessert toute la réserve des Abénakis

troisième, plus habile, après avoir corrigé les imperfections des deux races, avait créé les sauvages. L'idée ne manque pas d'originalité, sinon de modestie.

Chaque tribu d'Abénakis avait deux grands chefs: celui de la Guerre et celui qui devait veiller au bon ordre dans le village. Ces chefs avaient une grande influence sur leurs concitoyens à la condition toutefois de ne jamais commander en des termes impérieux. Leurs avis étaient d'ailleurs toujours écoutés.

Avant de partir en guerre, chacun se peignait la figure en rouge, et sur ses jambes, ses bras et sa poitrine dessinait les armes de sa tribu. Au retour de l'expédition, on classait les prisonniers en deux catégories. Les uns étaient adoptés par ceux des vainqueurs qui les désiraient, les autres devaient mourir au milieu de supplices atroces dont le plus commun consistait à les brûler lentement en promenant sur leur corps des torches enflammées enduites de poix, tandis que les femmes et les vieillards de la tribu les torturaient de toutes les manières les plus cruelles.

* * *

Quand les Abénakis franchirent, en 1680, la frontière canadienne, ils furent accueillis par les Français avec beaucoup de bonté, ce qui leur inspira par la suite une grande confiance et un attachement pour leurs bienfaiteurs qui ne se démentit jamais. Cette alliance des Européens et des sauvages fut cimentée par de nombreux mariages. C'est ainsi que le baron de Saint-Castin, capitaine au régi-



Groupe de jeunes filles Abénakis, faisant des poses décoratives



Un groupe de jeunes musiciens de la tribu des Abénakis

Leur théologie était fort simple. Ils croyaient que l'âme était immortelle et qu'après le trépas terrestre elle se trouvait aussitôt transportée vers le sud dans un pays de délices où régnaient à jamais les amusements les plus variés tels que la chasse, la pêche et la danse. Quant aux méchants, ils se voyaient bannis pour toujours dans une région lointaine où ils souffraient mille tortures.

Si, comme nous l'avons vu tout à l'heure, les principes socialistes prédominèrent chez eux en matière de biens, en ce qui concernait le mariage, ils avaient des théories encore plus révolutionnaires. "Le jeune homme qui voulait se marier", dit l'abbé Moreau, dans son savant ouvrage sur les Abénakis, "offrait à la fille qu'il désirait prendre pour sa femme des bracelets, une voiture et un collier de "ouânbôbi" (sorte de porcelaine). Si la fille acceptait ses présents, les jeunes gens s'unissaient pour quelque temps. Après cette période d'épreuve, si la fille plaisait encore au garçon, le mariage devenait définitif. Dans le cas contraire, l'époux provisoire abandonnait comme indemnité ses bibelots de "ouânbôbi" et recommençait la tentative dans une

aussi des plus curieuses. Ils croyaient à la collaboration de trois dieux. Le moins puissant avait d'abord créé les blancs; le second, les nègres et le



Maison de notables indiens de la tribu des Abénakis

ment de Carignan épousa la fille du grand chef de Pentagoët et demeura trente-huit ans au milieu des Indiens. A ce moment, le comte de Frontenac, gouverneur du Canada, prévoyant que dans ses luttes incessantes contre les Iroquois stimulés par les Anglais, les Abénakis pourraient lui être d'un grand secours, leur permit de s'étendre sur toute la rive sud du St Laurent comprise entre la rivière Chaudière et la rivière Richelieu. Aussitôt un groupe d'entre eux remontèrent le fleuve jusqu'au lac St Pierre et vinrent s'établir sur les bords de la rivière Saint-François.

En 1760 la population indienne de St François s'élevait à environ 700 âmes et celle de Bécancourt à 300 âmes ce qui, avec les sauvages de même famille établis en Acadie portait la population totale à environ 1,500 personnes. De nos jours ce chiffre a diminué considérablement. En 1866, l'abbé Moreau ne compte plus que 300 sauvages à St François et à peine une cinquantaine à Bécancourt. Depuis, leur nombre s'est encore réduit et tout fait prévoir que dans un avenir prochain l'ancienne et vigoureuse race des Abénakis aura disparu. JEAN PORTAL.

Un nouveau tour du Père Lustucru

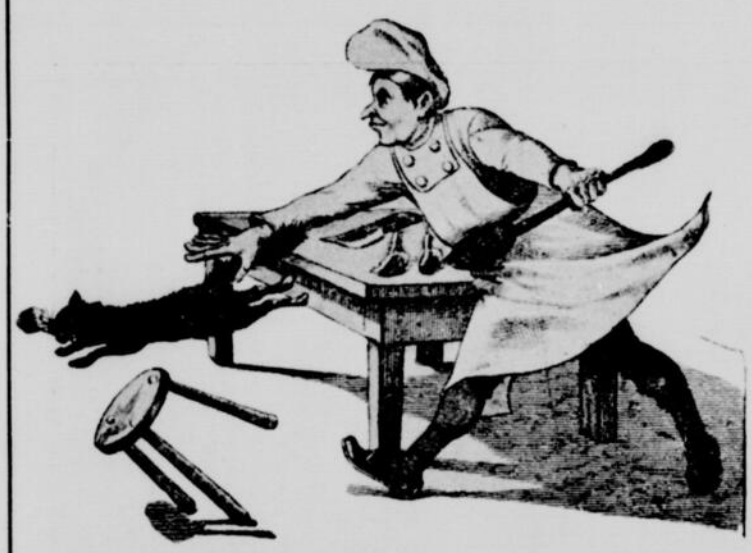


1

Après avoir perdu son Minou bien-aimé,
La mèr' Michel gémit: "Mon coeur est embrumé!
"Ma maison est en deuil, et je ne veux plus voir
"Dorénavant chez moi que des animaux noirs!"

2

Et la vieille, selon ce funèbre désir,
Pour compagnons nouveaux s'empressa de choisir
Tout d'abord un corbeau; puis dans le même ton,
Un superbe matou noir comme du charbon.



3

Or la mère Michel, entre ses deux amis,
Passait tranquillement et ses jours et ses nuits;
Et, petit à petit, son coeur se consola
De la cruelle mort de son malheureux chat.

4

Mais le second matou, tout comme le premier,
De chaparder, hélas! connaissait le métier;
Et voilà Lustucru qui le pince au moment
Où le voleur fuyait un' côtelette aux dents.

5

"Ah! ah! dit Lustucru, je t'y prends, scélérat!
"Que l'diable emport' la mèr' Michel avec ses chats!
"Puisque n'a pas suffi la première leçon,
"Je vais lui faire encore un tour à ma façon!"



6

Et, courant à la cave, il cogne avec fureur
Contre l'un des piliers le matou de malheur,
Si bien que, sous l'effort de son robuste bras,
En deux temps Lustucru consomme son trépas.

7

Lustucru, poursuivant son projet infernal,
Dans une caisse à fleurs enterre l'animal,
De telle sorte que la queue en dépassant
A tout à fait l'aspect d'un arbuste naissant.

8

Pour compléter encor la ressemblance, il peint
Les poils bien étalés en couleurs de bon teint;
Quand d'une plante il a bien reproduit les tons,
Il interpelle deux de ses p'tits marmitons:

9

"Chez la mère Michel rendez-vous sans retard:
"C'est sa fête demain; offrez-lui de ma part
"Cet arbuste exotique, et vous l'embrasserez,
"Sans vous piquer aux poils d'son menton et [d'son nez."

10

Quand les deux galopins font la commission,
La vieill' n'en revient pas de stupéfaction:
"Comment! M'sieu Lustucru, dit-elle en son émoi,
"A donc eu la bonté d's'intéresser à moi!"

11

Elle installe aussitôt l'arbuste en son salon,
Après avoir donné la pièce aux marmitons;
Le contemple, l'admire, et puis, sans plus tarder,
Elle se met suivant l'usage à l'arroser.

12

Or la mère Michel ne se doute pas que
De son pauvre Minou elle arrose la queue!
Cependant un essaim de mouches qui la sent
Voltige à l'entour d'elle avec acharnement.

13

Sur les épaules de sa maîtresse, perché,
Le corbeau lui-même, semblant fort alléché,
Aspire du cadavre une émanation
Et le voici bientôt en ébullition.



14

Il pique tout à coup sur l'objet odorant,
De son solide bec le saisit brusquement,
Tire à lui sans faiblir, et, d'un puissant effort,
Hors de la caisse à fleurs amène le chat mort.

15

A ce spectacle horrible, affreux, terrifiant,
La pauvre mèr' Michel tombe faible, en criant:
"C'est mon matou chéri, qui l'aurait jamais cru!"
Or c'est ainsi que fut vengé l'pèr' Lustucru.





Nouveaux costumes d'écoliers



Les dessous étant bien taillés la robe est beaucoup mieux seyante.



Le pratique vêtement "Reefer."



Joli costume marin.



Col mobile.



Costume marin pour fillette.

LES costumes d'écoliers et d'écolières sont loin d'être quantité négligeable au chapitre de la toilette; c'est dire qu'ils doivent être aussi jolis que les autres costumes. C'est pourquoi nous croyons devoir illustrer ici quelques modèles qui donneront aux mamans des idées pratiques pour habiller les petites filles et les petits garçons.

Commençons par ces derniers. Il faut respecter les prérogatives du sexe fort.

Le costume marin est encore celui qui est le plus généralement adopté pour les enfants de cinq à douze ans. Ensuite, on leur fait porter le gilet Norfolk ou "Quartier-maître".

Les costumes marin changent peu de forme et ne se portent pas seulement pour l'usage courant, mais encore pour les occasions où il est entendu qu'on "fait toilette". Alors on les agrémente d'un joli col en toile et, naturellement, le tissu est de plus belle qualité. Pour l'école, nous conseillons un tissu solide, résistant et de teinte neutre, sur laquelle les taches ou la poussière ne soient pas trop désagréablement visibles. Ils accompagnent toujours la culotte bouffante, qui est vraiment la plus convenable pour les petits garçons.

Lorsque l'enfant devient trop âgé pour porter le costume marin, on le remplace par l'habit "Norfolk" ou "Quartier-maître". Ainsi que le "marin", ce costume ne change guère d'aspect; cependant, cette année, on a remarqué que le large pli rond qu'on avait l'habitude d'y faire dans le dos était remplacé par des coutures reployées. De même on supprime parfois les plis ronds du devant pour les remplacer par des plis de côté piqués. Cette dernière façon conviendra mieux avec un tissu léger, mais pour une étoffe épaisse et solide, le pli rond sera toujours préférable. Les ceintures de même tissu sont les seules admises avec ces costumes.

Un autre costume que nous illustrons ici est le petit habit "sac"; il se porte par les gamins du même âge que ceux qui portent le Norfolk, c'est-à-dire de 12 à 15 ans. Pour l'école, ces petits vêtements sont très appréciables. Ils sont plus jolis, confectionnés en étoffe foncée, bleu-marine ou gris fer. Le gilet "Reefer" à devants doubles est convenable pour l'automne et les temps froids. On le fait généralement en gros drap et on le garnit de boutons de métal. On peut le faire ample, de sorte que l'enfant pourra l'endosser par-dessus un "matelot" en toile ou en petite flanelle; il lui servira ainsi de petit paletot.

Un autre costume d'automne très pratique et seyant est le long "reefer" à double devant, en écossais ou en gros drap bleu.



Robe de challis crème, garnie de galon de laine mélangé crème et rouge.

Les garçonnets de six à quinze ans sont très difficiles à habiller; l'essentiel, c'est de leur choisir des costumes qui soient durables et pratiques.

Nous donnons aussi quelques modèles de costumes de fillettes. Les petites filles qui ne vont pas encore en classe peuvent porter à la maison de gentilles petites robes blanches ou d'autres nuances pâles, bleu, rose, vert pâle. Ces robes sont en toile, en cambrai, en linon même ou en batiste, et non doublées. C'est une erreur que de doubler les robes de fillettes, qui sont ainsi rendues plus lourdes à porter et plus difficiles à blanchir. Pour les fillettes qui vont à l'école, nous conseillons de ne leur point faire porter de larges cols de toile ni de dentelle, le col marin est le seul qui soit pratique. Une robe d'écolière devrait toujours être ample et dépourvue de garnitures.

Les costumes d'étoffe semblable à la jupe et au corsage sont les plus en faveur pour les enfants comme pour les grandes personnes. Il y a quelques années, il n'y avait que les bébés qui portaient des petites robes toute d'une pièce, maintenant elles sont adoptées pour des fillettes de dix à douze ans, et c'est à la fois très pratique et très seyant. Pour les robes d'écolières, ce genre sera adopté avec profit. On emploiera les serges, les lainages, les cachemires, etc., pour ces vêtements.

L'allure d'une robe de petite fille doit toujours conserver sa sobriété de bon goût; ainsi, nous voulons maintenant pour nous-mêmes des manches étroites du bas et larges du haut; celles des fillettes s'en inspirent directement, mais tout ce que l'on peut faire, c'est un bouffant, parfois séparé en deux parties par un bracelet, le poignet est plus ou moins haut, cependant il ne dépasse pas le coude. La manche droite, genre tailleur, se fait également, sans exagération, toutefois.

Pour les petites filles jusqu'à huit ou dix ans, toutes les façons de robes se ressemblent; ce sont seulement les ornements, les garnitures qui les différencient; les empiècements, les cols, les berthes, garnissent au mieux les épaules.

Les enfants mises coquettement sont habillées court; la jupe atteint à peine les genoux, et les tailles de ces grandes personnes jusqu'à huit ans, continuant de se faire très longues, on réduit la jupe à l'état d'un haut volant, celles-ci se taillent volontiers droit-fil; froncées sur le corsage, elles forment un ballonnement gracieux, et pour favoriser encore l'évasement, on se plaît à cercler le bas de la jupe de petits plis qui varient de largeur ou se disposent un peu différemment.

La forme blouse, à plis plat d'un seul tenant avec la jupe, la ceinture basse placée très bas, la grande collerette de grosse guipure, ne conviennent pas aux fillettes déjà grandes, mais sont fort seyantes jusqu'à six ou sept ans.

Ces façons enfantines sont beaucoup plus jolies que les robes à corsage garnies comme les robes de dames, qui rendent les petites filles ridicules aux yeux des personnes de goût.

La jupe plissée, la blouse retombante sont seyantes en n'importe quel tissu de laine et aussi en toile et en piqué. Les étoffes très légères appellent des façons un peu plus compliquées que ces plis tombant droit. Comme ces robes ne sont pas destinées à la toilette usuelle, un peu plus de recherche est permise.



Costume de fillette genre "tailleur."



Le nouveau vêtement "Norfolk" ou "Quartier Maître."



Petit habit dit "a sac."

Les manteaux surtout sont amples, en drap très léger ou en cachemire. Le blanc, le beige, le gris, le rouge sont très en faveur. Beaucoup de paletots mi-longs ou courts.

Les dessous sont très importants dans l'habillement des petites filles. Mal juponnées, elles n'ont jamais l'air en toilette. Il faut cependant éviter de les alourdir par le poids des vêtements. Pour cela, on fait le jupon de costume à corsage, avec un volant devant et plusieurs volants derrière, ce qui soutient la jupe courte et la fait ballonner.

On coiffe les petites filles de capelines de paille ou de grands chapeaux, qui les préservent du soleil. Les plus grandes sont très gentilles avec le canotier simple ou garni sans prétention de choux de liberty, avec ou sans couteau.

Les enfants ne doivent pas sortir chaussés de souliers: cette chaussure est réservée pour la maison. On lui préfère pour la marche la forte chaussure à semelle large, à bout large aussi, sans talon. C'est la meilleure de toutes, si l'on met au-dessus de la coquetterie la nécessité d'un développement normal et parfait. Le pied de l'enfant suit la croissance générale; il ne doit point du tout être comprimé ni juché sur des talons qui peuvent tourner.

Les sandales, qui sont de mode cet été pour les enfants, offrent beaucoup de confort aux petits pieds; mais elles ne peuvent convenir à toutes les saisons.

* * *

Il n'est pas rare d'entendre de jeunes mamans qui se lamentent en ces termes: "Que n'ai-je des petites filles à habiller, il est facile et agréable de leur faire des toilettes coquettes et élégantes; tandis qu'avec des garçons!..." et je vous laisse à penser toutes les objections qu'elles trouvent à signaler.

C'est aux mamans de ces petits bonshommes que nous voulons venir en aide aujourd'hui. A leur intention nous avons fait dessiner ces différents modèles de costumes qui, tout en ayant l'allure masculine, ne sont point d'une exécution difficultueuse. Pourquoi s'effrayer à l'idée d'habiller un garçonnet; certes, les vestes et les gilets sont travail de tailleur, mais pour les petits, il est bien aisé de faire les jolies petites blouses et même les petites culottes qui les habillent si bien.



Costume en serge rouge garni de galon noir et de boutons tailleur.



Un élégant petit manteau.



Robe en une seule pièce.

Il sera donc bien de choisir, lorsqu'il s'agit de tailler un vêtement d'écolier, robe, habit ou dessous, un patron d'une pointure quelque peu plus grande que les mesures, ou de prendre celles-ci largement.

La taille est si peu dessinée à cet âge, du reste, que l'ampleur ne peut qu'ajouter de la grâce à la forme du vêtement.

Il faut éviter aussi d'accoutumer les petites filles à trop serrer leur corset. C'est une habitude pernicieuse et dont les suites ne manqueraient pas de se faire sentir plus tard, que celle qu'ont certaines fillettes de vouloir exagérer la finesse de leur taille. Aux mamans de la réprimer.

D'abord, trop de sveltesse n'est pas jolie chez une enfant, et, ce qui est plus grave, la santé générale de la fillette peut être compromise pour sa vie entière.

On ne saurait donc donner trop d'attention à ce détail si important de la toilette. Il n'est pas au surplus de bagatelles à considérer lorsqu'il s'agit de la santé, qui doit toujours passer bien avant la mode.

JACQUELINE.



Elégant costume tailleur. La jupe peut se porter avec une jolie blouse très avantageusement.



Costume d'écolière en serge bleu marine.

Le port de la chaussette est moins généralisé qu'il y a quelques années, où quelques enfants la revêtaient, même en hiver. Beaucoup de petites fillettes, des enfants mêmes, aujourd'hui portent constamment le bas. En été, le bas est en fil très fin, à petites mailles unies. On fait même des bas ajourés pour les enfants, mais ils ne sont guère pratiques. Le fin bas blanc bien tendu sur la jambe, accompagnant la chaussure blanche, a bien son élégance; le bas jaune exactement assorti à la teinte de la chaussure est très joli aussi.

Bien entendu, il faut toujours que les bas soient bien tirés, moulant parfaitement les petites jambes. Deux paires de jarretelles pour cela sont nécessaires. L'une est placée devant et l'autre sur le côté.

Les enfants, les fillettes ne portent jamais de jarretières; les médecins les interdisent comme ayant pour effet de déformer la jambe et de nuire à la circulation du sang.

Les chaussures des enfants ainsi que tous leurs autres vêtements doivent toujours être plutôt amples, pour ne pas gêner la croissance, et parce que l'enfant a besoin d'une très grande liberté de mouvement soit pour jouer, soit pour travailler.



Manteau de pluie pour fillette; forme très nouvelle.

L'ordre et le gout dans le Costume



LA jeune fille n'a pas de plus belle parure que sa jeunesse ; une propreté méticuleuse dans son accoutrement et l'absence de tout artifice dans les soins de sa toilette, est tout ce qu'il lui faut pour plaire.

Peut-être, ce dernier point, c'est-à-dire l'emploi de procédés artificiels pour la toilette, est plus fréquemment remarqué dans les grands centres que dans les petites villes. Toujours est-il que je ne sors jamais un tant soit peu dans la rue sans rencontrer de jeunes filles qui sont tombées dans cette erreur.

Il est vrai de dire que la plupart du temps, ces petits artifices sont si savamment dissimulés qu'il n'appartient qu'à un oeil exercé de les découvrir.

Il n'y a pas bien longtemps, lors d'un concert donné par un cercle de cette ville, j'étais assise en arrière d'une jeune personne dont les joues présentaient la plus délicate carnation rosée. L'artifice aurait peut-être passé inaperçu, si elle n'avait eu soin de rosir aussi le lobe des oreilles. J'observai ces deux petites taches quelques moments, mais ne les vis point pâlir. Je fus fixée et m'amusai à chercher d'autres témoignages, qui ne tardèrent pas à se présenter. Les sourcils portaient distinctement la marque du crayon, et bien qu'elle n'eût pas un teint de blonde, ses cheveux étaient dorés, mais à la racine ils étaient bruns. Peut-être était-ce une jolie jeune fille, mais ainsi maquillée, elle était vraiment affreuse.

SI de tels procédés attirent le blâme des femmes, ils ont le don de rendre détestables, aux yeux des hommes, celles qui en font usage. "Savez-vous, me disait l'autre jour l'un de ces messieurs, que lorsque j'ai le malheur de sortir avec une femme qui s'est maquillée, je me fais l'effet d'accompagner l'une de ces bonnes femmes que l'on voit peinturlurées à la devanture des marchands de cigares."



Il faut avoir soin d'attacher bien solidement ses chaussures avant de partir de la maison.

Il doit pourtant être bien désagréable de songer que l'on s'est ainsi couvert la figure d'un faux masque de beauté qui, d'un simple coup de mouchoir, pourrait être enlevé.

Dans ma prime jeunesse, je me souviens que mon père s'impatientait fort s'il m'arrivait, lorsque je l'accompagnais à la promenade, de ne pas avoir entièrement boutonné mes gants avant de sortir, et de terminer cette petite opération une fois dans la rue. J'ai remarqué le même sentiment chez plusieurs autres hommes.

UNE soirée passée au théâtre fournit ample matière à observer ces caractéristiques et ces manies. Telle jeune fille passera à chaque instant dans ses cheveux son petit peigne de côté; telle autre aura la manie d'assujetir ses épingles à cheveux à chaque instant; celle-ci, quand elle marchera, retroussera sa robe de telle façon que l'on verra la couleur de ses jupons par la fente de la jupe, en arrière. Et, l'innombrable multitude des ceintures mal attachées et dissimulant mal la rencontre de la jupe avec le corsage. Puis les efforts que font ces personnes sans ordre pour ramener les choses à point. Il eût été si facile d'y pourvoir avant de partir de la maison, pourtant.

C'est un spectacle très fréquent, surtout l'été, de voir un couple de promeneurs s'arrêter, et l'homme attacher le soulier de sa compagne. Toutes les jeunes filles devraient pourtant savoir comment on attache un soulier assez solidement pour qu'il ne se détache pas, la lettre en est grosse, et celles qui ne le sauraient pas n'auraient qu'une leçon à prendre du premier commis venu, dans n'importe quel magasin de chaussures.



Le maquillage quelque soigneusement exécuté qu'il soit, n'échappe jamais à un œil observateur.

Ces choses se répètent si communément qu'elles finissent par provoquer l'attention du public. C'est toujours remarquable là où il y a plusieurs jeunes filles réunies. Tel état de négligence dans la toilette est malheureusement trop fréquent dans les maisons d'éducation. La directrice de l'une de ces maisons, dans l'une de nos grandes villes, considère ce sujet d'une si haute importance, que chaque année elle convoque ses élèves en assemblée spéciale, où elle appelle leur attention sur ce sujet.

La mère d'une jeune personne de ma connaissance fut si impressionnée par la mauvaise tenue des jeunes compagnes de classe de sa fille, qu'elle appela celle-ci à l'écart et la menaça de la changer de pension, si elle remarquait chez elle la même négligence aux prochaines vacances.

PLUSIEURS se donnent comme excuse qu'elles ne sont pas connues, et que personne ne s'occupant d'elles, elles peuvent bien se vêtir à leur convenance. Erreur profonde! C'est ainsi que plusieurs Américaines ont fait juger à l'étranger leurs compatriotes insoucieuses et excentriques dans leur mise. On n'est jamais certain que personne ne nous voit. Il n'y a pas bien longtemps, une femme de réputation universelle monta en ma présence dans un tramway, avec, entre les lèvres, un cure-dents, dont elle se servait vigoureusement de temps en temps. On ne saurait donner une trop soigneuse attention à la toilette des dents, de même qu'à celle du nez et des oreilles, mais encore faut-il y procéder avant de sortir de chez soi. Et ceci me rappelle que j'ai vu déjà des jeunes filles, très soigneuses de leur visage, ne laver que lui, sans s'occuper du cou ni des oreilles, de sorte qu'à la longue, il se formait une ligne de démarcation qui se constatait fort bien.



Rien ne dénote le manque d'ordre comme un bord de jupe effiloché et dont la bordure est décousue.

DES mariages ont été rompus pour la seule raison que le jeune homme s'apercevait que sa fiancée manquait d'esprit d'ordre et de soins. De ce fait, les hommes augurent, et avec raison, de l'agrément qu'une ménagère de cette trempe saura mettre dans son intérieur.

Et c'est dans tous ces petits détails qu'il faut chercher à se renseigner, car les erreurs les plus importantes peuvent toujours s'éviter en public ou dans le monde. La jeune fille qui ne peut sortir sans qu'à chaque coin de rue elle soit obligée de rattacher son soulier, ou, si elle est accompagnée, de prier son compagnon de lui rendre ce petit service; celle dont le jupon de dessous dépasse le bord de la robe; celle qui porte des jupes effrangées ou dont la bordure est décousue, enfin, une foule de petits signes peuvent servir de base à un jugement peu favorable. Ils serviront aux gens un tant soit peu observateurs pour deviner le caractère de celles qui ne savent pas tenir compte de toutes ces petites choses qui ont tant d'importance dans la vie.

IL convient de s'accoutumer à avoir de l'ordre en tout; dans ses tiroirs, que tout soit bien rangé, que chaque chose soit à sa place; dans la chambre à coucher, que les chaussures ne traînent pas sur le parquet, que le peignoir quitté le matin ne soit pas négligemment jeté sur une chaise, etc.

Il faut aussi que la jeune fille, en rentrant du cours ou de la promenade, prenne elle-même le soin de serrer ses vêtements, de les secouer, de les brosser et de les réparer immédiatement, si elle a eu le malheur de les déchirer. Qu'elle ne laisse jamais un gant ou une bottine, encore moins un corsage ou une robe, avec un bouton absent, et que tous ces petits soins soient pris à l'avance, afin que, le moment de sortir étant arrivé, il n'y ait pas soit à se précipiter, soit à tomber dans le défaut dont nous parlons.

L'ordre devrait être une des qualités dominantes de la femme, tant pour la vie mondaine que pour la vie d'intérieur.

L'ART de s'habiller est peut-être la principale occupation des femmes du monde, et, sinon la principale, du moins une occupation sérieuse pour toute l'espèce féminine. La toilette influe sur le moral et le physique. Sur le moral, en ce qu'elle accorde à la femme qui se "sent bien" la plénitude de ses facultés, tandis que celle qui se "sent mal" reste embarrassée et peu à l'aise, troublée en ses attitudes ainsi qu'en ses pensées. La préoccupation lui fait dire un mot l'un pour l'autre, lui ôte l'aplomb de l'à-propos. Le costume agit sur les gestes, enlève la grâce ou la donne; une femme qui se sait ridicule est dénuée de toute intelligence, la gaucherie la paralyse. Cependant, certaines "dames" sont habillées d'une manière grotesque mais ne s'en aperçoivent guère, celles-là ne perdent pas leurs facultés, elles conservent ce qu'elles en ont reçu de la nature, et ce n'est pas un lourd bagage sûrement.

Aujourd'hui, sans dépenser des prix exagérés, on peut arriver à une parfaite élégance; la diffusion des journaux de mode, même dans les campagnes, a transformé les types provinciaux. J'ai remarqué, au fond des villages les plus éloignés, de petites paysannes vêtues coquettement avec un goût parfait, leurs cheveux bien arrangés, leurs corsages bien tournés et leurs jupes habilement coupées, elles n'avaient plus la tournure lourde d'il y a vingt ans. Elles étaient pimpantes, vives, avaient jusqu'au col à la mode. Tout cela en étoffe bon marché, il est vrai, seulement joliment présenté.

En ville, l'art de la toilette a fait encore de plus grands progrès; certaines citadines réalisent le problème, avec un mince budget, de copier les costumes des grandes maisons. Une chose manque bien toujours un peu, ce qu'on appelle "le cachet", et qui vient de la beauté de toutes les fournitures employées, de la souplesse de l'étoffe et de l'adresse du coupeur expérimenté, mais, à première vue, la copie vaut souvent le modèle. Une grande distinction de personne, une allure aisée, une habitude de tenue naturelle, fait valoir un costume, le "mannequin" pare ce qui le couvre.

QUESTIONS DE SAVOIR-VIVRE

D. — Une femme est-elle tenue, lorsqu'elle entre dans un wagon, de saluer les voyageurs qui se trouvent déjà dans le compartiment, même lorsque ce sont des hommes ?

R. — Non, une femme n'est tenue de saluer que les gens qui lui sont présentés ; elle ignore donc ses voisines, à plus forte raison ses voisins.

D. — Peut-elle accepter de menus services d'un voyageur?

R. — Mon Dieu, cela dépend... Il est certain que si ce voyageur lui offre, obligeamment, d'ouvrir ou de fermer un carreau, pour la meilleure commodité voisine, ou d'installer ses sacs dans le filet, elle peut parfaitement accepter ces prévenances, qui sont celles d'un galant homme ; mais il vaut mieux s'en tenir à ces très légères attentions.

D. — Si, toutefois, elle accepte, doit-elle remercier, saluer, et engager la conversation ?

R. — Une femme distinguée a toujours le devoir de remercier du moindre service rendu, et, dès l'instant qu'elle a accepté une obligeance quelconque, elle serait fort disgracieuse en ne saluant pas. Il n'est pas besoin de grand éclat. Un aimable salut, accompagné d'un sourire discret, suffit amplement. Il vaudra mieux, surtout si l'obligée est jeune et jolie, qu'elle s'en tienne à quelques phrases réservées, car rien n'est plus contraire au savoir-vivre et ne donne plus les apparences d'une personne cherchant aventure, que l'excès d'amabilités avec un homme qu'on ne connaît pas.

D. — Peut-elle demander à ses voisins un service quelconque, comme de fermer ou d'ouvrir une fenêtre, de lui prêter un horaire, demander l'heure, etc. ?

R. — A moins de circonstances exceptionnelles, elle doit s'abstenir. Cependant, s'il lui arrivait d'avoir absolument besoin que la fenêtre soit fermée, et qu'elle ne pourrait pas y parvenir elle-même, elle devrait poliment prier un de ses voisins de lui rendre ce service, mais cela se fait sans phrases: Un "Auriez-vous l'obligeance, monsieur," suffit. Puis, un mot de remerciement gracieux. Ordinairement, les voyageurs sont assez polis pour que les dames ne soient pas à la peine de réclamer leurs bons offices. Il serait mieux, cependant, dans ces cas, si la chose était possible, de s'adresser à l'un des employés du train, mais ces fonctionnaires ne sont pas toujours visibles, et une femme ne peut parcourir tout le convoi pour les chercher.

D. — A l'église, une jeune fille peut-elle accepter l'offre de l'eau bénite d'un homme qu'elle ne connaît pas ou qu'elle ne connaît que de nom ?

R. — Il est très rare qu'un homme distingué se permette telle liberté; dans ce cas, la jeune fille doit plutôt feindre de ne pas voir le geste et s'abstenir; autrement, elle courrait le risque de se faire juger légèrement.

JEANNE BERTRAND.

Un bienfait pour le beau sexe !

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales



Les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, $1.00 ; Six boîtes, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte Catherine, MONTREAL

Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Grande voie internationale du commerce et des touristes

Service de trains rapides. Aménagement moderne. Voie ferrée incomparable. Employés courtois. Magnifiques chars dortoirs sur convois de nuit. Chars salon, café et restaurant sur tous les convois de jour.

La seule voie ferrée atteignant ce paradis tant vanté des touristes et des sportsmen qu'est le

District du Lac Muskoka

La plus fréquentée de toutes les stations balnéaires du Canada, et celle qui offre à ses visiteurs les plus beaux paysages, les beautés naturelles les plus riches et les plus pittoresques, en même temps que le confort et les commodités qu'on ne peut se procurer même dans des endroits beaucoup moins sauvages.

Demandez à n'importe quel agent sur la ligne du Grand Tronc, les indicateurs, itinéraires et brochures sur les stations d'été, ainsi que les renseignements de tous genres.

J. QUINLAN, agent de district,
Gare Bonaventure, Montréal.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, †9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD, †9.00 a. m. *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., $10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, $8.30 a.m, 11.40 p.m. †4.30 p.m. †7.25 a.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, * 9.40 a. m, *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - † 8.45 a.m. $8.50 a.m., i2.00 p.m., †4.45 p.m.
ST-AGATHE, †9.00 a.m., $9.15 a.m., i1.25 p.m. †4.30 p.m., w 5.20 p.m., †5.30 p.m.
LABELLE, R 9.00 a.m., † 4.30 p.m.

* Quotidien † Quotidien, excepté les dimanches M Mardi et jeudi. R Mardi et jeudi seulement. i Dimanche seulement ; Quotidien excepté le samedi. i Samedi seulement. w Vendredi seulement.

A. GALANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

7.50 A.M. tous les jours excepté le dimanche. } Pour tous les points des
7.30 P.M. tous les jours. } Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

7.50 A.M. excepté le dim. }
10.20 A.M. excepté le dim. }
2.00 P.M. excepté le dim. }
5.10 P.M. excepté le dim. } Train local pour Chateauguay, Beauharnois, et Valleyfield.
6.10 P.M. excepté le dim. }
7.30 P.M. tous les jours. }
9.15 A.M. Dim. seulem't }

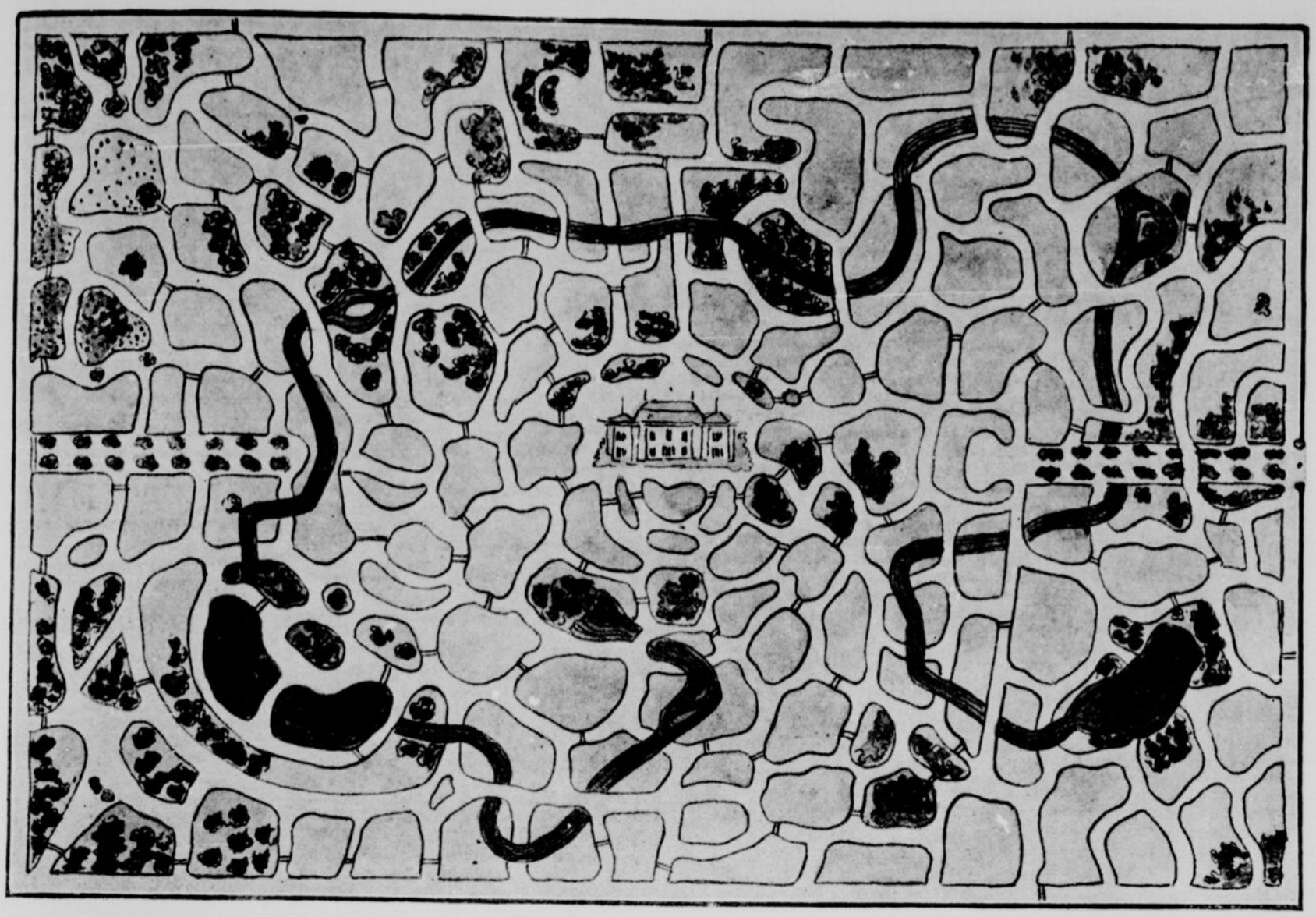
NOTE. — Le train de 7.50 a.m. n'arrête pas à Châteauguay.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, Agent local pour la vente des billets
F. E. BARBOUR, Agent général



Concours - Labyrinthe de l'Album Universel



Moins difficile qu'il en a l'air, ce concours d'un intérêt tout particulier vous réserve probablement quelque surprise, amis lecteurs. Trouvez la solution, c'est-à-dire le bon chemin, et gagnez un des vingt magnifiques prix offerts et distribués chaque semaine par l'Album Universel, le journal par excellence des familles canadiennes.

NOTE AUX CONCURRENTS. — Les enveloppes devront porter les mots: 15e Concours, nous parvenir au plus tard le 27 du mois courant et ne pas contenir autre chose que le dessin et la carte du concours. Les concurrents sont priés de se conformer strictement à ces conditions.

Explications. — Perdus dans la forêt.

Voici un bois touffu sillonné d'allées, traversé par un ruisseau, et au centre duquel se trouve un château magnifique. Le châtelain est très hospitalier, mais il veut que tout voyageur s'arrête chez lui, ne parvienne à sa demeure que par les allées qui ne sont pas barrées. Le voyageur doit également ne franchir la petite rivière que sur les ponts et ne jamais passer deux fois par la même route. Comme ils n'ont pas le fil d'Ariane pour les guider à travers ce nouveau labyrinthe, seuls les voyageurs qui ont assez de patience et d'habileté peuvent atteindre la somptueuse demeure. A chacun des 20 premiers lecteurs qui nous indiqueront très exactement le chemin qu'il faut suivre, nous adresserons une des vingt magnifiques primes de l'Album Universel.

Sur la carte ci-contre, ou une feuille de papier ordinaire, écrivez lisiblement vos noms et votre adresse, et expédiez, par la poste, à Concours No 15, Album Universel, 1961 rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Les solutions de ce concours seront publiées dans un des numéros prochains de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux qui nous auront envoyé la solution exacte.

Solution du Concours No 11.

UN CIVET SANS DEFAUT VAUT SEUL UN BON DINER

Noms et adresse des concurrents heureux :

Blanche Varin, 383 Clarement Ave., Westmount; Estelle Topping, Les Escoumains, Saguenay; Anna-Marie DeL'isle, 805 St Valier, Québec; J. P. Girard, 71½ St Roch, Québec; Eugénie Bérubé, 198 rue Dalhousie, Ottawa; Corinne Brochu, 57 Clay St., Central Falls, R. I.; Ida Hains, Disraëli, P. Q.; J. C. Lafleur, 94 Saint-Edouard, ville; Maria Goulet, Béloeil Station; Glou-Glou, 1684 Notre-Dame, Montréal; Arthur Landry, Box 400, Trois-Rivières, Q.; Mme R. G. Bourget, St Joseph de Lévis; Mme Vve L. J. Martel, 122 Bartlett St., Lewiston, Me; Marie Michaud, 246 St Laurent, Montréal; Zotique Tremblay, 137 Atlantic Ave, Beachmont, Mass.; Séraphie Mavaut, 205 Wilbrod, Ottawa; Trudolin Roberge, 997 St André, Montréal; Alb. Forest, Lachine; Amanda Paquette, 98 Blue Island Ave, Chicago; Gustave Gordon, St Boniface, Man.

Les concurrents dont les noms suivent ont également trouvé la vraie solution:

Geo. Brière, A. C. Bélanger, Mme L. C. Forget, Arthur Monday, Alexina Auclair, Ludovic Blain, J. A. Fraser, H. B. Blais, L. Jouvet, Mme A. L. Keoustrom, Mlle L. Chabot, Mme Art. Matte, D. Kriouac, Charles Guillet, J. E. Morissette, Exzerihe Dugal, Marie-Anne Gagnon, Maurice Désy, A. Vertefeuille, Corino Burino, Hervé Lapierre, Henri Morin, Léon Samson, Mme J. E. Mailhot, Emile Dupont, Denis St Cyr, Lucien Houle, Marie S. A. Fournier, Mme Clé. Lapointe, Omer Chênevert, Isabelle Gadoury, Conrad Lebrun, Marie-Jeanne Richard, Mlle Montreuil, Mme Albina Ouellette, Augustine Blagdon, F. C. Philippe, jr; Lucia Hubert, Adrien Thibaudeau, Victorine Morin, G. Cartier, Alphonse Lussier, Anisor, Lucienne Pelland, Elphège Désilets, Marcelle Lamoureux, Auguste Prud'homme, A. Giroux, Marie E. Noël, Cécile Landry, Jeanne Rousseau, O. C. D. Hébert, Anna Bleau, Blanche Dion, Angéline Dugal, Edmond Dubois, J. B. Côté, Théodore Filiatrault, Mme Emile Dionne, Mme Wilfrid Gravel, Mme A. Chopin, Lucie Lalande, A. Conrad Kinguet, Joseph Richard, Dr H. Pelletier, Eugène Bellemare, L. Grégoire, Mme L. R. Désilets, Lauretta Boulanger, Mme F. Savard, J. C. Parent, Annette Lussier, Malvina Damour, L. A. M.: un bon dîner et non un bon nez.

Formule pour les Solutions

CARTE DU CONCOURS No 15

de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Noms et adresse . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

PRÊT FONCIER
(LIMITÉ)
CAPITAL
$1,000,000.

La responsabilité et la sécurité

Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Ltée, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation

est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de $500,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Epargne de la Cité n'a que $200,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Ltée.

Les opérations

sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Ecrivez pour connaître notre système.

PRET FONCIER
Limitée
107, St-Jacques, (Suite 16) Montréal
P. BILAUDEAU, Gérant

UNION TYPO

L'INDIGESTION.

le mauvais pain vous aigrit l'estomac

Le mauvais pain demeurant dans l'estomac sans être digéré, aigrit l'estomac — cause la dyspepsie.

—Aucun dyspeptique ne saurait travailler comme il faut.

—Aucun dyspeptique ne saurait être heureux.

—Ceux dont l'estomac est malade ou faible, les convalescents, les personnes naturellement faibles, — ont besoin d'un pain léger—bien levé—bien cuit et coupé en tranches minces.

Pour eux comme pour tous, la Farine "Royal Household" est indispensable.

Si vous n'êtes pas satisfaits de votre pain, écrivez pour nos recettes, elles sont envoyées gratis.

Ogilvie Flour Mills Co., Ltd.,
Montréal.

Kateville de Hatley,
25 mai 1905

Je fais usage de cette farine (Royal Household) et j'en suis tout a fait satisfait.
JOS. DUBREUIL.

Ce que dit le docteur

LE SYSTEME NERVEUX

Les nerfs et le cerveau. — Les troubles nerveux. — Soins à donner dans les cas de syncope et de congestion cérébrale.

LE cerveau, la moelle épinière, les nerfs, reliés entre eux sans solution de continuité, forment l'appareil nerveux, qui nous met en communication avec l'extérieur, (vue, goût, odorat, toucher,) et qui produit aussi nos mouvements, parfois sans participation de notre volonté, comme dans les mouvements du coeur, de l'intestin. Notre système nerveux ne fonctionne bien que s'il est parcouru par une quantité suffisante de sang normal. On sait que le coeur, chargé de distribuer le sang à nos vaisseaux, est mû par une force émanant du cerveau et transmise par des nerfs particuliers.

Troubles cérébraux. — Quand le fonctionnement du système est troublé, l'activité cérébrale peut être très augmentée ; elle se manifeste alors par une sensation exagérée, douloureuse; par des convulsions, des spasmes; et dans le domaine de la pensée, par des hallucinations, du délire. — Lorsque cette activité cérébrale est diminuée ou abolie, elle se traduit dans le domaine de la sensation, par l'insensibilité; dans le domaine du mouvement, par la paralysie partielle ou générale; dans le domaine de la pensée, par l'hébêtement et l'idiotie. — Dans ces divers cas, on se trouve en présence d'un système nerveux malade.

Quels soins et secours faut-il donner en cas d'accidents provenant du système nerveux ?

M. le professeur Billroth, dans son excellent Manuel des familles et des infirmiers, revu et annoté par le Dr A. Javal, nous indique ce qu'il faut faire:

En cas de syncope. — La syncope est causée par une paralysie partielle du coeur et des gros vaisseaux sanguins, où le sang s'accumule. Dès cette diminution de l'afflux du sang au cerveau, celui-ci refuse de fonctionner. Un état semblable (qu'il dure peu ou qu'il se prolonge pendant une heure,) met le malade en danger et peut même devenir mortel. Mais, dans la plupart des cas, les personnes évanouies se remettent promptement, lorsqu'on leur donne les soins voulus, le coeur et les vaisseaux reprennent leur tension normale, le sang afflue de nouveau au cerveau, et le malade reprend connaissance.

En cas de syncope, d'évanouissement, il faut étendre le malade et le tenir la tête basse jusqu'à ce qu'il ait repris connaissance. On asperge la figure avec de l'eau, et on desserre les vêtements, qui peuvent entraver la respiration. On fait respirer au malade de l'ammoniaque ou des sels; si on n'a pas ces produits sous la main, on lui frottera les tempes avec de l'eau froide, du vinaigre, et de l'eau-de-vie.

Il ne faut pas mouiller la tête à grande eau. Si le malade peut avaler, on lui donnera un peu de vin, un peu de cognac ou du café; s'il ne peut avaler, on lui donnera un lavement contenant du vin. Si la syncope se prolonge, il faut appeler le médecin.

Il va sans dire que dans les cas de syncope par perte de sang, il faut avant tout arrêter l'hémorragie.

En cas de congestion cérébrale. — Un trop grand afflux de sang au cerveau (congestion cérébrale), survenant rapidement, peut aussi amener la perte de connaissance, ainsi que cela se produit dans certaines affections du coeur ou des poumons. Dans ce cas, la figure et la tête prennent une teinte violacée, les malades sont bouffis, leurs yeux semblent sortir des orbitres, le pouls est très plein et généralement lent, la respiration est parfois ronflante. On maintiendra la tête du malade très relevée. On lui fera des applications froides sur la tête, on lui donnera un bain de pieds chaud, et on lui appliquera des sinapismes aux mollets.

En cas d'apoplexie. — Les symptômes de l'apoplexie ressemblent à ceux que nous venons de décrire; celui qui en est frappé tombe comme s'il avait reçu un violent coup; l'attaque est souvent précédée de nausées, de faiblesse générale et de lourdeur de tête.

L'attaque d'apoplexie est due en partie à une modification subite et plus ou moins durable de l'irrigation de l'une ou l'autre moitié du cerveau, et en partie aussi à la rupture de plusieurs petits vaisseaux sanguins, ou d'un seul vaisseau plus important; le sang épanché innonde la masse cérébrale voisine de la rupture, la détruit en partie, et exerce en même temps une pression qui comprime fortement le cerveau sur la paroi interne du crâne.

Le danger de mort immédiate causé par une attaque d'apoplexie, dépend de l'importance de l'épanchement sanguin et de la partie du cerveau qui a été atteinte. La mort est parfois instantanée; dans certains cas, la perte de connaissance ne dure qu'un instant; dans d'autres elle peut se prolonger pendant des heures; quelquefois il se produit de la paralysie partielle; d'autres fois, une paralysie de toute une moitié du corps. Les parties paralysées peuvent récupérer le mouvement complètement ou en partie, ou, au contraire, l'attaque peut engendrer une maladie chronique: le ramollissement du cerveau.

En cas d'épilepsie. — Des convulsions avec perte de connaissance, tel est le "haut mal" ou l'épilepsie. Les malades ressentent quelquefois des symptômes avant-coureurs (Oura Epilepsica), mais le plus souvent les crises se produisent subitement. Après la crise, les malades n'éprouvent que le sentiment d'avoir été privés de connaissance. L'épileptique, pendant l'attaque, présente un aspect terrifiant, fréquemment il pousse un cri perçant au début de la crise, et fait un tour sur lui-même. La figure est grimaçante, les bras et les jambes ont des mouvements saccadés, la bouche écumante, le torse contracté ou tordu. Il n'existe aucun moyen d'abréger ces crises; on ne peut rien faire que d'éloigner tout objet contre lequel ces malheureux pourraient se heurter. Le mieux est de les coucher sur un lit ou sur un tapis, ou encore sur des coussins rapidement glissés sous eux. Il n'y a qu'à surveiller les mouvements du malade, et malgré l'aspect que présente une crise d'épilepsie, il est extrêmement rare qu'elle amène la mort.

PETIT COURRIER

Julie. — Le remède que vous mentionnez est un purgatif ou laxatif, par conséquent, on doit le prendre le soir et le matin, jusqu'à effet sur les intestins, puis l'on cesse.

V. O. T., Salem, Mass. — Le remède pour le retour de l'âge que vous mentionnez est un purgatif; ne serait pas bon pour votre cas. Ce qu'il vous fant est un tonique tel que :

Citrate de fer et de quinine, deux drachmes, dans une chopine de vin blanc.

Dose: une cuillerée à table trois fois par jour, avant repas.

Marie M. — Votre estomac est dérangé et en mauvais ordre.

Prenez: essence de Pepsine, une cuillerée à thé après les repas.

Votre douleur dans le côté droit et la couleur du blanc des yeux indiquent une maladie du foie.

Cette gêne dans la gorge peut être nerveuse ou peut être causée par l'irritation.

Je souffre du rhume depuis quelque temps. A présent j'ai une toux sèche qui m'épuise et me fatigue beaucoup. Je vous serais très obligé de m'enseigner un remède pour faciliter l'expectoration. — N. O. P. Ladéroute, Bordeaux.

Réponse. — La préparation suivante est excellente:

Muriate d'ammoniaque, trois drachmes; extrait fluide de cubeb, un demi-drachme; teinture de Sanguinaire, un drachme; mixture de réglisse composée pour former quatre onces.

La dose est une cuillerée à thé à toutes les deux ou quatre heures.

Je ressens souvent des défaillances ou vertiges que je crois dus à l'estomac, car je souffre d'indigestion et d'acidité pendant ces attaques; veuillez m'enseigner un remède. — J. A. Lanoie, St Barnabé.

Réponse. — Vous pouvez employer le mélange suivant avec de bons résultats:

Bicarbonate de soude, quatre drachmes; teint. de noix vomique, deux drachmes ; esprit d'ammoniaque aromatique, un demi-once, et assez d'eau distillée pour former quatre onces.

Dose: une cuillerée à thé après chaque repas.

Veuillez me donner une recette pour un gargarisme contre l'enrouement et l'extinction de voix. — M. O. Lamy, Sainte-Sophie.

La suivante est une très bonne préparation :

Phosphate de soude, trois drachmes ; acide carbolique, trente grains; glycérine, un once, et ajoutez assez d'eau distillée pour former huit onces.

Pour gargariser environ toutes les deux heures, suivant le besoin.

Je suis affairé et très nerveux, à différents temps, et alors ma digestion ne se fait presque pas. Qu'y a-t-il à faire pour obtenir du soulagement? — P. T. Larivée, Charlemagne.

Réponse. — Les valérianates de fer, de quinine et de zinc sont indiqués dans ce cas. Une pilule contenant trois grains de ces valérianates combinés, à prendre toutes les trois ou quatre heures.

Pour la difficulté de digestion, prenez dix gouttes de teinture de noix vomique dans de l'eau, avant chaque repas.

MEDICUS.

ENCORE UNE EXCURSION IDEALE

Sur les côtes du Pacifique et à l'exposition Lewis & Clark.

Le 28 août, aura lieu la seconde et dernière excursion, organisée personnellement par M. Bowler, aux côtes du Pacifique, partant de Portland et de Boston; les deux sections devant se joindre à Montréal, où l'on prendra un train spécial pour toute la durée du voyage. Ce sera vraiment un "voyage d'agrément unique", ainsi que le déclarèrent tous ceux qui ont pris part à l'excursion dirigée par M. Bowler, le 5 juin dernier. Les membres de ce "party" ne peuvent se lasser de louer la façon généreuse avec laquelle ils ont été traités. L'excellence du service dans les wagons-restaurants fut des plus appréciée, de même que le choix des hôtels de haute classe, et les beautés des sites parcourus excitèrent l'enthousiasme de tous et d'un chacun des voyageurs. Tous, en effet, ont loué hautement chaque service et ont déclaré qu'ils ne cesseraient de recommander le voyage Bowler comme étant un "voyage idéal". Vous pouvez vérifier cette assertion en consultant n'importe lequel des excursionnistes du 5 juin. Ceux qui désirent prendre part au voyage d'août feront bien de retenir leur place immédiatement.

Adressez: E. C. BOWLER,
Gare Bonaventure, Montréal.

BRANCHE DE SALUT

Une dernière branche de salut pour les malades atteints de consomption: l'emploi persévérant du BAUME RHUMAL, le célèbre spécifique français.


AVANT

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

ENLEVÉS INSTANTANÉMENT
sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

$50 00 DE RECOMPENSE à QUICONQUE NE REUSSIT PAS

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c, pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité.

Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de $1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez

Cooper & Co., Dépt. 12. 425 St-Paul, Montréal agents spéciaux pour le Canada.


APRES

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le

CATARRHE,
RHUME DE CERVEAU,
FIEVRE DE FOIN.

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux ; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé ici ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents

ADRESSEZ:
COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA
Ch. 6, Batisse "La Presse", Montréal



"Anse à l'eau" à Tadousac

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente émouvante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUEBEC, la MALBAIE, TADOUSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété.

☛ Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à

THOS. HENRY, gér. du traffic
Montréal

Mentionnez l'Album Universel, Montréal, Canada.

Le Café se bonifie avec l'âge



Le café, comme le bon vin, s'améliore avec l'âge, en perdant de sa verdeur et de son âcreté. Aussi n'entre-t-il que des cafés mûris par l'âge dans cette combinaison exquise que vous connaissez tous, amateurs de bon café, sous le nom de

Café de Madame Huot

Le choix méticuleux des variétés de cafés et leur parfaite maturité expliquent dans une certaine mesure la vogue de cette marque supérieure, dont la maison E. D. Marceau, de Montréal, a le dépôt général au Canada. C'est la crème des cafés: c'est

Le Café des amateurs de bon Café

Conseils aux élèves de musique

S'IL est important de savoir bien donner une leçon, il est essentiel de bien savoir la prendre.

Le choix du professeur étant libre, on doit lui accorder une entière confiance, ou en choisir un autre plus digne de la posséder; ce point admis, je m'occupe de l'élève et des devoirs qu'il a à remplir.

J'appellerai son attention d'abord sur la manière dont il doit étudier. J'ai dit, dans le chapitre du mécanisme, combien il est important d'étudier modérément les exercices, afin d'obtenir une parfaite égalité dans la valeur des notes et dans l'intensité du son; j'ai dit, et je le répète, que la funeste habitude de travailler trop vite est une manie que les professeurs ont à combattre sans cesse; les élèves ne veulent pas comprendre qu'après avoir répété un passage dix fois lentement, on l'exécute ensuite d'une manière correcte et plus sûre; que lorsque l'on étudie très lentement, on peut exécuter très vite ensuite; enfin, qu'on le sent mieux qu'après l'avoir répété vingt fois dans un mouvement rapide. Un proverbe dit: "Qui fait bien, fait beaucoup". Cette vérité, que les élèves devraient prendre pour devise, trouve ici son application, car, on ne saurait le dire assez, une heure d'un travail attentif donne de meilleurs résultats que des journées entières passées avec indifférence devant un piano. Savoir étudier, tout est là.

La qualité du travail est préférable à la quantité. Il n'en faut pas conclure qu'avec de trop courts instants consacrés à l'étude, si bien employés qu'ils soient, on puisse obtenir de sensibles progrès; il faut que cette étude soit prise dans une certaine proportion, il faut donc une somme de travail suffisante. Cette somme de travail peut varier selon l'âge de l'élève, ses forces et le but qu'elle veut atteindre. Pour cette chose, on doit consulter le maître et s'en rapporter à son appréciation.

Ne vous plaignez pas s'il se montre exigeant, car, en général, la quantité de travail qu'un professeur réclame, dans la limite du possible, est en raison de l'intérêt qu'il porte à l'élève et des moyens qu'il découvre en elle.

Dans cette question de travail, si importante pour les élèves, il est une habitude d'une utilité incontestable à prendre, elle consiste à ce que chaque élève inscrive chaque jour le nombre d'heures consacrées au piano; on se rend ainsi un compte exact du temps que l'on y emploie, les élèves les plus consciencieuses se font sur ce point une illusion complète, beaucoup s'imaginent avoir étudié deux heures par jour quand, faute de s'assurer de l'heure en se mettant au piano, elles n'ont travaillé qu'une heure et demie.

Pour l'étude de la musique, il est difficile d'apprécier les progrès que chaque jour amène, il faut pour s'en rendre compte laisser pendant quelques mois un morceau que vous venez d'apprendre. Si, en le jouant de nouveau, les doigts sont plus obéissants, si un passage qui vous arrêtait ne vous arrête plus, il y a un progrès.

On rencontre souvent parmi les élèves quelques habitudes regrettables: certaines élèves témoignent leur ennui en prêtant une oreille distraite aux conseils du maître et apportent à leur leçon une mauvaise volonté blessante pour le professeur; d'autres ne font aucune attention aux recommandations les plus essentielles et ne tiennent aucun compte de la tâche qui leur est prescrite, il leur semble tout naturel que le professeur n'oublie rien, tandis qu'elles oublient tout, comme si le professeur devait avoir seul la mémoire, la patience et le zèle; il y a aussi une habitude beaucoup trop répandue: souvent une élève, obligée de manquer une leçon pour un motif quelconque, qui devrait toujours avertir son professeur au moins la veille, au lieu d'agir ainsi, l'avertit au dernier moment; celui-ci pris au dépourvu, ne peut disposer de l'heure qui lui est rendue, ce qui est très ennuyeux pour lui.

Il y a, parmi les élèves qui étudient le piano, l'élève peu attentive, qui ne prête qu'une oreille distraite aux conseils du maître; l'élève bavarde, qui cause à tout propos, parle de ses compagnes et de leurs toilettes; l'élève, vaniteuse, qui ne trouve un morceau suffisamment difficile que lorsqu'elle ne peut le jouer; à l'entendre, elle fréquente les grands artistes et reçoit leurs conseils et leurs encouragements; l'élève frivole, âgée de quinze ans: elle prend tout en riant, répond par un sourire de femme du monde aux observations qui lui sont faites, et considère la musique comme un passe-temps et une distraction; l'élève frondeuse, qui ne trouve de talent à personne, critique tout et prend tout morceau en aversion dès qu'il n'est pas à sa convenance; l'élève découragée, qui s'étonne de ne pas réussir en n'étudiant jamais; l'élève nerveuse, qui pleure et suffoque chaque fois qu'elle se met au piano. Je ne puis dire tous les types divers qu'un professeur peut rencontrer dans sa route.

Quand un professeur, après plusieurs années de soins et de patience, ne reçoit que de l'indifférence et de la mauvaise volonté, il a le droit d'abandonner moralement son élève pour se renfermer dans les limites du devoir; il donnera toujours des conseils, mais sa ferveur et son attachement auront disparu, car ces choses se donnent en échange du zèle et de l'affection.

Quel sera le nombre d'heures que l'élève emploiera chaque jour à l'étude du piano ? — Comment le travail sera-t-il distribué ?

UN grand nombre d'élèves ne savent pas régler le temps qu'elles doivent employer, chaque jour, à l'étude du piano, et elles sont étonnées de n'avoir pas eu le temps d'étudier une gamme ou une étude; ainsi, il est donc nécessaire de bien savoir régler son temps.

A la première question, on peut répondre qu'une heure partagée en deux demi-heures suffira pour l'enfant qui commence l'étude de la musique, car il faut éviter la fatigue et le dégoût qu'elle fait naître, mais une fois que l'élève aura franchi les notions élémentaires, deux heures de travail deviendront nécessaires pour faciliter les progrès; plus tard, lorsqu'il touchera à l'adolescence, si on découvre en lui une aptitude qui fasse prévoir pour l'avenir de brillants résultats, s'il est doué d'un caractère ardent et sérieux, si un attrait irrésistible l'attire sans cesse vers le piano, avec trois heures et même quatre heures par jour, les résultats seront plus rapidement obtenus; si, enfin, il se destine au professorat, s'il rêve de devenir un grand artiste, s'il a l'ambition d'acquérir un grand talent, il trouvera l'emploi d'une sixième et d'une septième heure.

Examinons la manière de distribuer le travail dans le nombre d'heures que l'élève consacrera à l'étude du piano.

Pour l'enfant qui commence, il n'y a rien à préciser, car les leçons données à un jeune enfant sont fréquentes et de courte durée; l'étude particulière ne s'allongera pas davantage: un quart d'heure, plus tard vingt minutes, puis une demi-heure, suffiront grandement; il est indispensable que l'étude élémentaire soit surveillée avec une grande douceur.

Le nombre d'heures consacré chaque jour au piano doit être divisé en études, dont la durée ne dépassera pas une heure et demie, afin d'éviter la fatigue.

Je vais donner un règlement, pour que les élèves aient moins de difficultés pour distribuer leur temps.

Une heure et demie par jour.

Un quart d'heure de gammes. — Un quart d'heure d'études. — Un quart d'heure d'exercices. — Une demi-heure sur un morceau. — Un quart d'heure pour repasser un morceau.

Deux heures par jour.

Un quart d'heure d'exercices. — Un quart d'heure de gammes. — Une demi-heure sur une étude. — Une demi-heure sur un morceau. — Une demi-heure pour repasser un ancien morceau.

Trois heures par jour.

Un quart d'heure d'exercices. — Un quart d'heure de gammes. — Une demi-heure sur une étude. — Une heure sur un morceau. — Une demi-heure pour repasser les anciens morceaux. — Une demi-heure de lecture musicale et d'exercices.

Quatre heures par jour.

Une demi-heure d'exercices. — Une demi-heure de gammes. — Une heure d'études. —Une heure sur un morceau. — Une demi-heure pour repasser les anciens morceaux. — Une demi-heure de lecture musicale.

Cinq heures par jour.

Une demi-heure de gammes.—Une demi-heure d'exercices. — Une heure sur une étude. — Une demi-heure de gammes ou exercices. — Une heure sur un morceau. — Une demi-heure pour repasser les anciens morceaux. — Une heure selon les indications du professeur.

La sixième heure sera employée selon les recommandations du maître.

Rien cependant n'est absolu dans l'emploi du temps consacré à l'étude; ce que je propose pourra être modifié selon les aptitudes et le but que veut atteindre l'élève.

Pour faire des progrès et pour aboutir à de brillants résultats ,il faut avoir l'amour-propre et la conscience dans le travail ; cete voix intérieure nous guide sans cesse, elle nous aide à voir nos fautes, elle nous soutient et nous dirige dans la ligne du devoir.

Si un élève est indigne d'entreprendre une oeuvre sérieuse, indigne de cultiver un art qui demande les inspirations de l'esprit et du coeur, qu'il ferme son piano; des occupations plus vulgaires rempliront plus utilement ses loisirs.

S. TOURNEUR.

Les leçons de la vie

NOUS sommes tous semblables à des enfants; et, bien que nous nous vantions de profiter de l'expérience quotidienne pour acquérir la maturité du jugement, il faut reconnaître que beaucoup de leçons données par la vie demeurent inutiles pour nous.

En considérant les étourderies, les inconséquences de la jeunesse, nous haussons les épaules et nous regardons avec une bienveillance hautaine toutes les fautes causées par son manque de jugement; mais nous, qui sourions avec dédain, sommes-nous, en réalité, si loin de l'enfantillage irréfléchi? Mais non; nous avons, sans doute, acquis la philosophie banale et la routine obligatoire que procurent la succession des années vécues.

A trente ans, nous avons accumulé une somme de constatations, de faits supérieurs à celle que nous possédions à vingt ans. Mais, de ce total, forcément plus élevé, nous n'avons pas toujours su tirer les enseignements cachés; nous n'avons pas su en dégager la morale qui y était enfouie. C'est ainsi que nous demeurons enfants, même sous les cheveux gris, et que les rides, les gestes cassés, ne nous défendent pas des imprudences du jeune âge.

Parvenus à l'âge d'homme, nous sommes encore imprévoyants, illogiques, téméraires, inconséquents, mais nous le sommes posément, sans avoir gardé l'excuse de l'ignorance juvénile. Comme de vieux étudiants qui suivent chaque année des cours qu'ils n'écoutent pas et qu'ils ne cherchent pas à comprendre, nous demeurons à l'école de la vie sans nous imprégner de ses lumineuses leçons, nous ne savons pas, nous ne voulons pas nous les assimiler.

Parmi les erreurs de courte vue, dont l'enfance est coutumière, je veux vous signaler aujourd'hui sa maladresse à relier l'effet à la cause, chaque fois que l'effet ne suit pas immédiatement la cause.

Il appuie sur le couvercle d'une boîte à ressort: un diablotin se dresse, il est fixé; il saisit la relation étroite et directe entre le mouvement de pression et l'apparition du jouet. Il porte la main au plat, sa mère lui donne un coup sur les doigts, il relie bien encore le geste et la punition qui suit immédiatement.

Quand le résultat suit l'acte sans intervalle, l'enfant enchaîne l'un et l'autre naturellement; mais, dès qu'il y a une solution de continuité, sa faculté d'observation est déconcertée; il ne saisit plus le lien qui réunit les deux faits, il les considère comme isolés, comme indépendants l'un de l'autre. Il ne sait pas les rattacher parce qu'il ne réfléchit pas, qu'il n'observe pas les phénomènes qui se multiplient autour de lui et qui pourraient guider son jugement par analogie.

Nous gardons cette incapacité à établir la relation entre un acte et sa conséquence chaque fois que celle-ci se fait attendre.

Pourtant, il y a là un enfantillage, un défaut de réflexion, dont nous devrions nous corriger.

Quand le laboureur sème le grain, obtient-il une récolte immédiate? Non; son grain se cache dans la terre, il y reste enfoui, perdu, mort en quelque sorte; le travail lent et sourd de germination ne se révèle pas au dehors; pourtant, les phénomènes compliqués, dont la succession produira l'épi, s'enchaînent avec une logique implacable; ils nous échappent, et, si une expérience séculaire ne nous avait instruits, nous ne relierions pas le résultat final à la cause initiale.

Eh bien, dans le cours de notre existence, nous perdons maintes fois la série régulière et logique des faits reliant un acte initial à un résultat final.

Parmi les exemples les plus gros, ceux dont la fréquence nous frappe davantage, prenons celui d'un homme vertueux et d'un homme égoïste.

Le premier est bon, généreux; sa bonne conduite est méconnue, l'estime générale ne l'auréole pas: tout de suite nous nous empressons de déclarer que la vertu est un leurre, une façon de duperie, ne procurant à celui qui la pratique fermement que déboires et rancunes.

Le second ne songe qu'à son bien-être, le mensonge, la cruauté ne l'arrêtent pas quand il s'agit de sa satisfaction personnelle, et nous constatons avec stupeur qu'on s'incline devant lui, qu'on favorise son vice et que le mépris ne le couvre pas. Conclusion populaire et irréfléchie: Ceux qui ne songent qu'à eux-mêmes, qui étalent leur personnalité, réussissent mieux et plus sûrement que les autres.

Voyons-nous un pauvre diable faisant des efforts courageux pour gagner sa vie et n'obtenant qu'un modeste salaire, tandis qu'un intrigant, paresseux et sans loyauté, exploite des travailleurs et se fait une belle fortune.

Vite, nous tirons des conclusions, et nos jugements hâtifs sont inexacts; nous n'avons pas acquis d'expérience, nous nous sommes bâti une opinion erronnée d'après des faits observés, nous avons désormais l'esprit faux.

Mais la réussite de l'homme injuste ou égoïste n'est pas la conséquence de ses fautes, elle précède la conséquence que vous n'avez pas la patience ni la sagesse d'attendre; mais, suivez-le dans la vie, voyez ce qu'il advient de lui dans la suite, le vide qui se produira autour de lui, la défiance qu'il inspirera, et vous serez édifié sur la valeur productive de ses actes.

L'homme courageux et bon n'a pas encore l'affection d'autrui, il ne voit pas prospérer ses affaires? Attendez, le lent travail de germination s'accomplit, n'en doutez pas; seulement, il vous échappe, et comme de longs mois s'écoulent entre les semailles et la moisson, vous doutez.

Ne soyez pas semblables aux enfants impatients; considérez sans hâte les événements, laissez-leur produire leurs effets infaillibles et sachez lire dans le grand livre de la vie, ouvert à tous les yeux.

Quand vous aurez su démêler sagement les résultats respectifs de chaque acte, vous aurez l'expérience calme, sûre d'elle, qui permet de se guider, de diriger les autres et de supporter les injustices apparentes que le temps répare toujours à son heure.





Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VIBRASSAGE.

Catalogue Gratis — Commandes par la poste demandées.



Ecrivez pour nos [illegible] catalogues et mentionnez "l'Album Universel."

Le role social des jeunes filles



LA PROVIDENCE, dans sa bonté, a mis en chacun de nous le désir d'être agréable à autrui. Les jeunes personnes surtout recherchent avec ardeur tout ce qui peut les conduire à cet heureux résultat.

Fort heureusement, plusieurs d'entre elles naissent et grandissent au milieu de gens qui s'appliquent à développer leurs qualités et à refréner ou à pallier leurs défauts, ce qui fait que lorsque ces personnes commencent à venir en contact avec la société, le "monde", elles se trouvent préparées à y tenir leur place.

Non pas en raison d'un succès qui pourrait être contesté, mais parce que j'ai beaucoup observé et étudié les moyens que d'autres ont pris pour arriver à ce succès, laissez-moi vous donner quelques conseils, mesdemoiselles vous qui êtes au début de votre vie sociale, sur la manière de rendre cette vie attrayante et surtout profitable à vous et aux autres.

TOUT D'ABORD, il faut essayer de bannir de son caractère la timidité, qui n'est qu'un faux orgueil. Oubliez-vous vous-même en concentrant toute votre attention sur votre prochain. Si vous paraissez à votre aise, nul ne se sentira contraint en votre compagnie, et celle-ci, par conséquent, sera bientôt recherchée. C'est le moyen d'arriver à posséder des manières aisées que de penser à ce que l'on dit, non pas à la manière dont on le dit. A moins que vous vous intéressiez vous-même au sujet sur lequel vous causez, vous ne parviendrez pas à y intéresser les autres. L'enthousiasme, outre qu'il vous fera plus élégamment exprimer votre pensée, aura encore pour effet de donner à votre physionomie et à vos gestes une animation des plus agréables.

PARLEZ EN BIEN de tout le monde. Si cette disposition à la charité ne vous est pas naturelle, essayez de l'acquérir en mettant une sourdine à votre liberté de jugement et en cherchant chez tous ceux que vous rencontrez à découvrir les bons côtés de caractère; de cette façon vous pourrez remplacer par la louange, la critique à laquelle vous seriez trop portée. Une jeune fille au coeur généreux, qui semble trouver tout le monde aimable et qui relève les traits charmants des personnes dont on parle en sa présence—si elle est sincère—aura toujours des amis et des défenseurs, lorsqu'elle sera attaquée ou critiquée. Consciemment ou non, tout le monde s'attend à être bien jugé par une jeune fille.



Présentez à vos compagnes les jeunes gens que vous connaissez.

PRENEZ AUTANT DE PEINE pour paraître aimable, lorsque vous êtes en compagnie de femmes seules, que lorsqu'il y a des hommes. Ne vous abandonnez jamais à aucun sentiment d'envie ou de jalousie, mais soyez une bonne camarade pour chacune de vos compagnes. Ne parlez jamais de vos succès, afin de ne pas exciter la jalousie des autres envers vous. Lorsqu'une femme essaie de donner l'impression qu'elle reçoit plus d'hommages masculins que ses auditrices, elle paie ordinairement le plaisir de se vanter ainsi par les remarques désobligeantes qu'elle provoque en arrière, et elle perd à ce jeu plus qu'elle ne gagne.

SOYEZ GENEREUSES envers vos jeunes amies en leur présentant les jeunes gens que vous connaissez. Rien ne peut faire plus plaisir à vos compagnes, et la chose ne saurait vous nuire à vous-même.

AYEZ pour les personnes âgées une déférence pleine de tendresse et de délicatesse, leur prodiguant mille petites attentions, veillant à leur confort, leur donnant de votre temps, soit pour causer avec elles ou écouter ce qu'elles auraient à vous dire. Outre que le respect et la considération envers les vieillards est un devoir et la marque d'une personne bien élevée, il est encore de votre intérêt social de ne pas les négliger, car ce sont généralement les vieilles femmes qui contrôlent les invitations mondaines, et elles exercent sur l'opinion publique une influence beaucoup plus marquée que les personnes plus jeunes.

UNE EXTREME PUISSANCE d'attraction, un magnétisme extraordinaire se dégagent de la personne qui sait causer agréablement. Ce don ne peut s'acquérir en un moment, mais tout de même, on peut finir par l'obtenir à la longue dans une certaine mesure. Ne parlez pas à voix trop haute, articulez distinctement chaque son et modulez bien vos intonations. T. W. Higginson disait: "Mettez-moi dans une chambre noire avec des personnes de tous rangs et de toutes conditions; je distinguerai, par la seule inflexion de la voix, celles qui sont vraiment distinguées et bien élevées.

Les femmes devraient guider leur voix afin qu'elle tienne le milieu entre la voix de tête et la voix de poitrine. La voix doit être douce, bienveillante, claire. Quelques termes d'argot peuvent parfois donner du piquant à la conversation d'un homme; mais dans le langage d'une jeune fille, ces expressions détonnent toujours, elles doivent en être soigneusement bannies.



Soyez attentive auprès des personnes âgées.

NE CRAIGNEZ point les poses dans la conversation. S'il ne se produit par-ci par-là un petit "silence sympathique", il se trahit parfois chez les auditeurs quelques signes de nervosité. La nervosité est voisine de la timidité, si désastreuse dans un salon.

LE RIRE est un appoint précieux dans la conversation. Il faut causer le plus possible de choses gaies, et le faire avec esprit. Si vous n'avez pas ce tour d'esprit naturel qui assaisonne de grâce légère tous les propos, faites appel à votre mémoire, qui vous suggèrera toujours quelques joyeux à-propos. Les gens qui ne sont jamais sérieux, cependant finissent par devenir ennuyeux. Mêlez donc le grave au léger, et surtout, ne parlez jamais à moins d'avoir quelque chose à dire.

LES PERSONNES spirituelles, brillantes causeuses, sont souvent recherchées pour amuser les autres, sans inspirer de fortes amitiés, comme le font d'autres personnes, moins brillantes d'esprit, mais plus solides de coeur. En somme, peut-être vaut-il mieux être moins recherché et avoir la part appréciable des personnes modestes, douces et aimables.

Ce qui vaut mieux que le talent de bien parler, c'est peut-être celui de savoir bien écouter. Amener les autres à causer de ce qui les intéresse et leur prêter une attention sympathique et soutenue. Un air distrait, des regards de côté et d'autres, un sourire donné mal à propos, les embarrassera, paralysera leur effort et jettera par conséquent un froid entre le causeur et l'auditeur.

L'OBLIGEANCE est aussi l'une des qualités les plus nécessaires et les plus susceptibles de donner la popularité. Comme la générosité, la promptitude à rendre service est admirée de tout le monde, car tout le monde peut en bénéficier. Si vous possédez quelques petits talents, mettez-les de suite à la disposition de vos amies. Soyez toujours prête à jouer du piano, par exemple, pour faire danser les autres. Laissez voir que vous ne désirez pas jouer, chanter ou dire des vers pour le plaisir de recevoir des éloges, mais que c'est seulement pour faire plaisir ou rendre service à ceux qui vous prient de le faire.



Ayez l'obligeance de vous tenir au piano pour faire danser les autres.

UNE GENTILLE ENFANT de mes connaissances prétend qu'elle ne possède pas le plus petit talent d'agrément. Mais elle trouve quand même le moyen de se rendre aimable et d'être obligeante. Si l'on se plaint de la chaleur, c'est toujours elle qui est rendue la première pour ouvrir une fenêtre ou trouver des éventails. S'il y a une discussion au sujet de l'épellation ou de la prononciation d'un mot, elle le cherche vite dans le dictionnaire. S'il manque un quatrième joueur dans une partie, on est toujours sûr de la trouver prête à remplir cet office en souriant. Elle n'est rien moins que musicienne, mais elle jouera infatigablement pour faire danser ses amis. Or, qu'arrive-t-il ? Qu'elle est extraordinairement recherchée et aimée. Nulle réunion n'est complète sans elle, il faut qu'elle soit partout.

ESSAYEZ DE CREER autour de vous une atmosphère de gaieté. Le monde aime les gens heureux — et ils lui sont nécessaires. Ne soyez pas fantasque, quelquefois aimable et quelquefois maussade, non. Ayez l'humeur égale; montrez-vous particulièrement bonne envers les humbles. Ils ont une voix dans l'opinion publique qui se fait toujours entendre.

ENFIN, EFFORCEZ-VOUS de vous rendre telle que chacun vous aime, à quelque rang de la société qu'il appartienne, domestique, fournisseur ou magnat. L'effort constant que vous ferez en ce sens finira par vous donner ce charme magnétique, cette amabilité contagieuse tant prisée et si rare. Habituez-vous à l'acquérir surtout envers ceux avec qui vous êtes continuellement en contact. En un mot, suivez en tout le grand précepte de la Charité chrétienne, aimez votre prochain, si vous voulez que votre prochain vous aime.

JEANNE BERTRAND.

IL NE FAUT JAMAIS SE FAIRE ATTENDRE

LE monde entier est rempli de deux catégories de gens, les dupeurs et les dupés; et, en entrant dans la vie, suivant les dispositions de notre esprit, ou mieux encore de notre coeur, nous prenons aussitôt notre place dans l'une des deux. Ce premier pas est absolument définitif. Nous sommes toute notre vie dupeur ou dupé. Eh bien, les dupés sont ceux qui arrivent trop tôt, et les dupeurs ceux qui arrivent trop tard. Ces derniers, s'ils n'ont pas eux-mêmes une haute valeur personnelle, veulent au moins le faire croire aux autres. Ils ne se pressent jamais, trouvant qu'ils valent bien la peine qu'on les attende. Ils prennent leur temps, font leurs affaires, ou mieux ne font rien du tout: et ils arrivent la tête haute, rarement la mine affairée, comme devrait l'avoir tout retardataire qui respecte les autres; mais seulement avec l'air d'un homme qui se respecte trop lui-même pour avoir quelque souci de ce qui n'est pas lui. Celui-là est rarement sincère et de bonne foi, c'est le dupeur pour lequel la société a été créée, et qui en profite parce qu'elle est assez naïve pour le laisser faire.

L'autre, le dupé, c'est-à-dire celui qui arrive trop tôt, c'est vous, c'est moi, c'est la foule. C'est celui qui, ayant conscience de ses actions et de la valeur du temps, saura sacrifier un intérêt ou un plaisir à ce qu'il trouve être un devoir, c'est-à-dire à l'intérêt général. Celui-là respecte les autres peut-être plus encore qu'il ne s'aime lui-même; il connaît le prix du temps, et il craint d'en faire perdre à ceux qui, comme lui, devront être les esclaves de la parole donnée. Et, au milieu de ses préoccupations et de ses travaux préliminaires, il a toujours devant ses yeux et au fond de sa pensée l'heure des rendez-vous où il ne doit pas se faire attendre.

Je n'engloberai cependant pas dans la catégorie des dupeurs volontaires, les malheureux déséquilibrés que le désordre d'esprit conduit fatalement à mal diriger l'emploi de leur temps.

Ceux-là sont des aveugles marchant au hasard, laissant s'écouler leurs heures sans se rendre compte que ce dolce farniente dans lequel ils s'endorment et s'oublient, ou l'accumulation des travaux qu'ils ont laissés se produire à la dernière heure, à la dernière minute, comme j'en connais pas mal, même en ce qui concerne leurs propres intérêts, semblent rendre tout aussi coupables que ceux qui sont retardataires par calcul. A part les derniers que je viens de citer, et qui peut-être forment la majorité, il y a une quatrième catégorie qui, à elle seule, semble devoir résumer toutes les qualités qui manquent quelquefois aux autres; c'est celle des gens qui n'arrivent ni trop tôt ni trop tard, mais qui savent arriver à l'heure. Ce ne sont pas des naïfs comme les premiers, mais ce ne sont pas non plus des poseurs comme les seconds; et ce sont peut-être les plus habiles, car ils ne sont ni dupeurs ni dupés.

Peut-être cette catégorie est-elle la plus rare de toutes. Ceux-là, soyez-en certains, sont d'honnêtes gens, intelligents et sachant bien ce qu'ils font.



Les
Fêves au Lard
DELICIEUSES
de Clark
sont un régal pour les jeunes comme pour les vieux en même temps qu'un plat substantiel pour tous.
Vendues au naturel ou s... sauces Chili ou Tomates, toutes prêtes à servir. — Réchauffez ouvrez le canistre — C'est tout.
5c et 10c chez tous les épiciers
W. CLARK, Mfr., Montréal
9-8-04

Achetez la meilleure machine à écrire au monde

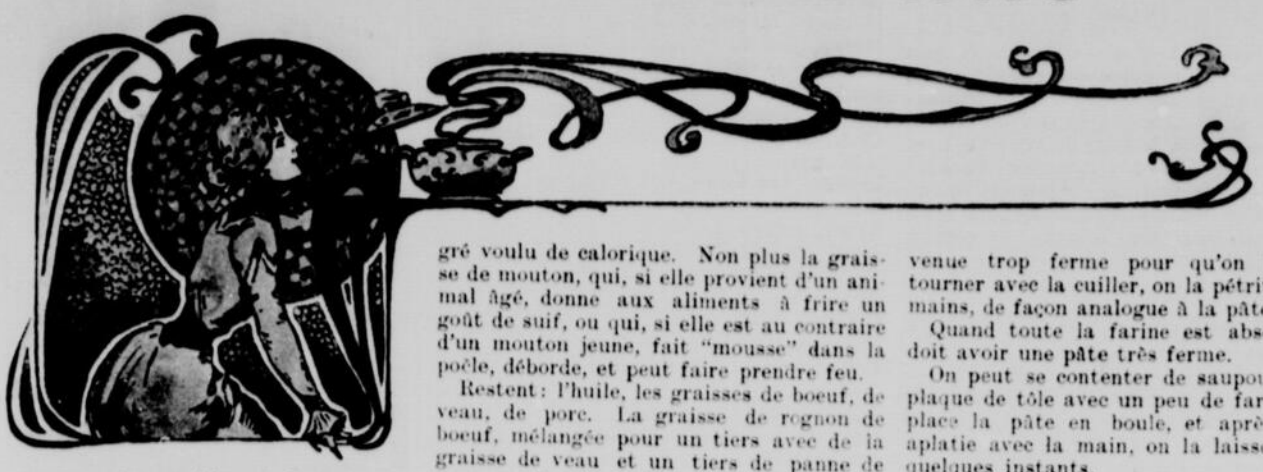


FABRIQUEE AU CANADA.

l'"Oliver"
(A ÉCRITURE VISIBLE)
On demande des représentants partout où il n'y en a pas
Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal

Nous donnerons gratis
à tous ceux qui le demanderont, un joli cendrier en aluminium avec l'annonce de
La Digestive
Le vrai nom pour le vrai remède.
Guérit pour toujours
LA DYSPEPSIE
En vente partout ou au
Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136, RUE ST-DENIS, MONTREAL

L'art de bien frire



POUR réussir en cuisine, il faut de toute nécessité observer les bonnes règles dans leurs moindres détails; il ne faut pas dire, par exemple: "Peuh! rien n'est plus simple que la friture! Faire chauffer de l'huile ou de la graisse, et faire cuire là-dedans un aliment quelconque, un poisson ou des beignets, ou encore des pommes de terre, quoi de moins compliqué? C'est le bé-à-ba de la poêle."

Eh bien, les personnes qui raisonnent ainsi se trompent étrangement. Frire mérite une étude et des soins; très peu de cuisinières bourgeoises sont bonnes friturières; et combien de praticiens professionnels font leurs fritures au hasard! Quelle erreur que la friture des neuf-dixièmes des restaurants!... On n'apprend pas assez que: selon que l'on sait frire, on peut avoir un mets fin, agréable, appétissant, tandis que si l'on frit sans méthode, on risque au contraire d'avoir presque toujours une chose mollasse, décolorée, détestable.

La bonne cuisinière, c'est-à-dire celle qui est soucieuse d'arriver à la perfection de l'art, devra donc bien se pénétrer des préceptes si sagement formulés de Brillat Savarin et mettre chaque fois en pratique sa théorie.

Théorie de la friture.

Premièrement: — La friture, pour réussir, doit "surprendre" la pièce qu'on met frire, afin d'en soulever la surface et de former ainsi une sorte de voûte sur la partie intérieure, laquelle se cuira alors doucement dans cette enveloppe. Par conséquent, tout le mérite de la friture dépend de la "surprise"; c'est ainsi qu'on appelle l'action vive du corps gras très chaud sur le poisson ou sur le beignet, ou bien sur certains légumes, etc., qu'on y plonge.

Deuxièmement: — Puisque l'huile ou la graisse doit être extrêmement chaude pour la friture, puisque cette condition est indispensable, si l'on veut que ce que l'on y fait frire ait belle apparence, soit ferme et bien croquant, sachez bien qu'une friture est toujours moins bonne sur le fourneau; un feu clair et ardent sous la poêle est ce qui vaut le mieux.

Troisièmement: — Comme la friture met très longtemps à acquérir ce haut degré de chaleur, lequel demande une surveillance assez sévère pour parer aux accidents, vous devez vous armer de patience; à aucun prix vous ne devez vous laisser aller, par agacerie ou lassitude, à jeter vos objets à frire dans la poêle avant que la friture ait acquis le degré de chaleur qu'elle doit avoir.

Quatrièmement: — Pour reconnaître si votre friture est au degré de chaleur nécessaire, l'un des trois moyens que voici devra être employé; ils sont tous les trois infaillibles. Vous pouvez: tremper dans le liquide gras, une mouillette de mie de pain, pendant cinq ou six secondes, pas davantage; ou bien une queue de poisson, une seconde seulement; soit encore, faire tomber, du bout du doigt, une goutte d'eau. — Votre friture est à point: si la mouillette se dore et ressort ferme, à la suite de cette courte trempe; ou si la queue de poisson devient cassante instantanément; ou bien si la goutte d'eau que vous avez laissé tomber dans la friture est immédiatement vaporisée avec un pétillement significatif. — C'est ainsi qu'avec beaucoup d'attention et quelque temps de pratique, vous arriverez à bien préciser le moment où il faut jeter dans la friture le poisson ou le beignet, etc.

Cinquièmement: — Une fois la "surprise" opérée, s'il s'agit d'une grosse pièce à frire, vous modérerez aussitôt le feu, afin que la cuisson ne soit pas trop précipitée. En effet, les grosses pièces, pour se finir, ont besoin de se mettre à point dans leur enveloppe croustillante. Au contraire, plus l'objet à frire est petit, plus la friture doit rester chaude.

Telles sont les règles générales qu'il importait de poser d'abord; mais nous avons à nous occuper aussi des divers corps gras employés pour la friture.

Condiments gras.

Sauf quelques exceptions, infiniment rares, on ne doit pas employer le beurre, car il ne peut pas, sans brûler, atteindre le degré voulu de calorique. Non plus la graisse de mouton, qui, si elle provient d'un animal âgé, donne aux aliments à frire un goût de suif, ou qui, si elle est au contraire d'un mouton jeune, fait "mousse" dans la poêle, déborde, et peut faire prendre feu.

Restent: l'huile, les graisses de boeuf, de veau, de porc. La graisse de rognon de boeuf, mélangée pour un tiers avec de la graisse de veau et un tiers de panne de porc, est la plus parfaite, la plus délicate friture.

Pour préparer les graisses animales destinées à la friture, et en particulier la graisse de rognons de veau, il faut: les laisser tremper dix à douze heures dans de l'eau froide, et renouveler l'eau deux ou trois fois durant ce temps; ensuite, la couper en dés, la hacher et la faire fondre à feu doux, avec une demi-chopine d'eau par deux livres et demie de graisse, en remuant de temps en temps. — Lorsqu'elle commence à devenir claire, on peut ajouter une branche de thym. On continue la cuisson lente. — Puis observez les fibres musculaires qui étaient mêlés à cette graisse et qui, eux, ne se sont pas fondus; au contraire, ils se sont contractés dans le liquide en fusion, de plus en plus limpide. Quand vous verrez ces fibres devenus brun-clair et comme rissolés, c'est le moment de retirer du feu. Laissez alors votre graisse à friture se refroidir un peu et passez-la au tamis. — Le pot où vous la conservez doit être placé dans un endroit ni humide ni chaud.

Note. — Chaque fois que vous vous servez de votre friture, il convient de répéter le même tamissage, car les aliments que vous avez frits laissent forcément des résidus qui pourraient nuire aux fritures suivantes. Néanmoins, ne prolongez pas trop l'emploi d'une même graisse; mieux vaut la renouveler de temps en temps, sans attendre qu'elle ait totalement perdu sa blancheur.

Quant à l'huile d'olive, elle donne certainement des résultats parfaits; sa qualité la plus précieuse est de supporter les températures les plus élevées. Elle est tout naturellement indiquée pour frire les aliments d'un petit volume, qui doivent être "saisis" et avoir leur croûte solidifiée instantanément.

J. S.

RECETTES DE CUISINE

PLUSIEURS correspondantes nous ont demandé des recettes pour préparer le koumys et le pain d'épice. Voici:

Préparation du koumys. — Le koumys est à la mode; ce n'est pas le lieu d'examiner si l'engouement que beaucoup de personnes professent pour lui est bien réellement fondé, mais il peut être intéressant de donner les moyens de le préparer, quand on n'a pas à sa disposition le champignon spécial qui détermine cette fermentation particulière du lait. On ajoute à une pinte de lait frais six gros de levure et trois onces de sucre; on abandonne le mélange au repos pendant quarante à cinquante heures, après l'avoir rendu aussi homogène que possible, par agitation prolongée. On filtre dans de fortes bouteilles hermétiquement bouchées, et dont le bouchon est fixé par une ligature en fil de fer. Ces bouteilles doivent être conservées (pour éviter leur éclatement) dans un lieu dont la température soit froide.

Pain d'épice. — Pour faire du pain d'épice, il faut de la farine de froment et du miel. Si l'on emploie du miel très blanc, le pain d'épice sera moins coloré, mais meilleur; dans ce cas, il n'aura pas tout à fait l'aspect de celui que l'on vend dans le commerce, car l'on n'emploie point de miel très pur, c'est la cire contenue dans le miel qui donne la couleur brune au pain d'épice.

Voici les proportions à observer: pour 3 pintes de farine de froment correspondant à 3 livres, on prend environ 2 livres de miel et ¾ de livre de sucre en poudre; on peut augmenter la quantité de miel et diminuer un peu celle du sucre, peu importe.

A cela on ajoute un verre de lait et 1½ gros d'ammoniaque à pâtisserie.

Commencez par mettre le lait dans une casserole sur le feu; on y fait fondre le sucre et on ajoute le miel; faites chauffer et mélangez bien le tout; on laisse sur le feu et on remue jusqu'à ce que le miel soit parfaitement fondu.

Dans une terrine ou sur une planche à pâtisserie, on aura mis la farine, au milieu de laquelle on fait un trou, où l'on met l'ammoniaque réduit en poudre; on y verse le miel dissous dans le lait et on tourne avec une cuiller de bois, de manière à y incorporer la farine. Lorsque la pâte est devenue trop ferme pour qu'on puisse la tourner avec la cuiller, on la pétrit avec les mains, de façon analogue à la pâte de pain.

Quand toute la farine est absorbée, on doit avoir une pâte très ferme.

On peut se contenter de saupoudrer une plaque de tôle avec un peu de farine, on y place la pâte en boule, et après l'avoir aplatie avec la main, on la laisse reposer quelques instants.

Puis on met au fourneau et on laisse cuire jusqu'à ce que l'on obtienne une belle couleur et que le gâteau ait pris une certaine consistance.

On préfère souvent abaisser la pâte, après quoi on moule et on décore les pains; on fait sur le dessus des dessins de tous genres, et on les dore avec du lait; on fait aussi des sortes de biscuits minces qui doivent cuire seulement dix à douze minutes à une chaleur douce.

On introduit volontiers dans le pain d'épice, des épices. Ainsi, pour la quantité ci-dessus, on mettra une cuillerée d'anis vert, autant de coriandre et six ou sept clous de girofle, le tout bien pilé; on met aussi des tranches de citron confit ou de l'angélique; les fruits confits, comme les amandes, peuvent décorer l'extérieur; ils sont agréables à trouver.

Le pain d'épice se fait aussi avec de la farine de seigle.

Manière de vider un lapin. — Lorsque votre lapin est dépouillé, videz-le de la façon suivante:

Fendez la peau du ventre dans toute sa longueur, depuis les cuisses jusqu'à la poitrine. Faites attention de ne pas crever les intestins. Enlevez ceux-ci. Gardez le foie, que vous débarrassez de l'amer. L'amer est une petite poche verte qui tient au foie et qu'il faut se garder de crever, car le foie ne serait plus mangeable. Essuyez bien pour qu'il n'y reste aucune saleté et enlevez une petite boule de graisse, qui se trouve près de la queue.

Manière de dépouiller un lapin. — Commencez par prendre un couteau pointu, et faites une incision à la peau, entre les cuisses; cette incision doit avoir deux pouces à peu près. Ouvrez la peau et repliez les pattes de derrière, de manière à faire passer les cuisses par l'incision que vous avez faite; brisez la patte au dernier joint et sortez-la complètement de la peau; faites de même pour l'autre côté.

Aussitôt que le train de derrière est dégagé, renversez la peau jusqu'aux épaules et dégagez les pattes de devant, que vous coupez au premier joint. Lorsqu'il ne reste plus que la tête, détachez la peau en donnant quelques petites incisions à l'aide du couteau.

Pour conserver les carottes. — Prenez les courtes et d'un rouge foncé; elles sont surtout bonnes de mai à octobre. Pour conservez les carottes, il faut les arracher vers la fin d'octobre, par un temps sec, couper les feuilles en n'en laissant qu'un très petit bout, et les mettre sur de la paille, dans un endroit sec et où il ne gèle pas. Dans la bonne saison, les carottes peuvent être grattées, mais l'hiver il vaut mieux les éplucher, comme les pommes de terre.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

K. Cechanla. — Il y a dans le commerce un grand nombre de produits dont la destination est de rendre aux cheveux gris leur aspect primitif. Malheureusement, ces préparations ne répondent pas toujours à l'attente des personnes qui s'en servent, et, ce qui est plus grave, elles sont souvent dangereuses, en ce qu'elles provoquent la chute des cheveux. Un médecin m'a déjà dit que sur cinquante teintures de ce genre, il y en avait à peine deux d'inoffensives. Le mieux pour vous est de vous adresser à un pharmacien consciencieux ou à un coiffeur qui n'a inventé nulle teinture, et de le prier de vous donner ce qu'il y a de meilleur sous tous les rapports. Je regrette de ne pouvoir vous renseigner plus précisément, mais vous comprenez que je ne le puis absolument pas.

Jeannetta. — Dans le dernier numéro de cette revue, j'ai donné à une autre correspondante (Violette) plusieurs procédés pour faire disparaître les taches de rousseur. Je vous y renvoie et vous souhaite bon succès.

Mlle V. B. et M. B. B., Québec. — Vos noms et adresses, avec les détails que vous mentionnez, paraîtront dans notre prochain intermédiaire pour l'échange des cartes postales illustrées.

COLETTE.

Le Docteur Brigham dit

QUE PLUSIEURS MEDECINS PRESCRIVENT

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Le pouvoir merveilleux du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham sur les maladies des femmes ne consiste pas en ce qu'il est un stimulant ou un palliatif, mais simplement parce que c'est le plus merveilleux tonique reconstituant qui ait jamais été découvert pour agir directement sur les organes générateurs, guérissant radicalement le mal et redonnant la santé et la vigueur.

Des guérisons merveilleuses sont rapportées de toutes les parties du pays par des femmes qui ont été guéries, des infirmières diplomées qui ont été témoins de guérisons, et des médecins qui ont reconnu les vertus du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et sont assez loyaux pour le proclamer.

Si les médecins avaient été francs, des centaines d'entre eux reconnaîtraient qu'ils prescrivent constamment le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham dans des cas graves de maladies de femme, sachant par expérience qu'il est efficace. La lettre suivante le prouve.

Le Dr. S. C. Brigham, 4 Brigham Park, Fitchburg, Mass., écrit:

"C'est avec beaucoup de plaisir que je déclare avoir trouvé le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham très efficace et que je l'ai souvent prescrit à mes clients dans des cas de troubles féminins.

"Ma fille ainée en a beaucoup bénéficié, il y a quelque temps, dans un cas de maladie utérine, et ma plus jeune fille en prend maintenant pour faiblesse féminine, et sa santé et ses forces augmentent sensiblement.

"Je le recommande ouvertement comme spécifique très efficace dans toutes les maladies auxquelles les femmes sont sujettes."—

Les femmes qui souffrent de menstruation douloureuse et irrégulière, flatuosité, leucorrhée, affaissement, inflammation ou ulcération de l'utérus, maladie des ovaires, pesanteur, étourdissement, faiblesse, indigestion, prostration nerveuse ou les "bleus," devraient agir immédiatement afin d'éviter des conséquences sérieuses et de recouvrer une santé parfaite et la force en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et puis écrire à Mde. Pinkham, à Lynn, Mass., pour conseils plus détaillés, gratuits. Aucune personne au monde ne possède une aussi vaste expérience dans le traitement des maladies de femme. Elle a conduit des milliers de femmes à la santé. Toute femme souffrante devrait demander et suivre ses conseils pour être forte et en santé.

La grande majorité des maladies viennent de la pauvreté du sang. C'est pour cela que

LE ROBUR

en rendant au sang les éléments qui lui manquent, guérit tant de maladies. Le Robur se vend sous trois formes; Robur liquide, $1.00; Robur granulé, 50c; Robur en perles, 50c. Essayez aussi

Les Tablettes "ROBUST", Purgatives, 25c.

C. BEAUPRE, 73 Desery, MONTREAL, et partout.

SIROP DU DR LÉONARD

Spécifique pour les coliques des enfants, Diarrhée, Dyssenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des poumons.

En vente chez tous les pharmaciens. PRIX: 25 cts

Préparé par

La Cie Chimique "Léonard"

3141, rue Notre-Dame, MONTREAL

Art. Laurin & Cie

PEINTRES ARTISTES

Décoration d'Église et Tableaux Religieux. Dorure: imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Ecoles (blackboards) Scènes théâtrales pour Colleges, Couvents, Etc. Dessins fournis avec nos prix sur demande.

Art. Laurin & Cie

Phones: Main 4564, Est 2069

73 St-Charles-Borromée

Montréal

$2.99 | $2.99 | $2.99

C'EST CONVAINQUANT

Venez voir, et épargnez de l'argent. Des valeurs de 3.50 et 4.00. Réduit à $2.99

SOULIERS et CHAUSSURES Tan ou brun, toutes les formes, de 2½ à 5½ points, pour dames $2.99

SOULIERS et CHAUSSURES en cuir verni. Réduit à $2 99

Il y a des valeurs de $5.00 parmi celles-ci.

Cette annonce, étant rapportée, vaut 10 p. c. ADDITIONNEL DE REDUCTION.

A. LECOMPTE, Jr.
1753, Ste-Catherine
TEL. EST 3658

$2.99 | $2.99 | $2.99

LES PLAQUES PHOTOGRAPHIQUES

LUMIERE

SONT LES MOINS CHERES, PARCE-QU'ELLES SONT LES MEILLEURES.

LES PLAQUES
SIGMA
MAINTENANT MISES EN VENTE SONT LES PLUS RAPIDES CONNUES.

En vente chez tous les marchands de produits photographiques. Pour renseignements s'adresser à E. Cordon & Cie, 179, rue Berri, Montréal.

Le formulaire Lumière, 100 pages, est adressé gratis à toute personne qui en fait la demande, à

The LUMIERE N. A. CO., Ltd.
BURLINGTON, Vt., U. S. A.

WILSON'S INVALIDS PORT WINE
A BIG BRACING TONIC

LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le

WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

En vente Partout, chez les pharmaciens.

Grosse boute lle, $1 00. Six bouteilles, $5.00.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

LAPRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE St DENIS
MONTREAL, P.Q
TELEPHONE BELL EST 1283
RESIDENCE " 1262
DES MARCHANDS 841

L'automobilisme à Montréal

(Suite)

Actuellement, il y a relativement peu d'autos de tout premier ordre au Canada. Parmi les amateurs distingués, M. Laliberté, le négociant si connu de Québec, semble actuellement tenir le haut de l'échelle, avec sa superbe machine à 4 cylindres, quant à la province de Québec. Ajoutons qu'un auto requiert beaucoup d'argent, de soins et de temps pour être toujours en parfait état. Aussi, on ne peut guère se servir d'une voiture à 4 cylindres sans avoir à son emploi un bon chauffeur.

Voici le beau côté de ce sport, celui qui plaît à ses adeptes, il en est un autre plus sombre: celui des accidents résultant de vitesses excessives. Celui-là fait frémir le public, et non sans raison. C'est pourquoi l'"habitant" se recommande à tous les saints, lorsque, sur une route, il voit venir à lui un auto qui fait du 30 milles à l'heure. Certes, ce bonhomme n'aime pas les chauffeurs; pas plus que ne les aiment les chevaux.

Est-ce à dire que nos sportmen font abus de vitesse? Nous ne l'affirmons pas, et même nous croyons que nos routes sont, de par leur état, un frein qui les éloigne de la folie de la vitesse; n'empêche que nous espérons qu'ils useront toujours d'une sage modération.

Quel plaisir peut-on donc avoir, se demandent les profanes de l'auto, à courir, à passer en coup de vent, au risque de tuer son semblable, ou de se faire écrabouiller soi-même contre un obstacle. C'est une perspective qui devrait donner à réfléchir aux plus emportés des chauffeurs, à moins que... ce ne soient des échappés d'asiles d'aliénés. Et nous le pouvons supposer...

Au début de cet article, nous avons parlé de la course pour la coupe Gordon-Bennett; cet événement sportif ayant passionné les deux hémisphères, nous terminons en publiant la dépêche reçue le 5 juillet de Clermont-Ferrand, par un journal de sport. On verra qu'elle est tout à la gloire industrielle de notre ancienne mère-patrie, tout comme le tableau-résumé suivant:

"Clermont-Ferrand, Auvergne, France, 5 juillet 1905.

Léon Thery, Français, est victorieux, sur voiture Richard-Brasier, à pneus Michelin avec antidérapeut Samson.

Il a couvert la distance: 341.40 milles en 7 heures 10 minutes 6 secondes."

Résultat de la course.

Théry, chauffeur; voiture Richard-Brasier, France; 7 h. 10 m.

Cagno, chauffeur; voiture Fiat, Italie; 7 h. 26 m.

Nazzari, chauffeur; voiture Fiat, Italie; 7 h. 27 m.

Caillois, chauffeur; voiture Richard-Brasier, France; 7 h. 29 m.

Earp, chauffeur; voiture Napier, Angleterre; 8 h. 30 m.

Longueur du parcours: 85.35 milles.

Longueur totale de la course de 4 parcours: 341.40 milles.

Tableau des courses Gordon-Bennett.

1900 — Charron, chauffeur; voiture Panhard, France.

1901 — Girardot, chauffeur; voiture Panhard, France.

1902 — Edge, chauffeur; voiture Napier, Angleterre.

1903 — Zenatzy, chauffeur; voiture Mercedès, Allemagne.

1904 — Théry, chauffeur; voiture Richard-Brasier, France.

1905 — Théry, chauffeur; voiture Richard-Brasier, France.

Ainsi qu'on le voit, jusqu'à ce jour, la France a gagné les deux-tiers du total des courses pour la coupe Gordon-Bennett. Au Canada, nous sommes heureux de constater ce beau succès de l'industrie française; espérons qu'il se maintiendra.

HENRI BEAUPORT.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 30 juillet.

Chayer, Régis, 67 ans.
Finon, Jos., Stanislas, 28 ans.
Godin, Rose-de-Lima, 19 ans.
Laurin François-Xavier, 79 ans.
Noonan, David, 25 ans.
Champoux, Marie-Charlotte, 19 ans.
Commartin, Emery, 39 ans.
Dansereau, Clément, 77 ans.
Vallée, Régina, 27 ans.
Sansoucy, Joseph, 64 ans.
Baillargeon, Adèle, 23 ans.
Pompeo, Dme Luigi, née Gerolima, 30 ans.
Dalpé, Dme F.-X., née Bélair, 24 ans.
Carrière, Henri, 57 ans.
Lavoie, Ernest, 18 ans.
Nantel, Azarie, 36 ans.
Prévost, Jos., Adélard, 26 ans.
Roy, Rouer, 84 ans.
McGrath, Philip, 64 ans.
McCormack, Patrick, 68 ans.
Ethier, Dme Toussaint, née Beaucage, 75 ans.
Burke, Maria, 29 ans.
Bélanger, Michel, 81 ans.
Moran, Joseph, 19 ans.
Desrochers, Ovila, 48 ans.
Lacas, Dme Eugène, née Pelletier, 37 ans.
Ménard, Dme Médéric, née Poirier, 43 ans.
Chouinard, Dme Lazare, née Ouellette, 64 ans.
Latour, Vve Louis, née Robichaud, 78 ans.
O'Brien, Michael, 22 ans.
Labre, Joseph, 28 ans.
Jetté, Vve Aimé, née Thérien, 55 ans.
Verrette, Marie-Louise, 21 ans.
St Cyr, Dme Albéric, née Gélinas, 21 ans.
Hoffner, Jean, 66 ans.
Dufresne, Candide-Alexis, 51 ans.
Beauchamp, Dme Onésime, née Thérien, 48 ans.
Asselin, Charles, 75 ans.
Courcelles, Ovila, 37 ans.
Glackmeyer, Oscar, 54 ans.
Trottier, David, 30 ans.
Périard dit Martial, Joseph, 79 ans.
Fox, James, 82 ans.
Trudel, François, 25 ans.
Daignault, Narcisse, 67 ans.
Piché, Damien, 57 ans.
Provost, Pierre, 89 ans.
Rochford, Patrick, 23 ans.
Brien-Durocher, Joseph-Gilbert, 74 ans.
Boivin, Elisabeth, 79 ans.
Hotte, Vve Charles, née Grenier, 78 ans.

Pour garder ses vêtements contre les mites et les papillons

Voici que les papillons commencent à voltiger dans nos appartements, et que chacun s'évertue à trouver un moyen efficace pour se garantir des ravages exercés par ces petits monstres ailés.

La poussière et les oeufs de mites. — On cherche quelquefois bien loin pour trouver d'où viennent ces légions de mites qui envahissent les demeures lorsque le printemps arrive; elles sont là tout près, cachées parfois entre les lames des parquets, au fond de nos armoires remplies de poussière.

C'est donc d'abord à la poussière qu'il faut faire la guerre par un nettoyage parfait de toute la maison.

Si les lames du parquet sont disjointes, il faut mettre du mastic coloré du même ton que le parquet dans toutes les rainures, puis frotter avec un encaustique hydrofuge.

Camphre, poivre et naphtaline. — Longtemps on a cru aux vertus préservatrices du camphre, du poivre, de la naphtaline et autres ingrédients aussi désagréablement odorants; mais l'expérience a prouvé que cette méthode était impuissante à triompher des mites et n'avait d'autre effet que d'empoisonner nos vêtements et nos tentures.

Le pyrèthre, plante qui croît dans les lieux incultes, a la propriété d'éloigner ou de tuer la plupart des insectes. Elle est souveraine contre les puces, les punaises, éloigne les charançons, les blattes; mais elle est sans aucune action sur les teignes, qui pondent sans respect sur nos étoffes de laine, de drap, de mérinos, les oeufs d'où sortent les vers qui les dévorent.

Le seul remède. — Le seul remède sera: L'emploi de la benzine pour les tuer, et celui de l'acide phénique pour les empêcher de revenir.

L'acide phénique s'évapore très lentement et l'odeur de goudron qu'il répand n'a rien de désagréable, et est très saine.

Il ne faut pas prendre de l'acide phénique pur et dissous dans de l'alcool, qui coûte fort cher et répand fort peu d'émanations, mais l'acide phénique impur des pharmacies, qui a une teinte rougeâtre et exhale une forte odeur de goudron.

Il faut mettre dans un flacon à large goulot une petite éponge, et verser à moitié du flacon l'acide phénique en laissant le flacon débouché, bien entendu. Il faut mettre un de ces flacons dans chaque armoire.

Réparations de fourrures atteintes. — Si vous n'avez pas pu préserver vos fourrures des papillons et qu'elles perdent leurs poils, le mal sera peut-être réparable.

Vous placerez vos vêtements bien à plat sur une table et, armé d'une baguette de jonc dans chaque main, vous les battrez du côté velu sur toute la surface, sans en excepter le moindre espace.

Ce battage fait sortir ce qui peut adhérer de matières étrangères et extermine du même coup les larves qui auraient pu prendre naissance dans les poils. Vous aurez fait chauffer à une température assez élevée du sable fin ou de la sciure de bois très fine. Une fois la fourrure battue et brossée, vous pouvez voir facilement les places endommagées; vous les saupoudrez avec le sable chaud.

Vous attendez un instant que le sable soit refroidi, alors vous battez de nouveau minutieusement la fourrure, vous la brossez à rebrousse-poil, et vous terminez en lissant les poils avec un peigne mouillé, en trempant le peigne dans de l'eau tiède saturée d'acide borique, votre fourrure prendra un brillant superbe. Pour les fourrures blanches, vous emploierez de la craie au lieu de sable.

Si la fourrure est terne et sans lustre, la frotter, toujours dans le sens du poil, avec de l'essence minérale, au moyen d'un chiffon de laine. Ne cesser l'opération que quand le poil est bien sec et que le lustre est revenu, ce qui se produit rapidement.

Nettoyage des tapis. — En même temps que vous restituerez leur fraîcheur primitive aux couleurs des tapis, vous les préserverez sûrement en les nettoyant avec de la choucroute crue. Une livre pour une carpette suffit, on l'essore et l'on en frotte toutes les parties.

La choucroute se charge de toutes les impuretés du tapis. Lorsque la choucroute est noire on l'enlève, et le tapis a recouvré sa fraîcheur et contracté un petit goût suret qui ne plaît guère aux mites.

B. PREVOST.



Cette vignette est une représentation fidèle du grand magasin de

Meubles, Tapis, Carpettes, Rideaux, Etc.

ouvert récemment

Rue Ste-Catherine
COIN GUY

par

Renaud, King & Patterson

les grands marchands de meubles bien connus de la rue Craig. ¶ Tout est moderne dans cet établissement. ¶ Les visiteurs sont bienvenus. Nous accordons UN ESCOMPTE DE 10 P. C. sur tout achat au comptant, et des conditions de crédit aux acheteurs recommandés. ¶ Nos prix sont marqués en chiffres lisibles, et les mêmes pour tous. Ne viendrez-vous pas nous voir?

RENAUD, KING & PATTERSON

12 ROMANS CÉLÈBRES — $1.00

Sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres: Les Fiançailles d'Yvonne—Vengeance de Femme, en 2 vols—La Capitaine—La Cosaque—Le Miroir de la Grand Mère — L'Ami du Château — La belle Tiennette—La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Aimer — La Dame d'Auteuil—La Voleuse d'Enfants—Le Secret du Blessé—Le Compagnon Invisible—Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe—La Bruyère d'Yvonne—La Langue de Mme Z.—Coeur de Sceptique—Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge du Maquis — Un numero specimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez:

DEOM FRERE,
1877, rue Ste-Catherine, Montréal

En vente à l'Album Universel: "Les Echos du Mont-Royal," 30 chansonnettes avec musique et 30 poésies, par Auguste Charbonnier. Prix: 50 cts, par la poste 55 cts.